

64e année, No 16

Montréal, 30 août 1952

DANS CE NUMERO :

- MARIE-LAURE CABANA ET J. PELLETIER
- JOLIETTE, UNE GRANDE VILLE
- LES MEDECINS VOUS DISENT . . .
- LE ROI DE LA DROGUE

Roman policier par MAURICE DE MOULINS

P&A
S-400
Ex. 2

A.C.

e Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents



Danielle Darrieux

CHEZ VOTRE MARCHAND

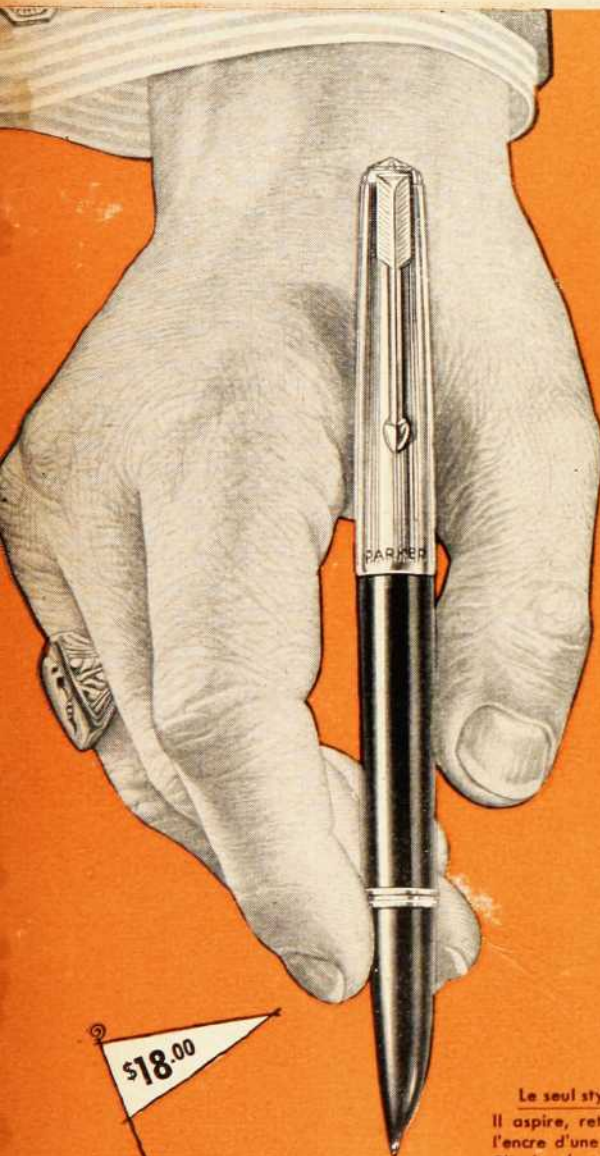
Voici les stylos Parker de réputation mondiale

\$3.75
à \$18.00 et plus

IL Y A UN CHOIX TRÈS VARIÉ DE STYLOS PARKER CHEZ VOTRE MARCHAND. CES STYLOS, LES PRÉFÉRÉS DES CANADIENS, AJOUTENT UNE NOUVELLE SATISFACTION AU PLAISIR D'ÉCRIRE. IL Y A UN PARKER, À PRIX RAISONNABLE, QUI CONVIENT POUR L'ÉCOLE, LE BUREAU OU LA MAISON.

CHOIX DE POINTES DE
LA PLUS FINE À LA PLUS GROSSE.
PRENEZ CELLE QUI SIED LE
MIEUX À VOTRE MAIN.

LES STYLOS PARKER
NE COÛTENT PAS
PLUS CHER AU CANADA



\$18.00

Le nouveau Parker "51",
modèle élancé ordinaire... ou plus,
délicat pour dames. 7 couleurs... vert,
bleu sarcelle, gris marine, bleu minuit,
noir, rouge vin et brun. Capuchons
doublés or. Ensemble \$27.50; stylo
\$18.00, port-mine \$9.50.

Le seul stylo avec système Aero-metric
Il aspire, retient, protège et laisse écouler
l'encre d'une nouvelle façon. Le réservoir en
Pli-glass (sans pièce de caoutchouc) dure plus
longtemps, contient plus d'encre et permet de
voir à l'intérieur. Il se remplit plus facilement.
Plume en or 14K avec pointe en Plathénium.
Débit d'encre uniforme. Pour ce nouveau
stylo "51", vous laisserez volontiers les autres
de côté.

LE STYLO LE PLUS RECHERCHÉ DU MONDE!

Le temps des vacances achève...
Remplacez dès maintenant votre
vieux stylo; épargnez-vous des en-
nuis. L'avant-première des modèles
Parker pour l'automne, chez les mar-
chands du Canada tout entier, met
en vedette le plus grand choix de
nouveaux stylos Parker que vous ayez
jamais vu, dans une grande variété
de prix, de couleurs et de pointes.
Tous modèles munis de capuchons
coulissants avec bague-agrafe à
l'extrémité (idéal pour les uniformes
militaires).

La beauté et la souplesse de Parker,
son choix de pointes à votre main
vous feront réaliser un achat que vous
ne regretterez point.

Pour une satisfaction complète à
l'école, au bureau, à la maison, choi-
sissez votre stylo parmi les modèles
d'automne en montre chez votre
marchand.

P.S. Les stylos Parker "51" et "21"
écrivent "sec" grâce à l'encre Parker
"Superchrome". Pas besoin de bu-
vard. **Note:** Vous pouvez employer
les encres ordinaires.



Le nouveau Parker Duofold. Performance assurée, convient à toutes les bourses.
Élégance impeccable, capuchon coulissant, pointe No 2 en or 14K... 4 couleurs—Gris,
rouille, bleu, noir. Choix de plumes. Stylo \$3.75; porte-mine \$2.00; ensemble \$5.75.

\$3.75



\$15.00

Le nouveau Parker "51"
avec capuchon "Lustra-
loy" et pointe en Plathe-
nium. Débit d'encre
uniforme. Réserve
d'encre visible. 7
couleurs—Vert feuille,
bleu sarcelle, noir, gris
marine, bleu minuit,
rouge vin, brun. Stylo
\$15.00; crayon \$7.50;
ensemble \$22.50.

\$5.75

Le nouveau Parker "21"
avec pointe en Octanium.
Réservoir en Pli-glass.
Dispositif de débit pour
l'encre. 4 couleurs—
Noir, bleu, vert, rouge.
Stylo \$5.75; crayon
\$4.25; ensemble \$10.00.



MARIE LAURE CABANA

(Photo Jac-Guy)

DANS L'INTIMITE DE NOS VEDETTES

MARIE LAURE CABANA

CEUX que j'ai le plaisir d'appeler amicalement « Jacques et Marie » (trahissant la galanterie pour citer exactement le titre du roman acadien de Napoléon Bourassa) ont toujours été à l'avant-garde du théâtre canadien. Il était tout naturel que leurs réalisations (de décors pour Jacques et de costumes pour Marie) du théâtre et du cinéma s'accomplissent aujourd'hui à la télévision, où Jacques Pelletier est directeur du Service de scénographie et Marie Laure Cabana, costumière et maquilleuse. Gens de théâtre dans le sens le plus complet, ils avaient étudié (lui) la musique et (elle) la danse, avant de se rencontrer à l'Ecole des Beaux-Arts, de Montréal, il y a vingt ans, et à l'église Saint-Dominique de Québec, il y a dix ans, pour une union de cœur et d'esprit.

La famille de Jacques Pelletier est illustre dans le monde de la musique depuis trois générations. A l'âge de cinq ans, il montait dans le tramway Saint-Hubert-Duluth qui le conduisait alors directement près de la Cathédrale, dont son grand-père, Romain-Octave Pelletier était alors l'organiste, et à la maison ancestrale de la rue Mansfield, dont chaque étage avait une chambre de musique : l'orgue, au sous-sol ; deux pianos, au premier, et l'atelier de l'oncle violoncelliste, au deuxième. Son père, Frédéric Pelletier, musicographe renommé et chargé de cours sur l'histoire de cet art à l'Académie de musique, avait épousé Hélène Bernard, comédienne des *Soirées de famille* au Monument National. Les leçons de musique et de chant ne détournèrent pas Jacques Pelletier de son but ultime, et sa dernière apparition sur la scène fut dans une représentation de *Mignon* au Mont-Saint-Louis où le jeune écolier de douze ans, coiffé d'une perruque blonde, était embrassé sur le front par le critique musical, Eugène Lapierre. Depuis cette époque, il laisse à son frère, Romain-Octave Pelletier, le soin de perpétuer l'apostolat musical de la famille.

Marie Laure Cabana suivit les cours de danse de Mary Beetles pendant quelque temps, puis entra aux Beaux-Arts. Si elle s'applique aujourd'hui à composer des natures vivantes au lieu de natures mortes, ce n'est pas faute de succès comme peintre, et tous ceux qui ont vu ses illustrations des

« Albums de Claude » (Editions Variétés) vous le diront. Quant à son mari, il savait fort bien qu'entre le décor de théâtre et le dessin commercial existait la même marge qu'entre le risque et la fortune, mais il choisit selon ses goûts. Un succès immédiat rendit leurs débuts faciles, car la Société d'Opérette leur commanda, alors qu'ils étaient encore étudiants, les décors et costumes de onze sur douze de leurs spectacles de l'année.

Ils firent, pour André Audet (qui, à dix-sept ans, était l'enfant génial du théâtre avec le *Songe d'une nuit d'été*, *L'Annonce faite à Marie* et ses marionnettes — caricatures de nos célébrités, à l'île Sainte-Hélène) les décors de son théâtre pour enfants : *Madeleine et Pierre*, qui attirait également les parents au Monument National. Ils travaillèrent à huit revues *Fridolinons* et à la première version de *Tit-Coq*, avec Gratien Gélinas. Toutes les femmes comprendront ce qu'était le travail d'une créatrice, pendant les années de restrictions de guerre, pour trouver de la tarlatane, des broderies et du clinquant. Marie fouillait les boutiques de fond en comble et nous signalait, quelquefois, la découverte d'une pièce de chiffon (de la vraie mousseline de soie, ma chère !) dont nous nous partagions les restes en écharpes ou en simples mouchoirs selon notre hâte à arriver chez le marchand. Pierre Dagenais leur confia les décors de *l'Equipe* et Robert Gadouas, ceux de *Poils de carotte*, l'an dernier. Jacques Pelletier fut même architecte paysagiste pour créer, dans le parc des Sulpiciens, la forêt de *Songe de nuit d'été* ; les fêtes du centenaire de la Baie Saint-Paul, *Le diable s'en mêle*, légende adaptée par Pierre Dagenais, il couvrit une plate-forme de soixante-quinze pieds de mousse, de rochers et d'arbres.

Entre-temps, les Pelletier avaient passé un été à l'université Fordham pour y suivre les cours de scénographie donnés par les plus grands décorateurs de New-York : Jo Mielziner (qui étudia lui-même avec Gordon Craig) McGowan, William Riva qui, avec sa femme Maria Menton (fille de Marlene Dietrich) est rendu, comme Pelletier, à la télévision. On leur confia la présentation de *Richard III*, de Shakespeare, à laquelle ils travaillèrent pendant trois semaines ; ils purent, avec leurs professeurs, voir l'envers du décor et la création de celui-ci pour la saison suivante ; et Jacques Pelletier se payait le luxe inutile (mais combien flatteur pour sa réputation) de passer les examens qui l'auraient admis à la *Guild* américaine des scénographes. Cette occasion lui permit aussi d'apprécier la générosité de deux camarades (l'un riche, et l'autre pauvre : l'abbé Fleming) qui lui prêtèrent les cinq cents dollars nécessaires à l'examen, qu'il passa brillamment et dont il remit la somme à ses amis plutôt que de travailler aux E.-U.

A Montréal, il est le seul décorateur

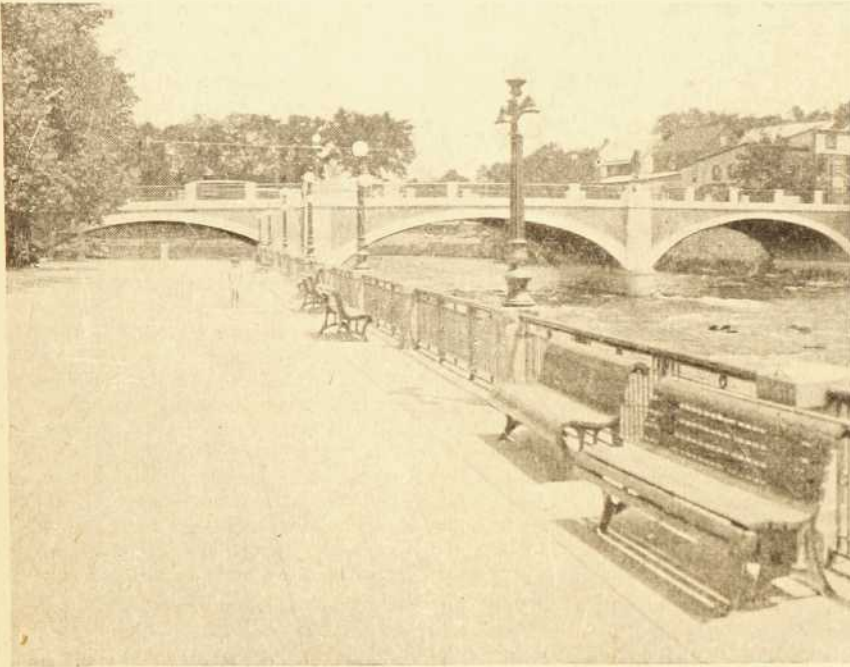
[Lire la suite page 31]

...et JACQUES PELLETIER



JACQUES PELLETIER

(Photo Jac-Guy)



La terrasse du parc Renaud et le pont Chevalier sur la rivière L'Assomption.



Vue à vol d'oiseau d'un des beaux quartiers de Joliette.

JOLIETTE

PREND L'ALLURE
D'UNE GRANDE VILLE

par GÉRARD VIOT

ET CEPENDANT, si nous sommes accueillis dans la riche cité par une magnifique avenue moderne, que bordent de confortables résidences abondamment ceintes de verdure, nous ne tardons pas à constater que Joliette a su conserver et marier, le plus heureusement du monde, les deux caractères qui ont fait sa richesse : industrie et agriculture. Hérissee d'une couronne de cheminées, la ville conserve jalousement son marché central et son quartier commercial où, en fin de semaine, le vendredi particulièrement, les cultivateurs d'alentour viennent vendre leurs produits et acheter tout ce dont ils ont besoin.

La terre est riche du côté de Joliette et les fermes en profitent. Tous ont su introduire, judicieusement, la machine dans leurs travaux pour un meilleur rendement. On plante beaucoup de tabac : du jaune pour alimenter les fabriques locales de cigares et du brun qui est revendu aux grandes compagnies de cigarettes. On fait aussi de la culture maraîchère, pour les besoins de la région, pour les Laurentides et pour Montréal.

Les facilités offertes par la ville ont su attirer des usines, dont la liste va s'allongeant. Le centre industriel est largement desservi par les deux compagnies de chemin de fer, par les autobus et par nombre de transporteurs routiers. L'énergie électrique, en provenance de Shawinigan, est proposée à bon compte aux usagers. De plus, les industriels n'ont pas tardé non plus à apprécier grandement la qualité de la main-d'œuvre locale qui s'affirme par un sens profond des traditions canadiennes, et un grand attachement à son sol natal ou d'adoption.

Fondé, en 1823 par l'hon. Barthélemy Joliette, le petit mais prospère village, de 1850, portait le nom d'Industrie et présentait déjà tous les avantages qui devaient assurer son avenir. Le Séminaire de Joliette, un des foyers éducationnels les plus réputés au Canada, était créé dès 1848 et se consacrait à l'enseignement classique. C'est en

1863 que Joliette fut constitué en ville, puis en chef-lieu de comté, en chef-lieu d'une région judiciaire et en évêché.

Aujourd'hui, ce centre, qui a connu, tout récemment, les fièvres d'une campagne électorale particulièrement animée, a vu sa population passer de 14,302 citoyens en 1944 à 18,006 au premier juillet dernier. Cet accroissement rapide, plus que toute autre démonstration, montre bien qu'il offre du travail pour tous.

Parmi les nombreuses industries, citons celles du bois qui comptent plusieurs scieries et papeteries, des fonderies d'acier, des manufactures de bonbons, de biscuits, de gants, de machines aratoires et une usine à chaux qui compte parmi les plus importantes du continent. Toutes les branches du commerce sont représentées et desservies par trois banques.

Joliette est largement pourvue en écoles pour l'instruction primaire ou secondaire. Il y a maintenant un Centre Technique et un Centre d'Apprentissage ultra-modernes. L'élément anglais, peu nombreux, possède cependant un temple et un "High School".

Représentée à la Législature par l'hon. Antonio Barrette, ministre du Travail ; administrée du point de vue civil, par le maire, M. Alexandre Boisvert et du point de vue religieux, par Mgr Joseph Arthur Papineau, lui-même assisté de son coadjuteur, Mgr Edouard Jetté, la ville va de l'avant.

Le noviciat des Clercs de St-Viateur. (Clichés "Etoile du Nord")



Et notre panorama ne serait pas complet si nous ne mentionnions pas les activités artistiques qui se déroulent à Joliette.

Longtemps, un groupe d'amateurs locaux a donné des comédies et opérettes particulièrement appréciées. Fondée voilà huit ans par le R. Père Wilfrid Corbeil, l'Association des Amis du Séminaire organise des spectacles et concerts, grâce à plus de 1,000 souscripteurs. Ainsi, dans le cadre de la belle Salle Académique, [Lire la suite page 31]

CLAUDE DAUPHIN raconte...

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Correspondante du Samedi, de La Revue Populaire
et du Film, à Hollywood.

A WARNER BROTHERS, il est une salle à manger, destinée aux étoiles et aux directeurs de ce studio. On l'appelle : *The Green Room*. C'est là, tout en lunchant, que j'ai renoué connaissance avec Claude Dauphin. Il venait de terminer son dernier film à Hollywood, *April in Paris*. Ce titre est charmant comme le printemps lui-même et toutes les promesses qu'il renferme.

Dès le cocktail je lui dis : « Voulez-vous me raconter toute votre vie depuis notre première entrevue à Universal-International, il y a trois ans ? Vous y tourniez *Deported* à ce moment-là. »

— Oui, je me souviens même de quelques fragments de notre conversation ; n'y avons-nous pas parlé de langue française ?

— Parfaitement, vous avez une excellente mémoire.

— Beaucoup de choses se sont passées en ces trois années. Tout d'abord je fus à Broadway, New-York, où je jouai dans *Happy Time* pendant un an. *Happy Time*, vous le savez, est une charmante histoire qui se passe au Canada français.

— Oui, l'histoire vient d'être filmée à Hollywood même, aux studios Columbia, où Charles Boyer tient le premier rôle.

« Je suis allé le voir tourner, il y est parfait, comme toujours.

Nous nous entretenons de la trame du film, et nous formulons l'idée de le voir tourner, ou de voir jouer la pièce à Paris même, avec des Canadiens-français. Le premier rôle est déjà tout trouvé.

— Chez nous, à Paris, j'ai fait le film *Mr Roberts*, que je considère un « flop » comme on dit ici. Le peuple français en ayant trop vu de la guerre, et ne se souciant plus d'aller voir ou entendre des histoires de ce genre.

« Aussitôt après, je me suis dirigé vers l'Afrique-Nord où avec une troupe de copains, nous avons présenté : *L'Amour vient en jouant*. De retour à Paris, ce fut *Le Rayon des Jouets*, puis je me suis empressé de revenir à New-York où



je devais faire des apparitions à la télévision. Enfin, je partis pour l'Amérique du Sud où je jouai dans cinq pièces françaises à Rio de Janeiro et Sao Paulo.

— Se fait-il actuellement beaucoup de films en France ?

— Pas autant qu'on le voudrait, à cause du manque de fonds.

Passant d'un sujet à un autre, Claude Dauphin poursuivit cette conversation à bâtons rompus et avec toute la simplicité qu'on lui connaît. Il dit le plaisir qu'il eut de rencontrer, à New-York, Robert Fontaine et sa famille. « En France, vous savez, les Canadiens de chez vous sont reçus comme des frères. Et nous nous sentons chez nous, au Canada. Ce sentiment semble s'accroître avec les années. »

— Vous vient-il beaucoup de correspondance du Canada ?

— Oui, en effet, plusieurs lettres me viennent du Canada. On me demande surtout des photographies.

« Il est vrai que le plus grand danger menaçant le monde actuel est le communisme, dont le but principal est la conquête des esprits beaucoup plus que celle des pays, fait-il, répondant à ma question.

On sait que Claude Dauphin, né à Corbeil, village français d'une population de 1,500 habitants, près de Paris, est le fils de Maurice Legrand, poète, critique et journaliste connu sous le nom de plume, Franc Nohain. Sa mère, Madeleine Dauphin, peintre, spécialisée dans les portraits d'enfants, son frère, Jean Nohain, producteur à la radio et écrivain de profession ; sa soeur, Francine est la femme de Robert Jamison, journaliste de Londres.

Il fut élève à l'Ecole Fénélon, puis des Lycées Condorcet et Louis Le Grand, de Paris. De 1940 à 1945, il fit partie de l'armée alliée. Après la chute de la France, il organisa sa propre compagnie et donna des représentations dans les villes et villages non envahis. En même temps, il fit partie du mouvement de la Résistance. Sur le point d'être découvert, il comprit qu'il devait s'évader s'il désirait sauver sa tête. Ce qu'il fit, à bord d'un bateau de pêche au moyen duquel il quitta le sud de la France en route vers Gibraltar, où les Anglais lui offrirent l'hospitalité. Il fut l'un des premiers à réintégrer Paris au jour de la Libération.

Dans son prochain film, *April in Paris*, il tient un rôle de chanteur et de danseur.

Dauphin a les yeux bleus, les cheveux grisonnants, mesure cinq pieds neuf pouces et pèse 150 livres.



Deux scènes de "APRIL IN PARIS", le dernier film de CLAUDE DAUPHIN tourné à Hollywood. Ses partenaires sont DORIS DAY et RAY BOLGER.



CLAUDE DAUPHIN repasse son rôle de "APRIL IN PARIS" dans sa loge des studios Warner, à Hollywood. C'est au restaurant de ces studios que notre correspondante, Louise Gilbert-Sauvage obtint cette entrevue exclusive du grand acteur français.





LES MÉDECINS NOUS DISENT

Qu'un écart de 10% dans un sens ou dans un autre doit requérir toute notre attention.

par REMY LAURENT



HOMMES

Poids en livres d'après l'ossature
(habillement normal)

Taille (avec les chaussures) Pieds Pouces	Petite ossature	Ossature moyenne	Ossature puissante
5 2	116-125	124-133	131-142
5 3	119-128	127-136	133-144
5 4	122-132	130-140	137-149
5 5	126-136	134-144	141-153
5 6	129-139	137-147	145-157
5 7	133-143	141-151	149-162
5 8	136-147	145-156	153-166
5 9	140-151	149-160	157-170
5 10	144-155	153-164	161-175
5 11	148-159	157-168	165-180
6 0	152-164	161-173	169-185
6 1	157-169	166-178	174-190
6 2	163-175	171-184	179-196
6 3	168-180	176-189	184-202

FEMMES

Poids en livres d'après l'ossature
(habillement normal)

Taille (avec les chaussures) Pieds Pouces	Petite ossature	Ossature moyenne	Ossature puissante
4 11	104-111	110-118	117-127
5 0	105-113	112-120	119-129
5 1	107-115	114-122	121-131
5 2	110-118	117-125	124-135
5 3	113-121	120-128	127-138
5 4	116-125	124-132	131-142
5 5	119-128	127-135	133-145
5 6	123-132	130-140	138-150
5 7	126-136	134-144	142-154
5 8	129-139	137-147	145-158
5 9	133-143	141-151	149-162
5 10	136-147	145-155	152-166
5 11	139-150	148-158	155-169

LE POIDS BAROMÈTRE DE LA SANTÉ



Nous sommes, c'est un fait, au siècle de la chimie et de la décomposition de la matière. L'Homme est bien un Tout, mais les spécialistes aiment à le considérer comme un assemblage d'une infinité de molécules assemblées en rouages dont le bon fonctionnement requiert une composition chimique constante.

Ne vous récriez pas, vous auriez tort, car tout leur donne raison.

Notre monde actuel est une énorme injure aux lois qui régissaient jusqu'à ce jour l'équilibre humain.

Vous qui vivez à la campagne, respirez le grand air des champs, mangez les fruits tels qu'ils sont aux arbres, buvez le lait complet; vous qui faites de l'exercice, n'oyez pas mon propos, « la nature est pour vous et vous trouverez en son sein l'équilibre que requiert votre santé ». Vous saurez manger davantage si vous faites plus d'exercice, dormir pour remédier à la fatigue...

Mais vous, citadins, qui ne respectez plus la nuit, qui respirez la poussière des usines, ingurgitez nombre de produits frelatés, dévitaminés, incomplets, vidés de leur substance par la stérilisation et les engrais; vous, enfin, qui voulez vivre la vie moderne, partageant votre temps entre le siège de votre bureau et celui de votre voiture, prenez garde et demandez aux hommes de science par quels moyens ils entendent traiter le monstre dont ils ont accouché.

Puisque nous ne faisons plus corps avec la nature, puisque nous avons décidé d'instaurer, pour l'homme, une vie nouvelle, suivons le raisonnement jusqu'au bout et veillons à ne pas nous nourrir, en ville, des riches aliments nécessaires à celui qui élimine beaucoup par le travail. Les muscles ne requièrent pas les mêmes vitamines que le cerveau!

Il n'est pas de doute que le changement radical que connaît notre existence depuis un demi-siècle a créé un déséquilibre dangereux auquel il convient de remédier pour une meilleure adaptation.

Encore une fois, rien ne nous sert de regimber, nous sommes devant un état de fait.

Les statistiques donnent raison aux savants qui ne sont pas longs à vous dresser la liste des progrès accomplis, ne serait-ce que pour réduire la mortalité infantile ou améliorer la longévité moyenne. Qu'importe l'obèse florissant ou celui qui vit un siècle maigre comme un fil de fer; ils ne sont que l'exception venant confirmer la loi des grands nombres selon laquelle il faut un poids régulier, approprié à

votre taille et à votre structure sous peine de devenir une proie facile pour la maladie.

Parfaitement, Monsieur, à grand renfort de graphiques, de formules chimiques et de chiffres mis en équations, les médecins, physiciens et biologistes, aidés des psychologues se sont attachés à définir « l'Homme Moderne » et le régime qu'il doit suivre pour durer et rester en forme.

Voyez en haut de cette page le petit tableau qui vous concerne et prenez votre cas en considération. Vous aussi, Madame. L'un et l'autre, vous ne disposez que d'une marge de 10% au-dessus ou en dessous des chiffres mentionnés. Hors de ces limites, voyez un médecin, faites vous établir un régime, ce peut être sérieux.

Avant, toutefois, d'en venir à ces extrémités, lisez attentivement les cas ci-dessous et suivez les conseils d'hygiène élémentaire, grâce auxquels vous pourrez sans doute éviter le docteur. A remarquer que nous ne mentionnons que le facteur santé, mais il est bien évident que l'esthétique s'en ressent directement.

Pourquoi êtes-vous trop maigre ?

On peut considérer la maigreur comme un symptôme morbide surtout si elle résulte d'une chute verticale du poids. Elle peut aussi être le fait d'une sous-alimentation constante, de la fatigue, du surmenage, du manque de sommeil ou d'une cause psychologique d'ordre obsessionnel. Bien entendu, elle est souvent le résultat tangible d'une maladie qui nous mine et que l'on ignore parce qu'indolore. Voilà pourquoi il est bon de consulter son médecin qui seul peut établir le diagnostic. Si la maigreur est à souhaiter une fois la trentaine écoulée, elle est très dangereuse pour les jeunes qui sont ainsi vulnérables à de nombreuses maladies dont la tuberculose.

Pourquoi ces graisses inutiles ?

L'obésité est certainement plus nuisible que la maigreur, sauf dans le cas des jeunes que nous venons de mentionner. Elle trouve le plus souvent son origine dans la suralimentation et le manque d'exercice qui bien des fois se conjuguent. Ceux qui s'engagent sur cette pente, ont les plus grandes peines à en sortir, car ils deviennent paresseux et fuient les exercices

[Lire la suite page 22]

LE FROID

EST À LA DISPOSITION DE TOUS
LE MEILLEUR MOYEN DE MANGER
DU GIBIER TOUTE L'ANNÉE

par FERNANDE BOURDEAU



La viande du boucher...



... peut attendre des mois...



... et vos truites aussi!



On fait le vide autour des jambons.



La salle d'attente d'où, après 15 jours, on passe dans les casiers (ci-dessous).



C'est bien pour le coup que notre sympathique chanteur folklorique, Charles Marchand, aurait chanté : Depuis Adam jusqu'à nos jours... la plus grande partie de l'humanité est occupée à lui procurer les aliments dont elle a besoin. S'il est des régions où la production agricole est continue, dans d'autres, comme au Canada dans une zone tempérée, cette production et la récolte sont nécessairement saisonnières. Dans ces zones, comme la récolte ne peut se faire au fur et à mesure des besoins continuels, il faut y suppléer par la conservation dont les méthodes doivent être multiples, et nous voyons comment nos gens ont recours à l'entreposage, à la mise en conserve, à la déshydratation et à la congélation.

Casiers frigorifiques

Il faut admettre que de grands et nombreux développements se sont accomplis dans cette dernière méthode depuis quelques années. Elle permet au grand public de se procurer chez le marchand moyen un choix considérable de produits congelés, mais surtout il devient possible à certains amateurs d'entreposer aux établissements de « casiers frigorifiques » des viandes, des poissons, de la volaille, des légumes et des fruits pour en disposer par la suite à leur guise.

Avantages de cette congélation

La popularité toujours grandissante des casiers frigorifiques ne peut s'expliquer que par les nombreux avantages qu'on peut en retirer, puisqu'il permet de conserver généralement tous les produits de la ferme et les produits de l'art culinaire pourvu que l'on observe certaines précautions élémentaires.

Chose importante à remarquer : on retrouve dans ces produits conservés par la congélation des casiers frigorifiques, le goût, la couleur, la texture et la valeur nutritive que ces produits possédaient à l'état frais.

N'est-il pas vrai que les modernes accordent de plus en plus d'intérêt à la valeur nutritive des aliments que l'on consomme ? Les spécialistes en alimentation, nous assurent que la valeur nutritive des produits soumis à la congélation, représentée par leur teneur en sucre, protéine, matières grasses, minéraux et vitamines, est presque la même que celle des produits frais.

Question d'économie

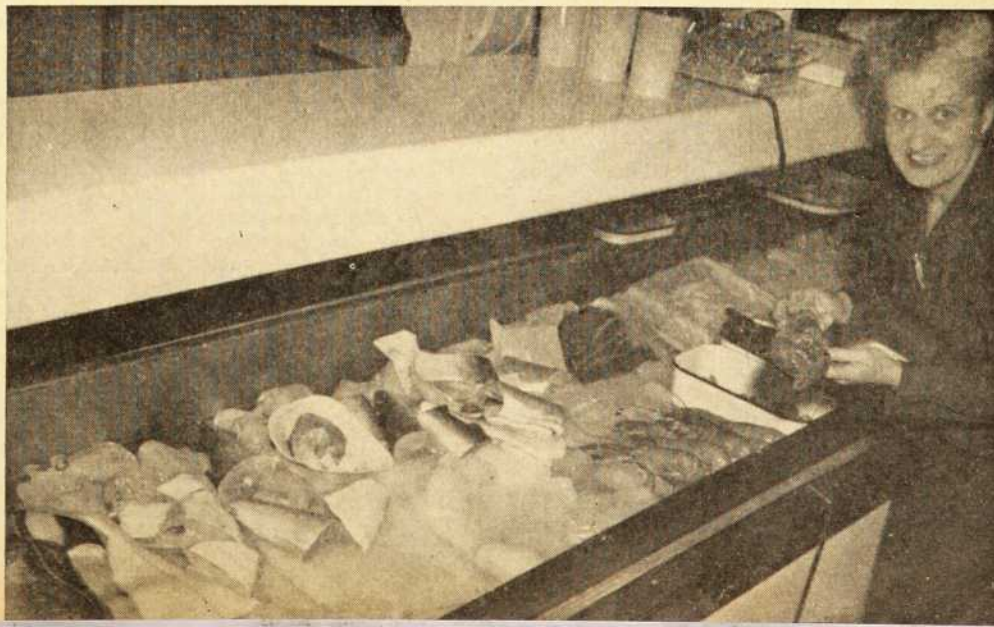
La question secondaire, mais pas la moindre, dans l'affaire de la conservation par la congélation en casiers frigorifiques est celle de l'économie qu'il y a moyen de réaliser.

Le fermier qui profite du moment où un de ses animaux est arrivé au bon point de son engraissement pour l'abattre, n'a pas besoin d'attendre les jours froids qui conserveront cette viande. S'il a le service des casiers frigorifiques, il se moque des changements de la température extérieure.

Le même fermier pourra aussi profiter d'une baisse dans le prix des animaux pour faire ses propres approvisionnements en viande et vendre lorsque les cours se seront raffermis. Quant à la volaille, les mauvaises pondeuses peuvent être sélectionnées en tout temps, être tuées et mises en congélation pour être consommées à volonté.

La congélation représente une économie réelle de temps et [Lire la suite page 31]

Le passage au grand froid s'étant fait en deux temps, les marchandises peuvent attendre des mois avant d'être offertes au public dans des frigorifiques à ciel ouvert que nous connaissons.





ROMAN POLICIER

LE ROI DE LA DROGUE

par MAURICE DE MOULINS

I — Une attaque sur le lac Erié

« LES CAISSES sont prêtes, Simons ?
Le détective privé attaché au service de surveillance de la grande bijouterie Gallagher, de Tolédo (Ohio), secoua affirmativement la tête, puis, s'approchant de Sam Gallagher, le directeur, qui attendait, immobile sur le môle, il déclara :
— Tout est prêt !... Les trois caisses viennent d'être transportées dans le canot !...
— Vous avez les papiers nécessaires ?
— J'ai sur moi tous les papiers et les trois laissez-passer... Cela n'a d'ailleurs pas présenté la moindre difficulté, vous savez que je connais Bertie, l'agent du service des licences à qui j'eus l'occasion, naguère, de rendre de petits services. Ce sont là des choses que l'on n'oublie pas !
— Vous êtes un homme précieux, Simons !
Le détective parut flatté du compliment que lui adressait si généreusement son interlocuteur.
— Je ne fais qu'accomplir mon métier et me rendre digne de la confiance que vous m'avez toujours témoignée. D'ailleurs, il est juste de dire que vous récompensez toujours royalement ceux que vous employez, M. Gallagher...
— Trêve de paroles inutiles, Simons, vous allez partir, soyez vigilant et que tout se passe le mieux du monde !
— Tout ira pour le mieux ! Avant la tombée de la nuit, les trois caisses seront rendues à destination !
— Qui vous accompagne ?
— Merton et Seller !...
— All right !... Ce sont des gaillards qui n'ont pas froid aux yeux ! Bonne chance, Simons ! J'attends bientôt votre visite !
Les deux hommes se séparèrent rapidement ; laissant le bijoutier sur le quai, le détective privé s'en fut vers le canot automobile qui devait transporter les trois caisses de bijoux à destination de Leamington, sur la rive opposée du lac Erié, en territoire canadien.

Une bande d'audacieux trafiquants, tient, depuis des années, les polices canadienne et américaine en échec. Enfin, ils commettent l'erreur qui les perdra...

Dessin de JEAN MILLET

De nombreux bâtiments s'alignaient le long des docks de Tolédo où régnait une animation intense, des mouettes survolaient les groupes de débardeurs, les grues fonctionnaient sans trêve, les camions se succédaient aussitôt chargés ou déchargés par les équipes de dockers. Ça et là on reconnaissait l'uniforme des fonctionnaires de la douane fort affairés à s'acquitter de leurs fonctions.

Tolédo constitue, en effet, un des ports de la région des Grands Lacs où le trafic se fait le plus intense, et la surveillance de la police et des douaniers s'affirmait d'autant plus vigilante, qu'une bande de malfaiteurs multipliait depuis quelques mois les exploits et les coups de main dans la région. Il s'agissait là de cocaïne et de stupéfiants. Déjà plusieurs des membres de la bande avaient été surpris, arrêtés ou abattus par les représentants de l'autorité, mais jamais on n'avait pu encore s'emparer du chef des forbans dont on ignorait l'identité et que l'on connaissait seulement sous le nom du Roi de la Drogue. Cet aventurier faisait preuve d'une habileté véritablement déconcertante, échappant aux coups de filet de la police et renouvelant ses tentatives avec une persévérance qui eût été digne d'une meilleure cause. A de fréquents intervalles, des marchandises passaient des Etats-Unis au Canada avec une dextérité qui tenait du prodige. Les agents de la brigade des Stupéfiants avaient dû bientôt se déclarer impuissants en présence des exploits sans cesse renouvelés des contrebandiers.

Gallagher connaissait cette situation, et c'était probablement là la raison qui l'avait conduit à s'assurer les services du détective privé Simons, pour surveiller le transfert des colis de bijoux qu'il envoyait de temps à autre à destination de Toronto ou de Hamilton. Le plus souvent les gangsters s'occupaient uniquement d'assurer le trafic de la drogue, mais il était à craindre qu'ils ne négligeraient pas de piller une cargaison importante de bijoux, si l'occasion s'offrait à eux. Et voilà pourquoi, en cette matinée de juin, le détective Simons allait embarquer en compagnie des gardiens Merton et Seller, depuis longtemps au service de la bijouterie Gallagher, la plus importante de tout l'Etat d'Ohio...

Il faisait un temps magnifique, les flots calmes du lac venaient clapoter doucement contre le débarcadère où s'alignaient les yachts et les canots automobiles. L'embarcation particulière de Gallagher allait assurer le précieux transport. C'était un canot automobile de récent modèle peint tout en blanc et baptisé du nom de *Aurora* qui se lisait à l'avant et dont les lettres dorées se détachaient très nettes.

En quelques instants Simons regagna le canot, déjà Seller s'occupait à enlever les amarres qu'il avait assujetties autour d'une bitte d'amarrage, Merton avait pris place au volant.

Agilement, le détective sauta à bord, puis, s'adressant à Seller qui achevait de dérouler son câble :
— Beau temps, hein !... Nous serons favorisés !

Seller eut un grognement approbateur que couvrit rapidement le vrombissement du moteur de l'*Aurora* ; le canot commençait à s'éloigner du môle et à se frayer un passage entre les autres embarcations. En peu de temps il dépassa la bouée qui flottait à une cinquantaine de brasses de là, puis il piqua délibérément sur le lac...

Vers le nord, la rive canadienne apparaissait, légèrement estompée par la brume, pourtant on ne surprenait pas le moindre souffle de vent ; les trois hommes en éprouvèrent une profonde satisfaction, ils savaient que les colères du lac Erié s'affirment par-

fois terribles. La traversée s'annonçait pour eux sans histoire...

Simons s'installa à l'arrière, tirant un étui de sa poche, il se mit à fumer une cigarette. D'un geste, il abaissa le rebord de son chapeau de feutre gris clair pour se protéger contre les atteintes des rayons du soleil. Ce dernier montait de plus en plus dans le ciel clair et sous ses chaudes attaques, le brouillard commençait à s'effiloche.

Le détective se retourna pendant un moment et attarda un long regard sur Tolédo que dominait à cet instant un nuage de fumée noire assez épais, produit par les innombrables cheminées d'usine de la cité industrielle, puis ses regards se promenèrent tout autour sur le lac. A quelques milles de là, sur la droite, dans les eaux canadiennes, Simons aperçut l'île de la Pointe Pelée. On avait souvent parlé d'elle, ces temps derniers, et la police y avait effectué de nombreuses descentes, sans aucun résultat d'ailleurs. D'aucuns affirmaient que le mystérieux Roi de la Drogue avait installé là un de ses repaires, mais jusqu'ici, on n'avait recueilli aucune confirmation de ce fait.

Pour l'instant, Simons ne semblait s'inquiéter que fort peu de la dangereuse bande de trafiquants. Les trois caisses dont il devait assurer la surveillance, étaient là, à ses pieds, dûment cachetées et scellées; l'adresse de Hodder, le bijoutier de Toronto s'étalait sur le carton soigneusement cloué. Seller s'était assis sur l'une d'elles et semblait s'absorber lui aussi dans la contemplation du lac...

A mesure que l'Aurora poursuivait sa route en direction des eaux canadiennes, les embarcations se faisaient de plus en plus rares. Merton continuait de diriger l'esquif. Il s'acquittait d'ordinaire à la perfection de son rôle de pilote et connaissait admirablement cette partie du lac; parfois il consultait son bracelet-montre, et appuyait sur l'accélérateur. Le canot filait alors avec une rapidité si vertigineuse qu'il semblait glisser sur les eaux de l'Erié, laissant derrière lui un long sillage écumeux...

Le petit groupe allait dépasser l'île de la Pointe Pelée qu'il devait laisser sur sa droite, quand, tout à coup, Simons poussa une exclamation. Aussitôt Seller se tourna. Le détective étendit la main, et désigna un point blanc qui se rapprochait de plus en plus, venant en sens inverse...

C'était un canot automobile en tous points semblable à celui que montaient les trois hommes. Il allait rapidement et paraissait emprunter la direction de Tolédo. Quatre hommes le montaient.

Merton ne parut pas autrement surpris, il avait coutume de croiser des embarcations de cette nature et ne ralentit pas un instant l'allure de l'Aurora. Les deux esquifs allaient se croiser, quand, tout à coup, Merton laissa échapper un sourd juron:

— *Damn'...* Quel fichu maladroît!... Que fait-il?

Simons s'était levé brusquement et n'avait pu retenir, lui aussi, un sourd grognement. Le canot arrivait avec la rapidité de la foudre et semblait piquer droit sur l'Aurora, absolument comme s'il eût voulu l'aborder...

— *By Jove!*... Attention! cria le détective dont les traits se figèrent soudain... Ils arrivent... Ils vont nous faire chavirer!

Surmontant le ronronnement assourdissant du moteur, un sifflement aigu strida. Le détective venait de porter un sifflet à ses lèvres, mais les nouveaux venus ne semblèrent guère s'inquiéter de ce signal et continuèrent de piquer en droite ligne sur l'Aurora.

Le choc allait se produire, voulu par les occupants de la seconde embarcation. Simons allait proférer un ordre, quand une secousse plus violente, lui fit perdre l'équilibre; le détective s'étala de tout son long auprès des caisses. Seller allait se porter vers lui pour l'aider à se relever, quand, brusquement, le canot stoppa à quelques brasses seulement de l'Aurora. Une voix forte cria:

— *Stop!*... Les mains en l'air ou nous vous fusillons!...

En un clin d'oeil, Merton et ses deux compagnons aperçurent une mitrailleuse braquée contre eux, deux des hommes se trouvaient accroupis de

chaque côté du terrible engin, le troisième tenait le volant, quant au quatrième il se tenait debout, au centre du canot. C'était lui qui venait d'intimer la menace...

La surprise fut complète, Merton, profondément impressionné, coupa net le contact. L'Aurora interrompit sa course éperdue...

— Les mains en l'air, tous!... insista la voix menaçante...

Les quatre hommes avaient le visage dissimulé sous des foulards noirs. Simons voulut esquisser un geste de résistance, mais la mitrailleuse crépita. Pousant un cri de douleur, le détective porta la main à son bras gauche qui venait d'être atteint par une balle. Docile, il ne chercha plus à résister...

— Placez-vous tous les trois à l'arrière, et surtout, ne vous avisez pas de broncher si vous tenez à la vie!...

Merton et Seller ne répondirent pas; l'un et l'autre, très pâles, levant les mains, ils s'en furent se mettre auprès du détective qui dressait son seul bras valide, l'autre pendant, tout ensanglanté...

— Je m'occupe de la mitrailleuse, cria l'individu qui semblait être le chef, à ses deux complices, occupez-vous des caisses, et vivement.

Les interpellés ne se firent pas répéter l'ordre; lentement les deux canots venaient d'accoster. Ils sautèrent à bord de l'Aurora et commencèrent à soulever la première caisse de bijouterie. Pendant ce temps le premier des bandits continuait de braquer l'engin contre le trio interdit.

En moins de cinq minutes, les inconnus achevèrent leur transfert; le visage contracté, le détective et les deux gardiens virent le précieux dépôt soulevé puis installé dans l'embarcation voisine. Le sang coulait le long de la manche de Simons. Ses regards clairs se portaient tout autour à la surface du lac. Il espérait peut-être qu'une embarcation apparaîtrait et viendrait au secours du canot attaqué, mais rien de tel ne se produisit. Il semblait que les circonstances, véritablement déconcertantes, favorisaient l'audacieux coup de main. Les bandits avaient bien choisi leur moment. Toute résistance s'avérait impossible; le détective savait bien qu'au moindre geste suspect de sa part, la mitrailleuse ferait de nouveau entendre son bref taccata, et que, cette fois, ce serait définitif.

Le chef des assaillants ne perdait pas de vue le trio, il continua de le tenir en respect jusqu'au moment où les caisses furent solidement installées au fond de son esquif... Alors, il laissa échapper un ordre bref.

MUSIQUE

Musique d'où viens-tu?

Fluide enchanteur entre ciel et terre... Du sol, des herbes bercées par la brise;

Froissement des épis, dans le vent plainte des foins, sous la faucille.

Musique d'où viens-tu?

De la source coulant sur les roches; du ruisseau dérobé entre les roseaux;

De la cascade folâtrant dans le sous-bois, coups d'aviron sur la rivière;

Vagues marines, voix de la mer.

Musique d'où viens-tu?

Brise qui siffle dans les pins; murmure des peupliers; vent du nord, sur les ormes;

Vent d'orage rasant les cimes.

Musique d'où viens-tu?

Trilles, roulades dans les ramures; cigales sous pierre; criquets insaisissables;

Grenouilles, chanteuses des clairs de lune.

Musique d'où viens-tu?

Soupirs des êtres, dans la peine; sourire des lèvres, dans la joie;

Battement du cœur rempli d'amour.

Musique d'où viens-tu?

(Extrait de *DANS MON JARDIN, FIDES*)

JEANNE L'ARCHEVÊQUE-DUGUAY.

— O. K.!... Vous pouvez aller!...

Le bandit qui pilotait mit de nouveau le moteur en marche, le canot s'éloigna de l'Aurora, lentement d'abord, puis à une allure de plus en plus accélérée. Immobile, le chef n'avait pas détourné un instant son attention de Simons, de Merton et de Seller... Pendant un moment, son canot fila en ligne droite, il semblait qu'il dût atteindre rapidement la rive canadienne, mais il vira de bord tout d'un coup, obliqua, et l'île de la Pointe Pelée le dissimula rapidement aux regards des trois auxiliaires du bijoutier Gallagher...

— *By Jove!*... Ils ont été vite!...

Le premier, Seller s'arracha à sa torpeur et abaissa ses bras qu'il commençait à sentir engourdis, puis, se penchant vers le détective:

— Vous saignez, monsieur Simons?...

— Ce n'est rien!... Une simple égratignure! repartit l'interpellé...

Simons enleva son veston; le sang continuait à dégoutter le long de sa manche gauche et se coagulait entre son bras et sa chemise. Aidé de Seller il s'occupa d'arrêter l'hémorragie et de panser sommairement la blessure. Pendant ce temps Merton s'installait de nouveau au volant...

— Alors, que devons-nous faire maintenant? demanda le pilote...

— Je crois qu'il est inutile de nous aventurer à travers les eaux canadiennes, repartit le détective. Il nous faut rejoindre le plus rapidement possible Tolédo... J'avertirai tout de suite Gallagher et je rédigerai immédiatement le rapport destiné à la police!

Si cuisant que parût l'échec qu'il venait de subir, Simons n'abandonnait pas un instant son sang-froid. Il s'exprimait avec le même flegme que tout à l'heure, quand ils étaient partis de Tolédo et qu'il s'était séparé du bijoutier. Ses deux compagnons se cantonnaient dans un morne silence.

En peu de temps, l'Aurora vira de bord, puis s'en revint vers la rive américaine du lac Erié. Vingt minutes plus tard, le canot se trouvait amarré à sa place primitive. Alors, dissimulant de son mieux son bras blessé sous son imperméable gris, Simons débarqua, Seller s'empressa d'amarrer l'esquif. Déjà Merton avait sauté sur le môle...

— Faut-il prévenir la police tout de suite, monsieur Simons? interrogea-t-il...

— Tout à l'heure, repartit simplement l'interpellé. Il convient tout d'abord de mettre au courant Gallagher... Après, nous verrons!...

Et il sauta dans un taxi qui l'emmena à toute allure à travers la grande ville.

II — Une pincée de poudre blanche

MOINS que je puisse dire dans cette affaire, Simons, c'est que vous avez fait preuve d'une coupable négligence!

— D'une coupable négligence!...

Le détective se révoltait devant le reproche que lui adressait son collègue, l'inspecteur Gardner. Le bras en écharpe, il se tenait debout auprès de lui, dans le canot amarré au débarcadère. Tout autour, sur le môle, une foule nombreuse s'assemblait, contenue par un important service d'ordre. Gallagher discutait avec deux constables. Merton et Seller étaient là et retraçaient pour la dixième fois au moins l'agression dont ils avaient été victimes. Mais, pour l'instant, seul Gardner s'occupait de l'enquête dont l'avait chargé le Bureau Central de Tolédo, alerté par le bijoutier.

Elias Gardner était un des meilleurs limiers de la police de l'Ohio. Pendant des années il avait appartenu à cette fameuse brigade des stupéfiants qui accomplit si bonne besogne sur la rive américaine des Grands Lacs. Grâce à lui, bien des trafiquants et des aventuriers avaient été mis sous les verrous. Pourtant Gardner avait dû laisser la place à un collègue plus jeune. On lui confiait maintenant les enquêtes d'un caractère plus général et en particulier les vols à main armée.

— J'ai failli laisser ma peau dans l'aventure, protesta de nouveau Simons... Il m'est facile de vous en fournir la preuve. D'ailleurs Seller et Merton ont témoigné!... Soyez per-

NOUVELLE

LE MENTEUR

par EDOUARD DE KEYSER

EN s'éveillant, Micheline poussa un cri. Sa barque, qu'elle avait cru si solidement attachée à la plus grosse pierre, se balançait au large. Pourquoi s'était-elle endormie sur ce sable fin qui formait une plage de six mètres, au bas d'un îlot de cent pieds ?

... Pourquoi s'était-elle arrêtée sur ce roc désert où elle ne devait attendre aucun secours ? ...

A sa droite, l'île de Lacroma arrondissait sa colline chevelue. Il eût fallu nager trois cents mètres. Micheline ne s'en sentait pas la force. Plus une embarcation en vue. Tous les canots automobiles qui promènent les touristes de Raguse étaient rentrés. Allait-elle devoir passer la nuit là, aussi légèrement vêtue ?

Elle regarda ses bras nus... En mer, toutes les nuits sont froides, même sur les côtes dalmates.

Le soleil déclinait. Elle se retourne et, malgré sa déconvenue, elle fut reprise par l'infinie beauté du tableau. Les rayons roses noyaient tout. Ce flot calme semblait mordoré. Le couchant teintait légèrement les montagnes abruptes devant lesquelles Raguse plonge dans l'eau ses tours et ses murs crénelés. Les fortifications devenaient du corail...

— Que va penser maman ? ... Elle se rendra malade ! s'écria tout à coup la jeune fille.

Il ne fallait pas espérer du secours. Et la maudite barque s'éloignait... Elle avait perdu un de ses avirons, qui flottait, semblable à une lance rouge.

Vaillante, Micheline parcourut le roc pour chercher un abri.

C'était un simple récif, sur lequel elle avait abordé par caprice. Elle en était bien punie...

« Lorsque la nuit tombera et que je serai certaine de rester ici, je me creuserai une fosse dans le sable », pensa-t-elle.

Elle essaya tout de suite. A vingt kilomètres le sable était mouillé... La faim se mit de la partie, car Micheline avait vingt ans, une santé robuste, un appétit exigeant.

Elle s'assit, complètement désespérée. En face d'elle Raguse et la chaîne tournaient à l'incarnadin. Les ombres prenaient de profondes teintes violettes. Au moment où elle commençait à désespérer sérieusement, elle aperçut soudain une jolie barque à voile blanche, une barque de touriste, qui doublait le récif, à une trentaine d'encablures.

Elle se leva, se mit à hurler. La brise, déjà fraîche, portait bien. Dans l'embarcation, un homme fit un geste, tourna la voile.

Cinq minutes plus tard, le salut prenait pied dans l'île, sous la forme avenante d'un monsieur de trente ans, qui était mince, montrait un visage énergique et des yeux bleus assez pâles, qui fascinaient. Il était en pantalon de flanelle blanche et blazer rayé de bleu.

— Monsieur, dit Micheline très vite, j'étais venue seule. La mer a emporté ma barque. Et maman est déjà aux cents coups.

— Dans quel hôtel ? demanda-t-il.

Alors, elle se rendit compte de ce bonheur offert en supplément : un Français !

— A l'hôtel Odak.

— Je vous y ramènerai, mademoiselle. Et nous rentrerons votre barque comme prise de guerre. Permettez que je me présente René Delcombe.

— Moi, Mlle Le Dorrec.

— Bretonne ?

— De Paris.

Pendant la chasse à la barque fugitive, à la rame en escapade, et le retour vers le vieux port, écrasé par des tours formidables, Delcombe se moqua un peu de la jeune fille. Qu'aurait-elle fait toute seule, dans une île déserte ? ...

— Si la « bora » s'était levée cette nuit, il est probable que les vagues vous auraient proprement balayée.

Micheline voulut conduire son sauveur à l'hôtel Odak, présenter à sa mère cette pièce rare pour Raguse :

se : un touriste français. Puisque la jeune fille aimait les promenades en mer, il lui offrit de lui en faire faire une, le lendemain.

Après son départ, elle subit une sérieuse semonce pour son imprudence. Mais elle l'écouta très patiemment, car au fond elle se sentait plus heureuse que si elle n'avait pas été, pendant une heure, en passe de renouveler, près de Raguse, l'affreuse aventure de tous les Robinsons.

Mme Le Dorrec remercia Delcombe de son invitation, mais refusa d'accompagner sa fille. Le voyage par mer, de Fiume à Raguse, entre les îles dalmates, lui avait laissé un souvenir qui n'était pas près de s'éteindre.

La brise était bonne, rapide, la barque s'éloigna des remparts de Raguse, vers le sud, du côté où la côte devient de plus en plus tourmentée, serrée contre les montagnes blanches. Tout en surveillant les voiles, René conversa avec élégance et facilité. Curieuse, Micheline voulait savoir ce qu'il était, pourquoi il se trouvait à Raguse.

— Hôtel Impérial, demanda-t-elle.

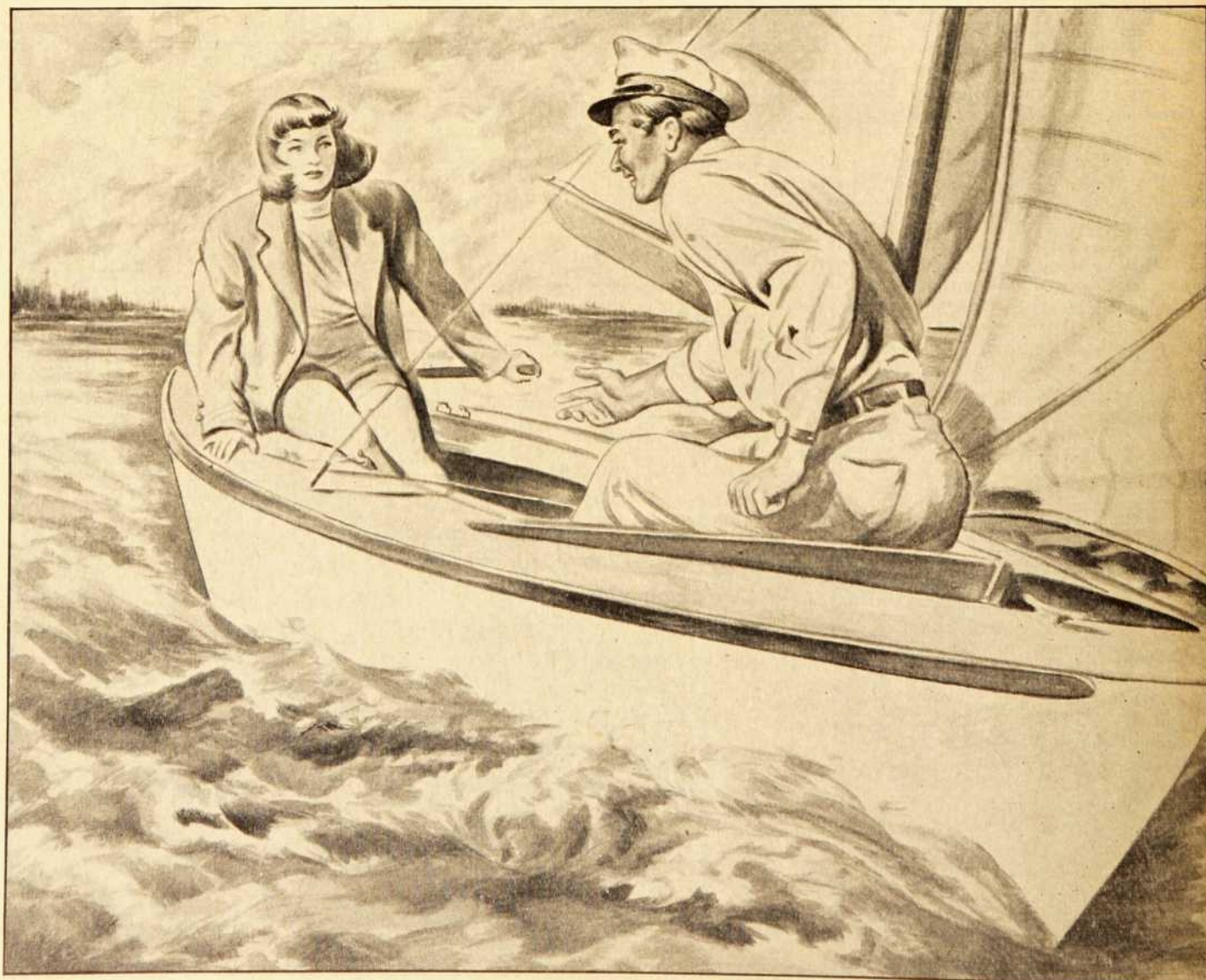
Il éclata de rire.

— Mademoiselle, je suis pastelliste. J'espérais faire quelques oeuvres, ici. Mais je n'en ai pas le courage... La mer, le site, la beauté de cette ville où l'on se croit au temps des doges, tout me rend paresseux. Je vous avoue donc humblement que je me loge dans une auberge italienne de la ville et non dans un des hôtels modernes qui sont bâtis hors des fortifications. Je préfère me passer d'un dîner que d'une promenade.

— Cependant, si vous ne gagnez rien... demanda-t-elle.

— Mes parents ne sont pas riches, mais ils m'envoient tout de même quelques centaines de francs, quand je les ai bien ennuyés. Le travail, à mon sens, n'est pas un don de Dieu. Il vient du diable, et je refuse les cadeaux de Satan. La fortune doit tomber, un jour ou l'autre, dans les mains de celui qui l'attend avec patience. Ne dit-on pas qu'elle arrive lorsqu'on dort ? ...

Micheline se sentit tout à coup attristée. Comme ces paroles étaient différentes de celles qu'elle attendait... Cette face énergique mentait. Cet homme était peut-être un poète dans son genre. A coup sûr, un fainéant. Et qui sait ? Un de ces individus qui vont à l'aventure, en quête du mariage riche ? [Suite à la page 30]



On n'est jamais bien sûr
d'être aimé pour soi-même.
Voilà pourquoi René
imagine la fine comédie
qui le convaincra.

Dessin de
JEAN MILLET

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

CHOSSES ET AUTRES

■ Sans vouloir jouer le rôle de prophète, nous croyons savoir, grâce à notre petit doigt de la main droite — notre porte-bonheur — que l'éclairer en chef des Yankees de New-York, Paul Kritchell, qui a séjourné une quinzaine de jours dans nos parages, cherche à acheter, du club Brooklyn, le fameux troisième-but du Montréal, le jeune Don Hoak... Ce ne sera pas une mince besogne, car Buzz Bavasi et Fresco Thompson, les deux gouvernants intelligents des Dodgers, demandent près de \$50,000 pour se départir des services du futur joueur des grandes ligues. En certains milieux, on se demande si Don Hoak pourra frapper les offrandes des lanceurs des ligues majeures. Que ces sceptiques soient sans crainte ! Don saura bien, à l'aide de précieux conseils du gérant Casey Stengel et autres, résoudre tous les problèmes, qu'il aura à affronter, sous la grande tente, si, naturellement, la veine ne lui fait pas la moue. La chance entre en ligne de compte, pour une bonne part, dans tout ce qu'un joueur de baseball entreprend. Don Hoak possède toutes les qualités requises pour se tailler une réputation enviable dans les grandes ligues... Rapide sur les sentiers, bras formidable et précis, déterminé on ne peut plus à réussir, menant une vie exemplaire, Don ne peut faire autrement que d'atteindre son but. Le meilleur joueur d'intérieur de la Ligue Internationale de 1952 joue sa position, quotidiennement, avec sang-froid et intelligence. Il déjoue l'adversaire avec finesse. Quand il attend la balle, lancée par un voltigeur au troisième-but, pour mettre hors jeu un adversaire, il s'applique à ne pas bouger à son poste. Ainsi, le coureur croit, généralement, que la balle est encore éloignée, qu'il a tout le temps voulu, pour atteindre le coussin visé, sans être obligé de prendre une longue glissade. Huit fois sur dix, Don Hoak déjoue l'adversaire qu'il touche rapidement au pied, aussitôt qu'il possède la balle. Si, comme nombre d'autres joueurs inexpérimentés, Don se tenait en mouvement, durant le trajet de la balle du champ extérieur au troisième but, le coureur se hâterait davantage, pour atteindre le troisième but. Nous l'avons vu, au Stadium, agir de cette manière, près d'une dizaine de fois, avec succès... Pour plus de précision, afin de renseigner les jeunes et les moins jeunes amateurs montréalais du baseball, nous vous disons que Paul Kritchell fut l'un des receveurs du club de baseball Montréal de 1910, jouant ses parties à l'ancien terrain du Parc Atwater, alors que les jouets du dimanche se disputaient à l'ancien losange du National, rue Ontario est, près William David... Nous avons, récemment, échangé un grand nombre de sou-

venirs avec le chef des dépisteurs des Yankees... Quant à la compréhension des signaux conventionnels, décidés avant chaque joute, le gérant Walter Alston, qui ne fait pas grand bruit, tel un bon père de famille qui a su bien élever ses enfants, dès le berceau, nous soufflait à l'oreille que Don obéit toujours au doigt et à l'oeil... Nous avons beaucoup à dire, à ce sujet, dans un article prochain, qui prendra beaucoup d'espace et qui intéressera, surtout, les jeunes joueurs de baseball, qui se croient arrivés !

■ Réponses à M. L. Camirand, Montréal.

1 — Sans conteste, le meilleur marqueur officiel des joutes, disputées au Stadium, est Phil Séguin, possédant une mémoire prodigieuse, rédacteur sportif de « La Patrie ». Les autres marqueurs sont, par ordre de mérite, Mickey McGowan, du « Star », Dink Carroll, de la « Gazette », Al Parsley, du « Herald » et le benjamin, qui suit présentement une diète, Jacques Beauchemin, du « Montréal-Matin ».

2 — Vous avez raison, Pamphile Yvon connaît mieux son baseball, et d'emblée, que Jimmy Churchill, gérant du club Plateau Mont-Royal, de la Ligue Junior. De plus, ce sont deux de nos bons amis, excellents garçons, à qui nous ne voudrions faire aucune peine. D'ailleurs, Pam fut, après feu Ray Cutter et Eddie Singher, gérant d'une usine de Nazareth, Pennsylvanie, le meilleur second-but que le Canada ait produit.

3 — Le record du nombre de victoires consécutives, dans la Ligue Internationale, appartient au club Baltimore de 1921. En effet, il y a 31 ans, les Orioles ont gagné 27 joutes de suite, terminant cette saison avec 119 victoires. Alors, le lanceur Jack Ogden remporta 32 gains, dont 18 consécutifs, alors que le record des ligues majeures est de 19, détenu par Rube Marquard, des Giants de New-York de 1912 la même saison. Cette année-là, le Baltimore comptait dans ses rangs le fameux lanceur « Lefty » Grove, ancien Red Sox de Boston, l'un des meilleurs artilleurs gauchers de tout temps. Le record des victoires consécutives appartient à Carl Hubbell, des Giants, avec 24 de suite, du 17 juillet 1936 au 27 mai 1937.

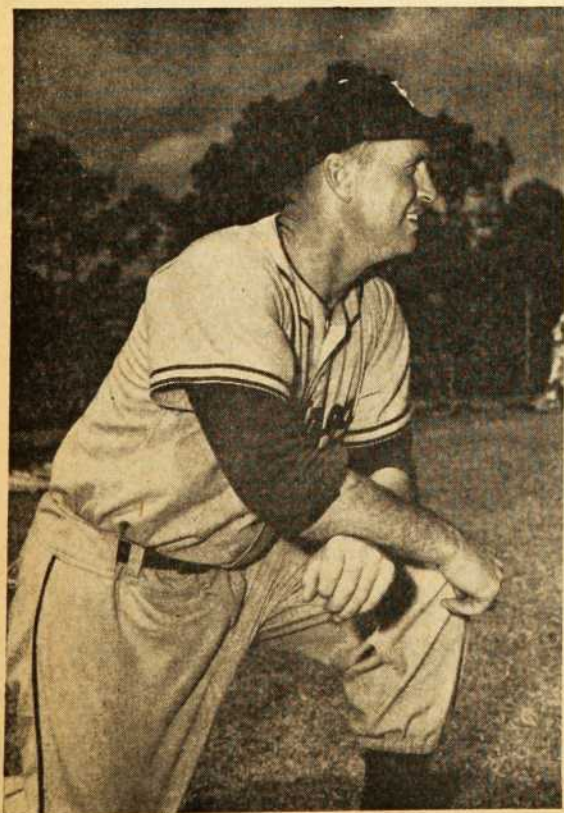
4 — Oui, monsieur, vous pouvez parier que le poids-lourd italien Rocky Marciano remportera une décision de 15 rondes, en septembre prochain, au Stadium des Yankees, contre le champion actuel, le boxeur de couleur Jersey Joe Walcott.

■ Dans les milieux de la chronique sportive, il y a un certain nombre de rédacteurs, dont le journal possède un assez fort tirage. Parmi eux, il s'en faufile quelques-uns qui se servent d'armes à deux tranchants, sous le manteau de bien renseigner leur public... Nous savons, pertinemment, que leur idée dominante est la course au trésor ! Ils arrangent leurs flûtes, d'une manière hypocrite, en obnubilant le peu de connaissances sportives de leurs propriétaires ou de leurs représentants. Tout ce qu'ils ont en tête, c'est le veau d'or, auquel ils aspiraient depuis un certain nombre d'années ! Ils ont même le culot de ridiculiser leurs jeunes confrères qui, par inadvertance ou autres raisons, ont laissé publier une bourde, une faute de syntaxe, alors qu'eux-mêmes, dans leurs articles, en commettent un certain nombre... Si les proprios de ces gazettes se mettaient au courant de ce qui se passe dans les coulisses des différents sports, les voleurs deviendraient, alors, les volés, sans omettre les volées qu'ils méritent pour leur manière malhonnête d'agir ! Nous connaissons deux

d'entre eux, au moins, qui sont en train de se bâtir une peu enviable réputation, celle d'obtenir des dollars, par tous les moyens, même les moins parlementaires. Pour être plus précis, plus clair, nous disons : ils menacent de boycotter certains promoteurs sportifs, si ces derniers ne versent pas dans leurs goussets tel ou tel montant. Quel vieux jeu ! Vraiment, la table tournante agencera une jouerie, un beau jour, une main qui ne sera pas à leur avantage ! A moins que ne soit faux le vieux proverbe chinois : « La vertu est toujours récompensée ! »

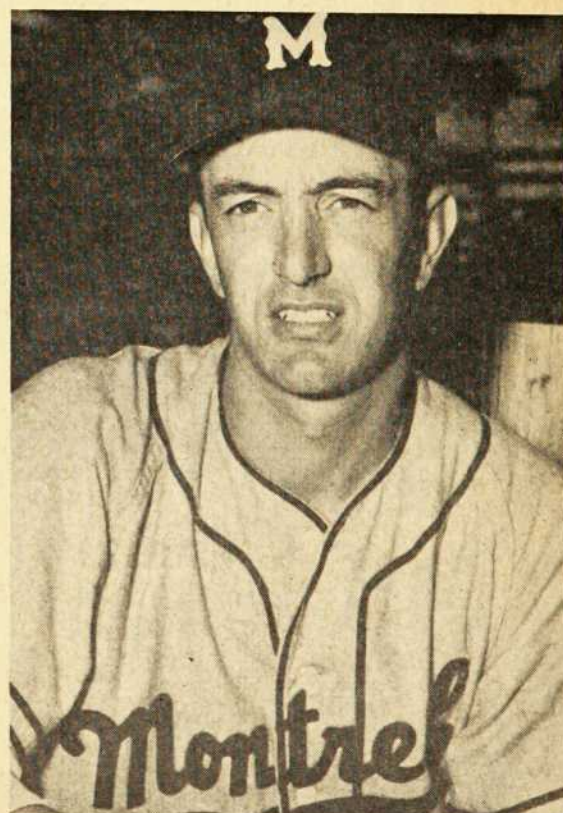
■ Depuis plusieurs années, nous avons constaté, dans tous les milieux sportifs et ailleurs, le pénible état de ceux qui souffrent, annuellement, de la fièvre des foins. Nous fûmes témoin des éternuements de plusieurs athlètes, de leur toux épuisante. Nous le savons d'autant plus que nous sommes atteint de ce redoutable malaise, depuis une dizaine d'années. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous en comprenons toute la malignité... La véritable fièvre des foins sévit à la fin de l'été ou au début de l'automne. C'est alors que fleurissent certaines plantes nocives, qu'on appelle communément herbes à poux. Ces plantes déversent, paraît-il, dans l'atmosphère des quantités de pollen, des millions de grains. Aux Etats-Unis et au Canada, sur 3,000,000 d'hommes et de femmes souffrant, tous les ans, de la fièvre des foins, 2,400,000 personnes doivent leur maladie au pollen des herbes à poux, un déchet de la civilisation, qui se trouve souvent à proximité de nos demeures... Ce pollen peut, à l'aide du vent, parcourir des distances de 15 à 20 milles. Ceux qui font de la motocyclette, de la bicyclette, de l'automobile, de la course à pied peuvent, donc, venir en contact avec les germes nocifs, causant l'infection et la congestion des muqueuses, surtout ceux qui souffrent de toute maladie des voies respiratoires : sinusite, bronchite, asthme, tuberculose... Donc, il faut se débarrasser des herbes à poux. Pour s'en débarrasser, il faut les reconnaître. Ce n'est pas notre domaine, mais nous savons qu'un grand nombre de personnes reconnaissent les herbes à poux, les détruisent, en les arrachant à la main ou en étendant, sur les terrains infestés, une solution de chlorate de sodium.

■ Il y aura 30 ans, bientôt, soit le 25 août 1922, les Cubs de Chicago et les Phillies, de la Ligue Nationale se sont livrés une bataille de trois heures, où les coups sûrs et les points poussèrent comme des champignons ! Les Cubs l'emportèrent au pointage de 26 à 23, un record des ligues majeures qui ne sera pas abaissé avant l'an 2,000... [Lire la suite page 17]

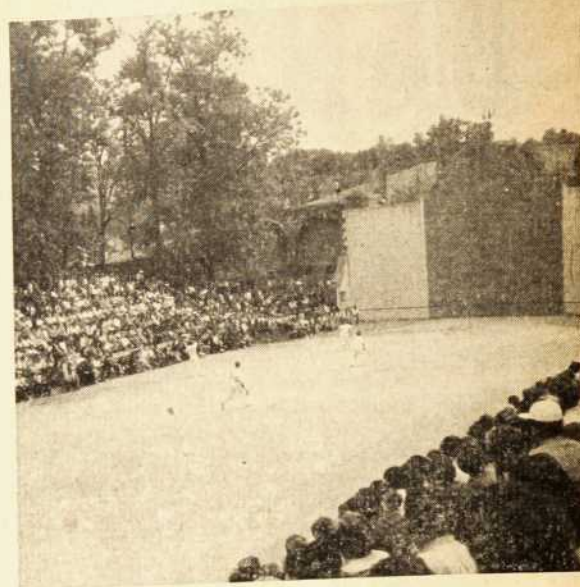


WALTER ALSTON, excellent gérant des Royaux de Montréal, sera choisi le gérant de l'année, selon toutes probabilités. S'il ne l'est pas, nous voulons être métamorphosés en pissenlit !... Une rumeur circule à l'effet que le rusé président des Pirates de Pittsburgh, Branch Rickey, ait les yeux sur lui, pour diriger son club, dès l'an prochain.

ART FABBRO, lanceur droitier du Montréal, rendra de précieux services à ses coéquipiers, au cours des prochaines joutes éliminatoires de fin de saison. Quoiqu'il soit superstitieux, il possède un sang-froid remarquable et un cran à toute épreuve. Ses camarades aiment à le taquiner, lorsqu'ils prennent une partie de coeurs, durant les voyages à l'étranger.



Çà et Là par l'Image



Ci-contre, à Capri (Italie) les jeunes filles revêtent toujours leur charmant costume orné de dentelles et ce, pour la plus grande joie des touristes. Ci-dessus : un fronton de "Pelote Basque" comme il y en a dans tous les villages du Pays Basque. Ce sport gagne tout doucement les E.-U.



Dans le Missouri, après les inondations formidables de ce printemps, la population et le bétail connaissent maintenant les affres d'une terrible sécheresse.

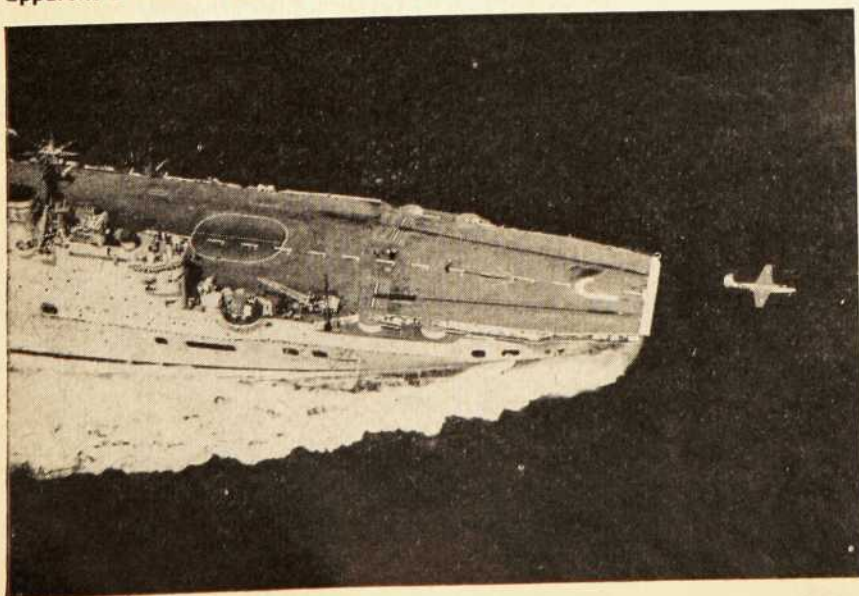


En Indochine : une scène typique de la guerre d'embuscade et de harcèlement que doivent soutenir les soldats Français, dans une brousse fétide, sous un ciel implacable.

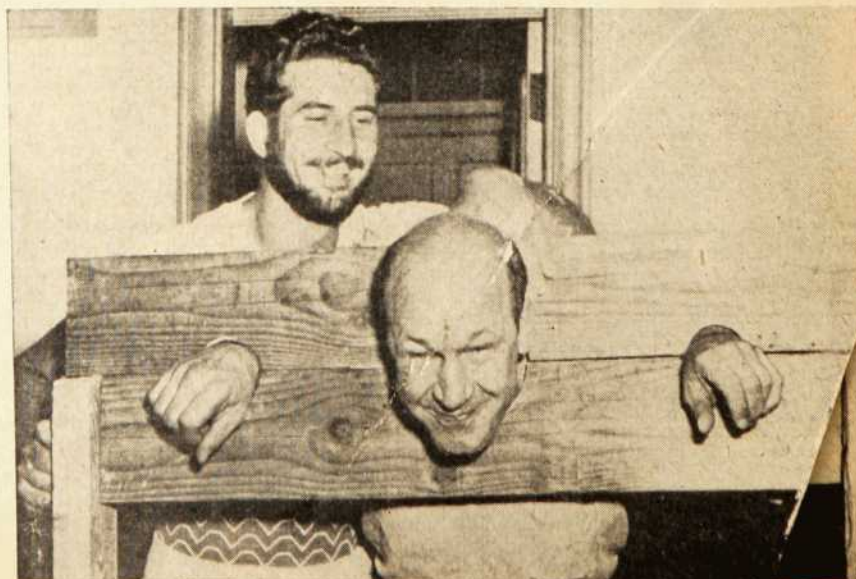


A Madrid, voici, bien alignés sur l'aéroport Cuatro Vientos, les 70 appareils qui prirent part au grand concours international organisé par l'Espagne.

Le "Sea Hawk" est le premier porte-avion britannique qui prenne à son bord des appareils à réaction. Voici la première photo dont la publication ait été autorisée.



Pour fêter son 125e anniversaire, la cité d'Hoosick Falls (N.-Y.) avait exigé que tous ses citoyens portent une barbe. Le chef de police se prête de bonne grâce au châtiment que lui valut son indiscipline.



LE ROI DE LA DROGUE

[Suite de la page 9]

suadé que si j'avais voulu insister, ces rascals m'eussent transformé en écume, et ma mort n'eût absolument rien changé à la situation... Je suis brave, Gardner !...

— Permettez, rectifia l'inspecteur, votre bravoure ne se trouve pas un instant en question. Je sais que vous ne bronchez jamais en présence du danger. Je vous reproche seulement de vous être affolé au point de ne pas alerter tout de suite, comme vous l'auriez dû, dès votre débarquement, les polices de Tolédo et de Leamington. Car, ne l'oubliez pas, l'attaque s'est produite dans les eaux canadiennes, c'est donc à nos collègues de là-bas qu'il incombe d'engager les premières investigations. Avertis deux heures après l'incident, ils n'ont pu évidemment obtenir de résultat positif... Vous vous imaginez parfaitement que deux heures constituent un laps de temps amplement suffisant pour permettre à des gaillards de l'envergure de vos voleurs de bijoux de s'esquiver et de se mettre hors d'atteinte !... Si encore vous aviez repéré et retenu le numéro du canot...

— L'embarcation ne portait pas de numéro, je vous l'ai déjà dit, fit le détective que ces objections de Gardner agaçaient au plus haut point...

— Elle avait bien un nom ?

— Ni Seller, ni Merton, ni moi n'avons remarqué de nom sur la coque !...

— Selon toutes probabilités, nos gentlemen auront cherché refuge dans l'île de la Pointe-Pelée...

— A moins qu'ils ne soient revenus en territoire américain, le littoral du lac Erié offre de nombreux refuges entre Buffalo et Tolédo. Et comme on n'a découvert personne sur l'île en question...

— Je persiste à penser que les voleurs ne sont pas revenus en territoire américain, coupa Elias Gardner. Ils savent bien en effet qu'ils conservent plus de facilité de manoeuvre au Canada où la police n'est pas aussi importante que la nôtre.

— Alors, inspecteur, ne trouvez-vous pas que c'est épouvantable ?

Gallagher sautait à son tour à bord de l'Aurora ; il venait de subir une véritable mitraille de la part des journalistes et des photographes ; il est juste de dire que le bijoutier s'était prêté avec complaisance aux interviews.

Gardner haussa lentement les épaules :

— L'affaire me paraît beaucoup plus troublante qu'épouvantable, à vrai dire, monsieur Gallagher, répondit-il. J'ai examiné longuement les feuilles de transfert que vous m'aviez communiquées tout à l'heure. Un détail m'a surtout frappé, c'est le peu de valeur des bijoux qui étaient enfermés dans les trois caisses volées ! Vous aviez fait une déclaration de vingt mille dollars exactement ?

— Vingt mille dollars, en effet !...

— Et parfois, il vous arrive d'adresser au Canada des colis qui atteignent et dépassent même une valeur de un million de dollars ?

— All right ! Cela dépend évidemment de la nature de la marchandise ; quand j'expédie des perles rares, des diamants, des opales, et des saphirs, je dois prendre toutes les précautions nécessaires... Ainsi, la semaine dernière, j'avais à envoyer des « échantillons » que m'avait fait parvenir un diamantaire de Rotterdam.

— Et les trois caisses volées ? Que contenaient-elles au juste ?

— Des bracelets de cuivre ouvragé ou d'or, vous savez que c'est très à

la mode, cette année, des fermoirs, des colliers de perles en imitation...

L'inspecteur eut un claquement de langue significatif :

— Vos voleurs sont habiles, Gallagher, déclara-t-il, mais j'estime qu'ils n'ont pas vraiment de flair !... Ils ont été certainement informés du départ de vos trois caisses à bord du canot automobile, et, à ce sujet, je ne saurais assez vous recommander de vous méfier, vous devez avoir des espions parmi votre personnel. Les circonstances dans lesquelles l'attaque s'est produite, démontrent de lumineuse façon que tout avait été préparé avec minutie. Mais je m'étonne qu'il n'en ait pas été de même pour votre colis d'échantillons la semaine dernière...

— Je l'avais expédié par la voie des airs, et Simons l'accompagnait, reprit le bijoutier...

— Vous me permettez de m'étonner que tout se soit accompli normalement et qu'on ait laissé passer un million de bijoux, alors que votre envoi suivant de vingt mille dollars a été subtilisé...

— C'est un simple effet du hasard, les bandits n'auront été avertis que trop tard !...

— A moins que la brebis galeuse à laquelle je faisais allusion tout à l'heure, ne se soit faufilée parmi votre équipe que depuis la semaine dernière... Cherchez bien !... Vous ne voyez personne qui puisse être suspecté dans vos magasins.

Gallagher s'immobilisa, les sourcils froncés, comme pour rassembler ses souvenirs. L'inspecteur continuait de le considérer avec attention, comme s'il espérait découvrir une piste grâce aux indications que lui apporterait son interlocuteur. Mais le bijoutier secoua négativement la tête.

— Tous le personnel que j'occupe travaille chez moi de vieille date, assura-t-il. J'ai beau chercher, je ne vois personne qui puisse être suspecté.

Pendant que cette discussion se prolongeait entre Gardner et Gallagher, Simons attendait, immobile. Il paraissait encore sous l'impression fâcheuse que venaient de provoquer chez lui les observations de son collègue, mais, pour l'instant, l'inspecteur semblait assez peu se soucier du détective.

— Vos pertes sont-elles couvertes par une assurance ? demanda-t-il au bijoutier après s'être arrêté pendant quelques secondes.

— Je suis assuré à plusieurs compagnies contre le vol, répondit ce dernier... Comme tout incite à croire qu'aucune responsabilité ne sera découverte parmi mon personnel, je crois que je serai intégralement remboursé !

— Et où vous trouviez-vous exactement, Simons, quand s'est produit l'attaque des bandits ?

Elias Gardner se tournait brusquement vers le détective. Ce dernier s'empressa de fournir à son collègue les nouvelles explications qu'il lui demandait...

— J'étais là, exactement, en train de fumer une cigarette. D'ailleurs, vous voyez à cet endroit les traces de trois balles qui se sont enfoncées dans le bordage du canot... La quatrième m'a atteint au bras droit !...

— Diable ! A ce train-là vous pouviez être transformé en écume !...

— Si j'avais voulu résister, il est certain que le tir des coquins eût été mieux dirigé... Ils m'ont blessé intentionnellement pour m'impressionner et pour intimider mes deux compagnons... Nous étions pour eux des cibles si faciles !

Gardner s'agenouilla, interrompant momentanément son interrogatoire, il



RÊVER D'UN BEL AMOUR...



... OU LE VIVRE ?

Il n'en tient qu'à vous...

Parfois quelque détail de la personnalité, la mine ou la mise, peut bouleverser la vie d'une jeune fille... ou en faire un modèle de joie et de beauté. Prenez Marie, par exemple. Marie réussit à merveille dans les affaires, elle est toujours élégante et pleine de charme. Mais, quoi qu'il en soit, elle n'accroche pas, avec les hommes. Plus que toute autre, elle aimerait se marier ; mais, dans ce domaine, elle n'a aucun succès.

Un jour par chance, une simple conversation lui révéla la vérité et elle en tint compte immédiatement... Aujourd'hui son élégant mari pense qu'elle est la plus douce et charmante femme au monde... et, de fait, elle l'est... maintenant !

Enrayez la mauvaise haleine pendant des heures

Ne badinez pas avec l'halitosis (mauvaise haleine). N'écartez pas les prétendants inutilement. Votre meilleur

ami, celui qui vous assure une haleine pure, est l'Antiseptique Listerine, cette très sage précaution à laquelle ne manquent pas d'avoir recours des millions de gens à succès.

Rincez-vous tout simplement la bouche avec l'Antiseptique Listerine et la mauvaise haleine s'arrête net. Pendant des heures, elle fait place à un souffle délicieux ! Ne l'oubliez surtout pas avant toute rencontre... l'Antiseptique Listerine extermine les millions de germes qui stagnent dans la bouche et sont généralement la cause de la mauvaise haleine... celle qui trouve son origine dans les particules alimentaires que recèle votre mâchoire.

Ainsi donc, pour être sûr de votre haleine, faites confiance à l'Antiseptique Listerine, la méthode éprouvée pour détruire les germes, celle à laquelle ont recours les gens à succès. Faites-en un véritable passeport pour la popularité. Lambert Pharmacal Co. (Canada) Ltd., Toronto, Ontario.

L'ANTISEPTIQUE LISTERINE...
arrête la mauvaise haleine pendant des heures

P. S. Combattez les caries dentaires grâce à la nouvelle pâte Listerine — elle nettoie et rafraîchit !

Fabrication canadienne

se mit à examiner minutieusement le fond du canot. Au premier coup d'oeil, à peu de distance des trous causés par les projectiles de la mitrailleuse, il aperçut quelques gouttes de sang. C'était là en effet que se tenait Simons...

Immobilisés, le bijoutier et le détective regardaient l'inspecteur poursuivre ses recherches. Sur le môle c'était toujours la bousculade de la foule curieuse, les photographes s'en donnaient à cœur-joie, à plusieurs reprises Gardner fut pris, mais il demeura si affairé qu'il ne prêta pas la moindre attention aux reporters. Tout à coup, il se redressa et laissa échapper une sourde exclamation.

— Auriez-vous découvert quelque chose ? interrogea alors Gallagher en s'approchant, intrigué...

Gardner ne répondit pas tout d'abord, il se baissa, puis étendant la main, il prit entre le pouce et l'index un peu de poudre blanche qui s'échappait au centre du canot automobile.

— *By Jove!* grommela-t-il, voilà qui paraît tout au moins singulier !

Gallagher se pencha avec plus d'insistance encore, mais, avant de lui fournir la moindre explication, l'inspecteur se contenta de lui demander :

— C'est à cette place que se trouvaient déposées les caisses ?

— A cette place même ! assura Simons en s'avancant à son tour...

Le détective expliqua exactement la position occupée par les trois caisses pendant le court laps de temps où elles étaient demeurées à bord de l'Aurora. Alors, Gardner poussa un bref grognement, puis se plantant en face de son collègue :

— Dites-moi, Simons, demanda-t-il, vous adonneriez-vous aux stupéfiants ?

L'interpellé eut un rapide sursaut.

— Que signifie cette plaisanterie, Gardner ? protesta-t-il... A aucun moment je n'ai prêté le moindre intérêt à la drogue !...

— Si ce n'est évidemment, pour rechercher ceux qui la trafiquent, n'est-ce pas ?...

— A franchement parler, mon rôle de détective privé ne me permet guère de me mesurer avec ces gentlemen. Ma mission consiste plutôt à exercer une active surveillance. Et je n'ai jamais espéré démasquer et surprendre le trop fameux Roi de la Droque !...

— C'est un tort, Simons, vous n'êtes pas ambitieux... Quel dommage ! Vous n'ignorez pourtant pas que la fortune appartient aux ambitieux !... Pour ma part, bien que j'aie changé, depuis un certain temps, de service, je n'ai jamais abandonné l'espoir d'appréhender un jour ou l'autre ce dangereux et habile malfaiteur qui a réussi jusqu'ici à passer entre les mailles du filet que lui tend la police ! Mais revenons à nos moutons... Si vous ne prenez pas la poudre blanche, les deux hommes qui se trouvaient avec vous au cours de l'attaque devaient apprécier un tantinet la coco !...

Un éclat de rire poussé par Gallagher ponctua cette nouvelle question.

— On voit bien que vous ne connaissez ni Merton, ni Sellar, assura le bijoutier... Ce sont des employés modèles dont j'ai toujours su apprécier la sobriété et le dévouement !... Mais pourquoi hasardez-vous une question que je considérerais presque comme saugrenue ?...

— Tout simplement parce que je viens de découvrir cette minuscule pincée de poudre blanche à la place même où se trouvaient les caisses au moment du vol !... Pendant des années, j'ai appartenu à la brigade des stupéfiants, monsieur Gallagher, et je reconnais aussi facilement une drogue que vous identifiez un saphir d'un beryl. Or, je puis vous affirmer, sans

crainte de me tromper, que cette poudre n'est autre que de la cocaïne !

L'inspecteur s'exprimait avec une telle conviction que le bijoutier n'osa plus insister. Il se baissa et flaira la poudre que Gardner lui exhibait toujours entre le pouce et l'index :

— Sentez-vous un peu, monsieur Gallagher !...

Le bijoutier fit la grimace :

— Pouah !... Quelle drôle d'odeur !... Et vous êtes sûr qu'il s'agit bien là de cocaïne ?...

— Faut-il vous le répéter encore !...

— C'est bien la première fois que j'en vois... *God Almighty!* Je ne comprends pas comment des gens pourraient se toquer pour une pareille marchandise !

— Il en est pourtant qui commettent des crimes pour pouvoir s'adonner à cette funeste passion, un des plus grands fléaux de l'humanité !

— Je ne m'explique pas la présence de cette poudre ! objecta le détective. Peut-être se trouvait-elle là depuis longtemps... Un amateur sera sans doute monté dans le canot amarré au môle pour aspirer une pincée...

— Non, Simons, je ne puis me tromper, cette poudre est toute fraîchement tombée... Je conçois sans peine que ni vous, ni Sellar, ni Merton n'appréciez cette drogue, mais puisqu'il faut raisonnablement écarter de vous tout soupçon, il convient d'examiner une autre supposition, qui pourrait, celle-là, devenir la vraie !...

Et, tandis que ses deux interlocuteurs le considéraient encore avec attention, Gardner déclara tranquillement :

— Vous m'avez déclaré que deux de ces gentlemen au visage voilé étaient venus à bord de l'Aurora pour assurer le transfert des trois caisses de bijoux...

— C'est parfaitement exact, fit le détective. Les deux autres, dont le chef, n'ont point bougé de la seconde embarcation...

— Dans ces conditions, un des deux acolytes, au moins, se livre au trafic de la drogue !... Et j'en viendrai presque à penser que cette affaire intéresse plutôt la brigade des stupéfiants que votre serviteur !

— Je ne vois pas ce que les stupéfiants auraient à faire dans cette galère, objecta Gallagher avec un sourire incrédule. Il s'agit là d'un vol de bijoux et non point d'une affaire de fraude ou de contrebande...

— Pour un peu, appuya Simons avec une certaine ironie, vous iriez insinuer que nous sommes en présence d'un nouvel exploit du Roi de la Droque ?

— Je n'insinue rien du tout, je constate ! Mais trêve de discussion, je crains bien que nous n'ayons pas d'autre constatation à faire. Je vais rester en relations, par téléphone au Bureau Central, avec les autorités canadiennes. Si d'un instant à l'autre on m'avertissait que vos voleurs sont découverts ou repérés, je m'empresserais de vous en aviser, monsieur Gallagher. Pour l'instant, laissons là notre enquête... Et il ne me restera plus qu'une faveur à vous demander.

— Parlez, repartit le bijoutier pendant que l'inspecteur déposait délicatement la petite pincée de poudre blanche dans son mouchoir, qu'il enfouissait ensuite dans sa poche...

— Quand effectuez-vous un nouveau transfert de bijoux ?

Gallagher sembla quelque peu interloqué par cette question.

— Après-demain, répondit-il enfin... Mais la leçon a été satisfaisante... Les caisses seront transférées cette fois à bord d'un avion. D'ailleurs, Simons assurera la garde vigilante de cette expédition...

— Plus on est de fous, plus l'on rit, repartit Gardner, verriez-vous un inconvénient à ce que j'accompagne, moi aussi, cet aimable Simons ?...

— Mon Dieu, je n'y vois pas d'inconvénient, se décida enfin à déclarer

le bijoutier. L'avion décollera à sept heures du matin...

— O. K. ! J'ai l'habitude d'être matinal !

— Et vous n'avez pas peur d'être descendu, si par hasard ces bandits s'avisent de nous assaillir dans le ciel comme ils nous ont attaqués sur le lac Erié ? objecta Simons.

Elias Gardner sourit et se contenta de déclarer :

— J'aime à croire que vous me munirez d'un excellent parachute. Avec un appareil de cette sorte, je n'aurai certainement rien à craindre !

III — Bataille dans l'azur

“HELLO, Gardner !... Une tasse de café bien chaud avant l'envol !... — Volontiers !...”

Simons et l'inspecteur se trouvaient attablés à côté l'un de l'autre dans le bar du champ d'aviation de Tolédo. Au-dehors, par la grande baie vitrée, les deux hommes pouvaient voir l'équipage de mécaniciens qui sortait du hangar l'énorme Travel-air qui, dans quelques minutes, allait s'envoler et les emporter l'un et l'autre à destination de Toronto. Tandis que les rayons du soleil venaient se refléter sur la carlingue et sur les hélices, une auto attendait à proximité. Elle apportait les colis destinés à l'avion de la North Line et en particulier les deux caisses de diamants et de bijoux que Gallagher expédiait à sa principale succursale du Canada...

— Nous aurons un temps splendide !...

— Je le crois !...

Gardner jeta un coup d'oeil rapide sur le ciel sans nuage ; pendant ce temps le détective s'empressait d'approcher de lui la tasse de café que le barman venait de remplir.

— Buvez pendant qu'il est encore chaud ! conseilla-t-il.

L'inspecteur étendit la main gauche et, montrant à son interlocuteur un point qui apparaissait dans le ciel :

— Hello ! fit-il... Voici un autre Travel-air qui s'apprête à atterrir...

— Ce doit être l'avion de nuit qui assure le service entre Québec, Ottawa et Tolédo, repartit Simons en regardant pendant quelques instants l'appareil que lui désignait son voisin.

Quand le détective se retourna, Gardner remettait dans la soucoupe la tasse vide.

— Un peu amer le café ! opina l'inspecteur... Ne trouvez-vous pas ?

— Sans doute s'agissait-il là de café qu'ils conservent depuis hier soir et qu'ils ont fait réchauffer... Nous n'avions pas le temps de prendre un café-filtre !...

Les deux hommes ne s'attardèrent plus dans le bar, ils réglèrent les consommations qu'ils venaient de prendre, et partirent pour se rendre sur le champ d'aviation. Plusieurs appareils étaient déjà sortis des hangars, mais c'était surtout autour du Travel-air 66 que l'équipe de la base de Tolédo s'affairait avec le plus de hâte. Il était en effet le premier à partir. Fébrilement, les employés chargeaient à l'intérieur de l'avion les bagages et les deux précieuses caisses de la maison Gallagher. Merton et Sellar surveillaient attentivement le transfert. Ils devaient être du voyage, eux aussi, et ils se promettaient bien de faire bonne garde afin d'échapper, cette fois, à une nouvelle attaque de la part des bandits...

Des quatre hommes qui l'avant-veille, avaient si audacieusement assailli l'Aurora sur le lac Erié, la police n'avait plus de nouvelles ; les investigations et l'enquête engagées par les autorités canadiennes dans les parages de l'île de la Pointe Pelée étaient demeurées sans effet. Malgré tout, Gardner n'abandonnait point l'espoir de

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

7	3	6	2	8	4	5	3	6	2	4	7	5	8	2	4
V	T	U	U	E	D	J	O	N	N	E	O	O	C	E	S
7	2	8	4	7	2	6	3	8	4	7	2	5	6	3	4
T	G	O	C	R	R	E	U	N	H	E	A	I	P	T	A
6	4	2	7	5	3	6	4	2	8	5	3	6	2	4	7
E	N	N	E	E	V	R	G	D	O	E	O	I	E	E	T
6	7	3	4	6	2	5	7	3	4	8	2	5	6	4	7
O	O	U	M	D	E	T	I	S	E	M	N	F	E	N	L
8	4	2	6	5	3	7	5	2	4	8	3	6	2	4	7
I	T	T	I	O	S	E	R	R	S	S	O	N	E	E	B
7	4	6	5	2	7	3	8	4	6	2	5	7	3	4	6
R	N	A	T	P	I	U	E	M	C	R	U	L	R	I	T
4	8	2	6	5	3	7	4	2	6	3	7	5	2	4	6
E	Z	I	I	N	I	L	U	S	V	T	E	E	E	X	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

trouver une solution à brève échéance. Il paraissait même d'excellente humeur ce matin...

Le Travelair venu de Québec et d'Ottawa reprit contact avec le sol à la place habituelle, des employés s'empressèrent d'enlever l'escalier mobile de l'Air Mail, car l'appareil devait décoller, cinq minutes plus tard, et reprendre son vol en direction de Chicago. Mais déjà le pilote et l'observateur du Travelair 66 se trouvaient à leurs postes, les passagers commençaient de prendre place à l'intérieur de l'appareil. Le vrombissement sonore des moteurs emplissait maintenant l'atmosphère, les quatre hélices tournaient à une vitesse vertigineuse. L'appareil frémissait tout entier avant de s'élever au-dessus du lac tout proche...

Enfin les passagers entendirent un commandement bref à l'intérieur de l'appareil. Le Travelair se mit à rouler sur ses roues caoutchoutées puis, après avoir franchi ainsi une centaine de mètres, il abandonna le sol et s'éleva peu à peu dans le ciel.

Un silence absolu régnait à l'intérieur de l'avion. Les yeux mi-clos, l'inspecteur semblait n'apporter qu'une attention assez médiocre au décor qui filait maintenant au-dessous de l'appareil avec une vertigineuse rapidité. Simons s'aperçut de sa torpeur :

— Hello, Gardner! hasarda-t-il en lui posant la main sur le bras. Vous avez sommeil ?

L'interpellé poussa un sourd grognement :

— J'ai une fichue migraine, grommela-t-il... Espérons que cela passera !...

— J'ai des cachets sur moi, si vous voulez...

— Inutile !... Je vais m'assoupir un peu... Quand nous aurons traversé le lac, cela ira certainement beaucoup mieux !

Merton et Seller qui se trouvaient respectivement devant Gardner et Simons se retournèrent, et considérèrent pendant quelques instants l'inspecteur qui se penchait légèrement, puis ils échangèrent un furtif sourire, sans doute se gaussaient-ils de l'inertie de ce policier qui avait tenu à tout prix à accompagner leur petit groupe jusqu'à Toronto et qui allait passer invariablement la majeure partie de la traversée à somnoler !

Le Travelair survolait toujours le lac Érié ; en se penchant aux hublots, Simons et ses deux acolytes pouvaient parfaitement contempler l'immense nappe azurée des flots que faisaient miroiter les rayons d'un gai soleil. Bientôt même ils repèrent l'île de la Pointe Pelée. C'était tout près de là que s'était produit le récent attentat dont ils avaient été victimes. De rares embarcations passaient sur cette partie de l'Erié...

Le ronronnement régulier des moteurs assourdisait les passagers qui lisaient ou regardaient. Gardner demeurait les yeux mi-clos, les deux mains dans ses poches, sa tête s'était appuyée contre le dossier du fauteuil et sa casquette penchait légèrement sur son oreille droite...

Mais Simons, Seller et Merton ne prêtaient plus aucune attention à leur compagnon de voyage. Dédaignant la vue grandiose du lac, ils considéraient attentivement le ciel bleu. Et voilà que, tout d'un coup, ils se redressèrent. Ils venaient en effet d'apercevoir un point brillant qui apparaissait dans le ciel. Un autre avion arrivait et se rapprochait rapidement du Travelair 66 qui poursuivait régulièrement son vol...

Le pilote, l'observateur et les passagers de l'avion de transport constatèrent bien vite qu'il ne s'agissait pas là d'un des Travelair géants de la North Line, mais d'un monoplan de

combat Faucon-Curtiss, absolument semblable aux appareils en usage dans l'armée... Ils repèrent même bientôt une mitrailleuse qui se profilait, montée sur son pivot à proximité de l'aviateur.

La présence d'un avion de chasse militaire dans ces parages n'avait pas de quoi surprendre les voyageurs aériens, ils savaient en effet que, depuis les récents exploits des contrebandiers de la drogue, la surveillance se faisait plus active au-dessus de la région des grands lacs. Sans doute devait-il s'agir là de quelque patrouilleur. Et déjà l'attention se détournait de l'appareil, quand, tout à coup, des exclamations se firent entendre à bord du Travelair 66. Loin de filer à peu de distance de l'avion de transport, le Faucon-Curtiss piquait droit sur lui, puis, parvenu à cinq cents pieds environ, au moment même où les voyageurs, subitement affolés par cette inquiétante manœuvre, se demandaient si un horrible choc n'allait pas se produire entre les deux appareils, le monoplace se cabra, exécuta un impressionnant retournement, puis se mit à survoler le Travelair, tel un rapace qui se prépare à fondre sur sa proie...

— By Jove! grommela Simons, qui s'était levé tout droit. On dirait qu'il veut nous attaquer !...

L'inspecteur secoua Gardner, mais ce dernier demeurait assoupi et ne lui répondit que par un faible grognement. Quant à Seller et Merton, ils se dressaient, eux aussi, et semblaient s'inquiéter tout particulièrement des évolutions de l'intempestif appareil...

L'affolement des passagers et de l'équipage s'accrût encore, quand un bref « tacataca » se mêla au ronflement des moteurs. Des balles sifflèrent dans les haubans qu'elles commencèrent de labourer dangereusement...

— Damn !... Il nous faut atterrir ou nous sommes perdus !... Le coquin va nous « descendre » !

L'énorme Travelair constituait, en effet, une cible facile pour le mitrailleur infatigable qui continuait ses acrobaties dans le ciel, tournant au-dessus de sa proie.

Le visage tout ruisselant de sueur, le pilote comprit qu'il ne pourrait éviter la catastrophe qu'en atterrissant au plus vite. La rive canadienne était là, à moins de deux milles, il se disposait à la rejoindre, toujours serré de près par le bandit aérien, quand, soudain, de nouvelles exclamations retentirent à bord, joyeuses celles-là...

Gardner mis à part, tous les occupants du Travelair 66 se penchaient aux hublots. Ils venaient de constater en effet que le Faucon-Curtiss, loin de poursuivre ses attaques, se dérobait brusquement et, après un dernier looping, s'écartait et obliquait délibérément sur la droite...

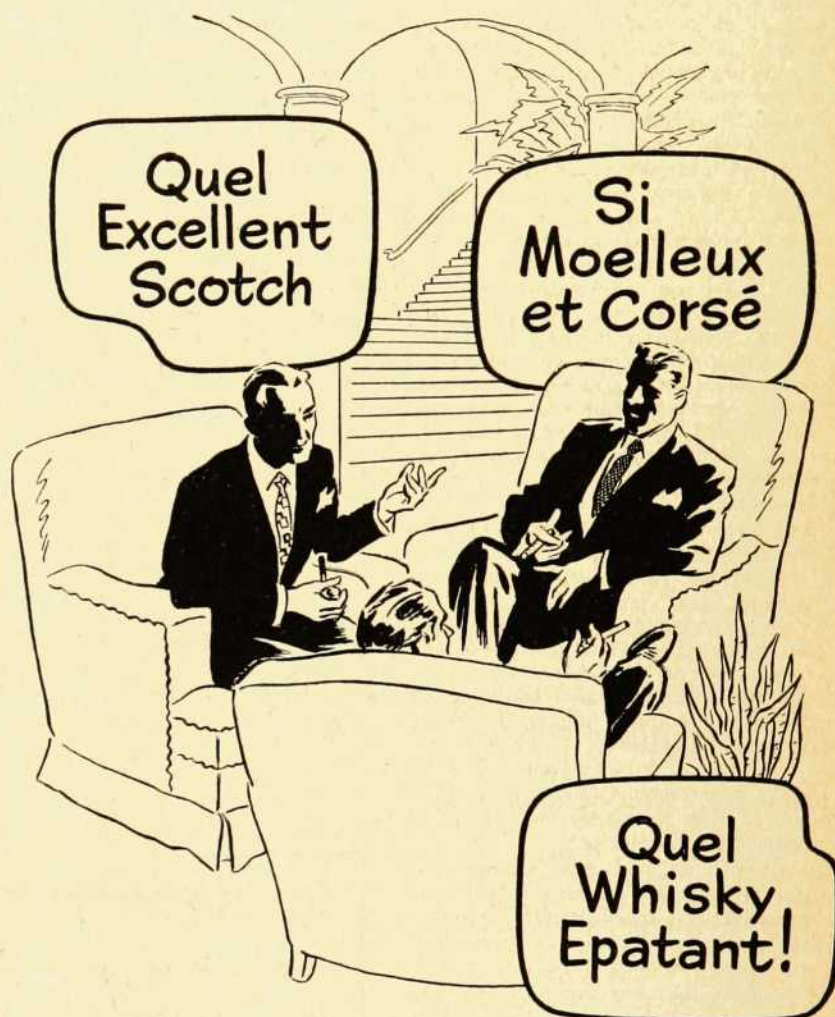
— Il voulait nous faire une mauvaise plaisanterie grommela un des passagers... Je la trouve de fort mauvais goût... Je déposerai une plainte à la police à notre arrivée à Toronto !...

Les autres ne répondirent pas. Ils constataient en effet qu'il ne s'agissait pas là d'une plaisanterie de la part du pilote du Faucon-Curtiss. Plusieurs points brillants apparaissaient en effet dans le ciel et piquaient rapidement vers le monoplace. D'assailant, le mitrailleur mystérieux devenait fuyitif...

— Hurrah ! hurla une voix... C'est une escadrille de la Border Patrol. Nous sommes sauvés !...

Tandis que le Travelair reprenait son vol régulier, ses occupants purent alors assister à une scène aussi dramatique que sensationnelle, les nouveaux appareils, des monoplaces de Haviland, qui se trouvaient au nombre de six, fondaient délibérément en direction du

NOUS PRÉFÉRONS 'WHITE HORSE'!



NE DITES PAS SIMPLEMENT
'DU SCOTCH'
DEMANDEZ DU..



WHITE HORSE

SCOTCH WHISKY

En bouteilles de différentes grosseurs

Faucon-Curtiss. Il apparaissait évident que leurs pilotes cherchaient à couper la retraite à l'audacieux mitrailleur. Alors, de leurs sièges, les passagers purent assister à un combat aérien aussi rapide qu'acharné... Le monoplace prenait de la hauteur, mais ses adversaires poursuivaient habilement leur manœuvre. En moins de cinq minutes, le *Faucon-Curtiss* se vit entouré de toutes parts par les de Havilland qui exécutaient maintenant autour de lui de larges cercles, renouvelant à son détriment la tactique qu'il avait exécutée tout à l'heure quand il avait commencé d'attaquer l'avion de transport. Se voyant traqué, le mitrailleur fit face, bravement. Exécutant de folles cabrioles, multipliant les retournements, il tenta d'esquiver le tir des gens de la *Border Patrol*; pourtant, si grande que fût la virtuosité du pilote, elle ne lui permit pas d'échapper à son implacable destin... Au moment même où il exécutait un nouveau looping, le moteur du *Faucon-Curtiss* fut atteint... Une colonne de fumée noire s'éleva, puis une minuscule silhouette apparut, exécutant un plongeon dans l'espace... Le mitrailleur venait de sauter en parachute, pendant que, son appareil détruit par les rafales de ses adversaires inopinés venait exécuter un plongeon dans le lac, l'aviateur poursuivit sa descente et, tout d'un coup, on aperçut un point blanc... Le parachute venait de fonctionner!... Le bandit allait échouer, sain et sauf, à la surface des flots...

Un silence lourd d'angoisse régnait maintenant à bord du *Travelair 66*; on apercevait une demi-douzaine de canots automobiles qui arrivaient sur le lac et qui semblaient se diriger vers l'endroit où allait tomber le parachute...

— C'est la police! cria l'observateur... Le coquin qui voulut nous descendre ne pourra plus échapper désormais...

— Stop!... Atterrissez tout de suite à Ridgetown, la ville la plus proche en territoire canadien...

Cet appel lancé par l'appareil de T. S. F. interrompit l'aviateur. Il se fit alors dans la cabine un mouvement de stupeur et d'étonnement.

— Comment! protesta Simons, qui sous le coup de l'émotion était devenu très pâle... On nous attend à Toronto... Notre arrivée là-bas ne saurait souffrir aucun retard...

L'observateur eut un geste résigné:

— L'ordre nous vient de la Compagnie et de la police, répondit-il. Nous devons nous incliner. Il faut croire qu'il y a des raisons très sérieuses pour qu'on contraigne le courrier postal à subir un retard!...

— Vous avez raison, *my boy*!... Il faut pour cela un motif des plus impérieux!... Faites ce que vous a commandé ce message... Atterrissez dans le plus bref délai à Ridgetown!...

Les passagers se retournèrent. C'était Gardner qui venait de prononcer ces mots, Gardner, qui depuis le départ de Tolédo était demeuré coi, affalé sur son siège. L'inspecteur paraissait maintenant avoir reconquis son habituelle maîtrise de soi. Et comme Simons, Seller et Merton se retournaient interloqués par cette intervention à laquelle ils semblaient loin de s'attendre, Gardner leur répondit calmement:

— Il est indispensable que nous descendions, car notre avion emporte à son bord trois dangereux bandits qui sont, de plus, les lieutenants les plus habiles du trop célèbre Roi de la Drogue!...

Un murmure effaré suivit ces déclarations de l'inspecteur, mais ce dernier n'en parut pas autrement affecté; avec une extraordinaire rapidité, il sortit les mains de ses poches, et Simons et ses deux acolytes virent

dirigés contre eux les canons de deux revolvers automatiques...

— Vous êtes fou, Gardner, protesta le détective, qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie tout simplement que je vous arrête, vous et vos deux complices; si vous esquivez le moindre mouvement jusqu'au moment où nous aurons atterri en territoire canadien, je vous préviens charitablement que je n'hésiterai pas à vous brûler la cervelle!

IV — Bas les masques!

INSTINCTIVEMENT, les trois hommes levèrent les mains, ils comprenaient à l'attitude fermement résolue de l'inspecteur que ce dernier était décidé à mettre sa menace à exécution au moindre mouvement de résistance de leur part. Les autres voyageurs pouvaient maintenant lire l'affolement le plus grand sur leurs masques contractés.

Docile à l'ordre qu'il avait reçu par radio, le pilote dirigeait rapidement le *Travelair* vers la rive canadienne. La petite ville de Ridgetown se dressait là entre la rive de l'Erié et la ligne du Canadian Pacific; avisant un vaste terrain plat, l'aviateur se mit en devoir d'atterrir, il apercevait des gens qui, munis de drapeaux blancs, couraient éperdument et lui désignaient l'endroit où il pourrait se poser; quelques voitures arrivaient sur la route voisine.

Une brusque secousse agita le *Travelair* quand ses roues reprirent contact avec le sol; toujours adossé à la cloison métallique de la cabine, Gardner maintenait le trio sous la menace de ses armes. Quand l'avion stoppa, des appels se firent entendre, la porte de la cabine s'ouvrit, livrant passage à quatre constables:

— Voici le gibier, déclara simplement l'inspecteur en désignant Simons et ses deux acolytes aux nouveaux venus. Vous pouvez leur passer les menottes.

Les trois hommes n'osèrent pas opposer la moindre résistance aux policiers, et deux minutes plus tard, suivis de Gardner, ils quittaient le *Travelair 66*, qui, une fois les deux colis de Gallagher enlevés par la police, décollait de nouveau et reprenait son vol en direction de Toronto.

Des policiers et des curieux accouraient de plus en plus nombreux vers le petit groupe qui venait de descendre de l'appareil, mais Gardner ne s'attarda pas; avisant une auto qui venait de stopper à une trentaine de pas de là, sur la route voisine, il y entraîna ses prisonniers et les fit monter sous bonne garde. Cinq minutes plus tard, le groupe pénétrait dans la station de police de Ridgetown et était introduit auprès du shérif...

— C'est une indignité! protesta Simons, quand il fut mis en présence du représentant de l'autorité... Je suis détective, je proteste contre les traitements indignes dont nous sommes victimes et contre les accusations de cet énergumène!...

Simons désignait Gardner; Seller et Merton firent chorus, mais ces protestations furieuses ne firent pas partir un instant l'inspecteur de son calme. Et ce fut de sa voix la plus tranquille qu'il déclara:

— Oui, Simons, je ne nie pas que vous êtes un détective, mais un détective marron, prêt à accomplir les plus sales besognes et à défendre les intérêts les plus louches!... D'ailleurs, je vais calmer votre indignation, si le shérif le permet, je vais adresser un coup de téléphone au Bureau Central de Tolédo...

— C'est inutile, coupa aussitôt le shérif... On vient de me téléphoner de là-bas... L'opération de police engagée a été couronnée d'un plein succès. Le Roi de la Drogue, arrêté, est maintenant sous les verrous!...

Cette simple nouvelle fit sur le trio l'effet d'une véritable douche glacée. Ils se considérèrent quelques instants

avec effarement. Alors Gardner, toujours aussi calme, déclara:

— Croyez-moi, il est inutile de chercher à jouer plus longtemps la comédie. Mieux vaut entrer dans la voie des aveux, le jury vous en tiendra compte quand vous passerez prochainement en jugement!...

Et, sans attendre que les trois hommes lui eussent répondu, l'inspecteur ajouta:

— La nouvelle que le shérif vient de me transmettre vient opportunément couper court à toutes vos dénégations. Le Roi de la Drogue est arrêté; grâce à certaines indications recueillies tout récemment, et en particulier à la pincée de poudre blanche que j'avais découverte à bord du canot automobile, nous sommes arrivés à le démasquer... Et je puis vous dire actuellement son nom!... Il s'appelle Gallagher et accomplissait ses criminelles entreprises sous les apparences d'un négociant honnête et scrupuleux...

— Ce n'est pas vrai, voulut protester Simons... Vous mentez!

— Vous seriez bien en peine de nous fournir des preuves de vos dénégations, Simons, coupa le shérif en se tournant vers le prisonnier; Gallagher vient d'avouer lui-même le rôle qu'il tint ces temps derniers, et l'appui que vous lui avez prêté, moyennant finance naturellement!...

Cette verte réplique suffit, cette fois, à convaincre définitivement le détective de l'inanité de ses protestations; pourtant, montrant le bras qu'il portait encore en écharpe, il hasarda:

— Et cette blessure reçue dans l'accomplissement de mon devoir...

— Cette blessure vous a été chèrement payée, Simons, interrompit de nouveau Gardner... Vos « assaillants » ont bien pris soin de ne pas vous atteindre trop gravement!... Puisque vous manifestez une certaine absence de mémoire, laissez-moi vous rafraîchir un peu les idées. Voici à peu près exactement comment les choses se sont passées...

L'inspecteur commença son récit. Tout autour de lui personne ne cherchait plus à lui couper la parole:

— Le Roi de la Drogue constatait depuis un certain temps que son coupable trafic subissait un fâcheux temps d'arrêt à la suite de la surveillance particulièrement vigilante effectuée par la *Border Patrol* et la Brigade des Stupéfiants... Alors, pour mieux exercer sa contrebande et écarter plus facilement les soupçons, il eut recours à un stratagème que je puis qualifier d'ingénieux. La poudre blanche fut introduite à l'intérieur de bracelets, colliers, bagues et autres bijoux creusés à l'intérieur. Ce trafic empruntait donc de ce fait l'apparence d'envois parfaitement normaux. Tout aurait pu se poursuivre pendant un certain temps, si Gallagher n'avait cherché à jouer sur deux tableaux, c'est-à-dire à faire chanter les compagnies d'assurances tout en passant sa marchandise en contrebande. Et, pour arriver à son but, rien n'était plus facile que d'organiser une ingénieuse comédie. On simulait un vol, une attaque à main armée soit dans les airs, soit sur le lac. Gallagher faisait aussitôt figure de victime et il ne manquait pas de porter plainte, mais il savait que la drogue se trouvait désormais en lieu sûr et il s'arrangeait toujours de façon que la police intervint toujours trop tard pour pincer ses voleurs qui demeuraient aussi ses acolytes.

« Quand Gallagher me vit entrer en scène et découvrir la poudre blanche qui était malencontreusement tombée d'une des caisses soi-disant volées, mais emportées quelque part en territoire canadien par ses habiles auxiliaires, le coquin commença à redouter des complications! Ce fut bien pis quand je

COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



L'individu qui en provoque un autre et qui, son défi relevé et son adversaire en garde, remporte la victoire après avoir blessé légèrement l'autre combattant, peut-il pour cela être accusé et convaincu de voies de fait simples devant un Tribunal de juridiction criminelle ?

C'est une histoire de tous les jours. Certaines tavernes en comptent des centaines de répétitions. Après avoir ingurgité quelques verres de bière, deux compagnons de table discutent. Les arguments succèdent aux arguments. On s'obstine de plus en plus. On s'entête mordicus. Et, finalement, on se fâche pour de bon. C'est alors que les arguments frappants entreront en scène.

— J'm'en vas te casser la g...! s'exclame tout à coup l'un des deux individus.

— J'ai pas peur de toi! rétorque l'autre, menaçant à son tour.

— Tu dis ça, parce qu'on ne peut se battre icitte. Mais t'as peur de venir dans la ruelle régler ça aux poings.

— T'as menti: j'ai pas peur d'une chenille à poils comme toi! Arrive dehors. On sort. On gagne la ruelle. On se bat. Le premier qui a parlé de bataille était sûr de son affaire. Il couche son adversaire sur le sol.

Ce dernier, plus blessé dans sa vanité que par les éraflures qui lui font surgir quelques gouttes vermeilles sur la figure, veut absolument se venger. Il obtient un mandat d'arrestation et traduit son heureux adversaire devant le Tribunal, l'accusant de voies de fait simples.

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

NON-COUPABLE! Le fait d'avoir consenti à la bataille prive la victime de recours criminel. Principe appliqué dans la cause no 742 des dossiers de la Cour du Banc du Roi, pour le district de Montréal.

lui fis part de mon intention d'accompagner les caisses destinées à son correspondant de Toronto... Ces caisses vous pouvez les voir, elles viennent d'être apportées!...

Gardner désignait les deux colis qui avaient été déposés par les constables. Sur un ordre du shérif, les agents brisèrent les cachets et tranchèrent les fils qui entouraient le paquet les enveloppant. Alors, sous les regards interdits des trois prisonniers, Gardner défit le minutieux emballage. Le premier objet qu'il retira fut un lourd bracelet de cuivre ouvragé...

— Qui se douterait que cette parure constitue le plus sûr des réceptifs! déclara-t-il...

Pendant quelques instants, l'inspecteur tourna et retourna l'objet entre ses doigts sous les yeux du shérif, puis il appuya le doigt sur une minuscule perle qui se trouvait incrustée contre le bijou, aussitôt une légère fente se démasqua. Gardner se pencha alors au-dessus du bureau du shérif, puis, au moyen de petites secousses, il fit tomber peu à peu la poudre blanche qui se trouvait dissimulée à l'intérieur.

— Il n'y a plus de doute possible, s'exclama le représentant de l'autorité, interdit... Il s'agit bien là de cocaïne!...

— Vous pouvez inventorier les autres bijoux, chacun renferme une quantité plus ou moins considérable de poudre blanche! *By Jove*, le Roi de la Drogue était un habile homme... Mais, pour son malheur, il avait recours à des acolytes beaucoup plus maladroits!...

Tout en prononçant ces mots, Gardner se tournait vers Simons, effondré à deux pas de là sur une chaise:

— Je pensais bien que Gallagher, rendu inquiet par ma découverte à bord de l'*Aurora*, imaginerait quelque nouvelle machination pour tenter de détourner les soupçons. Il ne fallait pas que les deux colis à destination de Toronto parvinssent à leur destinataire; tout d'abord, parce que le Roi de la Drogue redoutait des investigations à l'arrivée qui eussent fait découvrir son stratagème. Il convenait donc d'enlever les deux caisses comme on avait subtilisé les trois autres récemment, après un simulacre de combat sur le lac Erié. Et Gallagher conçut l'idée audacieuse de faire attaquer le *Travelair* par un homme à lui. Toutefois j'avais pris place à bord de l'appareil menacé, et comme je pouvais agir à l'intérieur de l'avion attaqué, le bandit essaya de me mettre hors d'état de nuire...

«Voilà pourquoi, Simons, vous avez versé un somnifère dans le café que vous m'offriez si obligeamment avant notre envol du champ d'aviation de Tolédo... Vous n'avez pas soupçonné, alors, que je pouvais surprendre votre geste dans la glace qui se trouvait en face de nous... Passant heureusement à la riposte, je parvins à détourner vo-

tre attention en vous montrant un appareil qui arrivait; pendant que vous regardiez le *Travelair* venu de Québec, je m'empressai de jeter le café sous la table, et quand votre attention se fixa de nouveau sur moi, vous eûtes la conviction bien établie que j'avais absorbé le breuvage qui devait me mettre hors d'état de nuire au cours de l'attaque aérienne si machiavéliquement préméditée... Je dois ajouter que je fis de mon mieux pour vous convaincre que vous aviez réussi dans votre tâche, je simulais un assoupissement de plus en plus profond, toutefois, si vous n'aviez pas eu en vous une telle confiance, vous auriez pu vous apercevoir que, de temps à autre, j'entrouvrais les paupières pour vous observer avec vos deux complices...

«La police avait pris, elle aussi, ses précautions, Simons! Comme j'avais fait part au Bureau Central de mes soupçons concernant une attaque aérienne probable du *Travelair* 66, la *Border Patrol* fut alertée, une de ses escadrilles devait surveiller l'avion de Tolédo... Vous savez la suite, au moment même où votre complice engageait une attaque des plus audacieuses à la mitrailleuse afin de contraindre l'appareil à atterrir dans un lieu désert et à lui enlever les deux caisses, sous vos regards complaisants, les de Havilland se portaient à notre rencontre... Actuellement, le mitrailleur trop zélé, après avoir pris un bain forcé dans le lac Erié, aura été recueilli par les canots de la police. Il ira grossir le nombre des prisonniers, car l'affaire va certainement avoir d'autres rebondissements. Mais maintenant le Roi de la Drogue est démasqué. J'ai l'impression très nette que le rideau tombera rapidement sur le drame!...

Simons ne chercha plus à nier. D'ailleurs les opérations menées de chaque côté de la frontière, grâce à la subtile énergie de Gardner, aboutirent à des résultats décisifs. Une dizaine d'employés de Gallagher, appréhendés, firent des aveux complets. De nouvelles arrestations furent opérées, en particulier celle d'un avocat fameux de Tolédo. Les quatre hommes qui avaient «attaqué» l'*Aurora* furent repérés et arrêtés à Cleveland, désormais l'organisation tout entière se trouvait hors d'état de nuire.

Tandis que Gallagher, Simons et leurs nombreux acolytes expiaient en prison leurs criminels exploits, Gardner reçut une prime importante qui pouvait lui permettre de se retirer bien tranquillement dans quelque coin ensoleillé de Floride, mais l'inspecteur n'était point de ceux qui apprécient le repos et le farniente. Pendant longtemps encore, il fit parler avantageusement de lui sur les bords du lac Erié en livrant une lutte aussi heureuse qu'implacable aux malfaiteurs.

MAURICE DE MOULINS.

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 11]

Les deux clubs cognèrent un total de 51 coups sûrs. Les Cubs comptèrent 14 points à la quatrième manche. Marty Callaghan, du Chicago, vint trois fois au bâton, dans cette manche. Il réussit deux coups sûrs et mordit la poussière sur trois prises, la dernière fois... En 1906, les Cubs de Chicago remportèrent 116 victoires, subirent 36 défaites pour une moyenne de .763, au cours de la saison, un autre record inégalé dans les ligues majeures.

■ Le vingtième siècle est fertile en nouveautés de toutes sortes. Il y a des rédacteurs sportifs canadiens, qui se font de la liberté une conception très

curieuse. Elle consiste, en somme, à se croire tout permis. Des journaux orangistes ont voulu faire entrer, prématurément, sous la tente notre étoile du hockey majeur, Maurice Richard. Ils lancent des canards, de temps à autre, avec une désinvolture déconcertante, au détriment des athlètes canadiens-français, comme si l'habileté était l'apanage des gens qui parlent la langue de Shakespeare. Fanatisme, folie même!... On souhaiterait que chacun s'occupât de ce qui le regarde, la mère, de ses enfants, le menuisier, de son bois, le cuisinier de son rôti et de son ragoût de pattes de cochon... OSCAR MAJOR



Un bain au "Skip"? D'accord.

Mais oui, c'est une bonne nouvelle pour tous, le chien et son maître! La nouvelle solution "SKIP-BATH", un produit Sergeant's rendra en un instant votre chien propre et luisant — sans un bain complet! Etendez, frottez et asséchez et ça y est. Gardez-le propre, pimpant et sans puces. Ce n'est qu'un des célèbres produits pour les chiens Sergeant's — pour presque tous les besoins du chien, vers ou tiques, maux d'oreilles ou insuffisance de vitamines. Tous ces produits sont approuvés par des vétérinaires. Dignes de la confiance des propriétaires de chiens depuis 77 ans. **GRATIS:** L'amusant et instructif *Sergeant's Dog Book* — le meilleur du genre sur les soins, l'alimentation et le dressage des chiens. Aux pharmacies et chez les marchands d'animaux — ou en écrivant à Sergeant's Dog Medicines Ltd., Dept W-55, Toronto, Ontario.



Sergeant's PRODUITS POUR LES CHIENS

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ! Sans énergie !

Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? des vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement
confidentielle.



LES PRODUITS SANO Enrg.,
Mme CLAIRE LUCE,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.
Ecrivez lisiblement ci-dessous:

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Votre nom

Votre adresse

NOTRE FEUILLETON

LE PARDON D'OUTRE-TOMBE

par PIERRE NINOU

No 13

« ENFIN, le voilà... »

« Je ne veux pas m'énerver, avoir tous mes sens tendus vers un but unique : la porte qui va s'ouvrir pour te livrer passage et te ramener.

« Non ! non ! De l'autre côté tu seras ton maître, et tu feras ce qu'il te plaira.

Il s'approcha, câlin et souple.

« Mais je t'adore, ma Zizie, ne sois pas méchante... »

« Je ne veux pas te quitter.

« Je t'aime exclusivement, unique - ment ; en doutes-tu donc ? »

Les yeux doux de la jeune femme étincelèrent et elle eut un éclair terrible, un éclair qu'il ne lui avait jamais vu ; ses lèvres s'entreouvrirent, on eût dit qu'elle allait parler.

Mais, tout à coup, l'arc fin de ses sourcils, après s'être violemment contracté, se détendit. Son pur visage s'apaisa, se rasséna et ce fut de sa même voix tranquille qu'elle murmura :

« C'est très bien tout cela, c'est dans tous les cas d'un bon mari. Mais dormir séparément n'empêche pas la tendresse. On dit au contraire que ça l'avive.

« Toi, tu retrouveras une liberté qui t'est chère et moi, je vivrai beaucoup plus tranquille.

« Je le désire.

Gaultier, devant cette volonté implacable et inouïe, s'exaspérait.

Il sentait qu'il perdait tout empire sur elle, qu'elle lui échappait, que désormais elle lui échapperait bien davantage encore, que c'était, en un mot, s'il était vaincu sur ce point-là, le commencement de la fin.

Que savait donc Cécile ?

Qu'avait-elle appris ? Que lui avait-on dit ? Et où s'arrêterait la décision immuable de cette silencieuse sur la douceur de laquelle il s'était absolument mépris, mais chez laquelle maintenant il commençait à pressentir une volonté de fer.

Or, Gaultier avait pu souvent la menacer de la quitter, de partir, de s'en aller si loin qu'on ne le retrouverait jamais.

Mais tout cela, c'étaient des mots, rien que des mots.

Comme l'avait dit Bernard, il n'était guère disposé à abandonner la riche auberge, dont le luxe, le confortable extraordinaire, la bonne chère, les équipages et le nombreux personnel plaisaient et à sa sensualité et à son orgueil.

— Oh ! Zizie, murmura-t-il, ma Zizie adorée, pardonne-moi !

« Oui, c'est vrai, j'eusse dû te prévenir. Mais là-bas, devant les complications de la maison de commerce, j'ai perdu la tête.

Comme il mentait toujours, comme elle le méprisait maintenant, comme elle se détachait de lui !...

Mais avant d'éclater, de dire tout ce qu'elle avait sur le cœur, de faire appel à la haute autorité de son père,

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Jean-Jacques Monastier, qui a épousé Angèle de Montlure, a recueilli trois jeunes orphelins, Claude, Bernard et Albert, qui sont élevés avec sa fille Jacqueline. Un jour, Claude est enlevé, mais pour s'échapper finalement et rejoindre ceux qu'il aime. Bernard, après avoir dilapidé tout son avoir, part pour l'Amérique, afin de refaire sa vie. Il en revient, plusieurs années après, riche à millions, et accompagné de son compagnon de fortune, Dominique Brésilia. Celui-ci recherche sa fille, Cécile, qu'il a dû laisser en France pour tenter sa chance outre-mer. Albert, lui, mis au courant, à l'insu de tous, de la richesse soudaine de Brésilia, parvient à se faire épouser de Cécile, après toute une suite de manigances et de mensonges, attiré uniquement par l'appât des millions de son futur beau-père. Car Albert a une liaison très dispendieuse en la personne de Jeanne Michonnet, dit la Tourterelle. Quant à Claude et Jacqueline, ils s'aiment et désirent s'épouser, mais ils se butent au refus de Jean-Jacques qui, pour des raisons connues de lui seul, ne consent pas à leur union.

elle voulait être fixée sur le présent, surtout sur le passé.

Elle eut l'extraordinaire courage de se contenir et de lui répondre :

— Je n'ai rien à te pardonner, je ne t'en veux pas. Mais j'ai décidé que je coucherai ici, toi de l'autre côté ; je ne reviendrai pas sur ma décision.

— Et si je ne veux pas m'en aller, si je veux rester ici, moi ; ne suis-je pas le maître ?

— Je ne le crois pas, mais comme je ne veux pas me disputer, c'est moi alors qui irai m'installer dans la chambre voisine et, demain matin, je demanderai à mon père si tout ce qui est ici, les meubles que j'aime, les tentures qui me plaisent, les portraits qui me font déjà des souvenirs ont été installés pour toi et pour moi.

Ah ! oui, le père !... le père qui n'aimait pas Gaultier, et qui, le lendemain matin devait lui verser les fameux cinquante mille francs dont Albert ne pouvait plus se passer...

Celui-là aussi, il fallait le ménager. Cette raison le détermina aussitôt.

— Bien, dit-il, je t'obéis, mais si l'indifférence d'abord, la désunion ensuite se mettent entre nous, ne t'en prends qu'à toi.

Et il s'en alla en faisant claquer la porte derrière lui, comme il le faisait dans ses grandes colères.

Sur le palier, il s'arrêta, l'oreille tendue, écoutant attentivement ce qui se passait derrière lui.

Cécile n'allait-elle pas le rappeler, se jeter dans ses bras, le couvrir de caresses et de baisers, comme elle en avait l'habitude jadis.

Non, elle ne le rappela pas. Il entendit même le bruit du minuscule, mais solide verrou, qu'implacablement elle poussa.

Et les yeux arrondis, les bras ballants, il murmura :

— Mais alors, que sait-elle ? Que veut-elle ? Que va-t-il arriver ?

Le lendemain, après une nuit des plus désagréables et alors que les perspectives les plus ennuyeuses s'étaient présentées à son esprit, épouvanté, Albert se rendit chez son beau-père.

Brésilia l'attendait, seul dans son cabinet.

Des livres de comptes, des factures étaient éparés, devant lui.

Gaultier fut un peu effrayé de tout l'apparat qu'il voyait autour de Dominique.

Pour lui donner les bienheureux cinquante mille francs qu'il attendait, comme jadis les Hébreux attendaient la manne dans le désert, fallait-il donc autre chose qu'une simple enveloppe comme la première fois ?...

Déjà dans un état d'esprit assez angoissé, il sentit ses inquiétudes augmenter encore.

Décidément, l'atmosphère était orageuse pour lui dans la maison. Brésilia commença :

— Par votre contrat de mariage, mon gendre, vous avez désiré que tout fût commun entre votre femme et vous, n'est-ce pas ?...

— Mais oui ! bredouilla l'autre, l'esprit en éveil.

— Cécile, qui est d'une rigidité presque ridicule, désire tenir au pied de la lettre le tacite engagement qu'elle a pris alors.

Décidément, il y avait trop de circonlocutions dans cette affaire-là...

Gaultier, de plus en plus inquiet, s'attendait à recevoir quelque coup très désagréable.

Brésilia continua :

— Il y a six mois, j'ai donné à ma fille cinquante mille francs.

— Ce qui représentait le semestre de la rente que vous vous engagiez à lui faire, répondit aussitôt Albert.

— Engagé ? Non, vous confondez, je n'ai pris aucun engagement. J'avais le désir de la voir très riche, très heureuse, vous avec elle. Je prenais mes mesures pour cela, pas pour autre chose.

— Ah ! veuillez vous expliquer.

— Je vais y arriver, donnez-moi le temps.

« J'ai donc remis à cette époque cinquante mille francs à ma fille, qui vous les a aussitôt donnés, parce que je ne connais pas de créature aussi bonne, aussi dévouée, aussi exquise, ne cherchant jamais qu'à être agréable à tout ce qui l'entoure.

Gaultier laissa passer l'éloge et vivement il dit : « Cécile pouvait-elle faire autrement que de me remettre les fonds que vous lui donniez ; car enfin, c'est moi le chef de la communauté !... »

— C'est à voir dans l'espèce. Mais passons. Le chef de la communauté, en général, s'il a des droits, a des devoirs aussi. Mais en même temps un

devoir lui est imposé : c'est celui de pourvoir aux besoins de sa femme, de veiller à ce que rien ne lui manque, de l'entretenir suivant ses moyens. Or, une femme qui a cent mille francs de rente doit être habillée d'une certaine façon : il lui faut des toilettes, de l'argent pour ses menus plaisirs ; lui en avez-vous donné ? Qu'avez-vous fait pour elle ?

— Alors elle s'est plainte ? demanda Albert, blême de l'humiliation reçue et surtout du résultat qu'il entrevoyait.

— Non ! dit Dominique, Cécile ne s'est pas plainte, c'est un ange qui est capable de tout endurer, sans que jamais un mot ne sorte de ses lèvres.

« Mais j'ai des yeux pour voir, un esprit qui me permet d'observer et de me rendre compte.

« Or, je sais qui a payé les toilettes de ma fille, tout, depuis les bottines jusqu'aux gants.

« Je sais où est passé l'argent dont je remplissais sa bourse pour ses charités ou ses fantaisies.

« Or, je n'ai pas habité pour rien la libre Amérique. Au contact de ces gens-là, mon esprit est devenu des plus pratiques, alors j'ai réfléchi, j'ai vu qu'avec vous nous faisons tous un métier de dupe, et qu'il fallait prendre un autre système.

— Monsieur, s'écria Gaultier furieux, en se dressant et en appliquant un fort coup de poing sur la table, vous m'insultez et je vous préviens que je ne suis pas d'humeur à le supporter.

— Là... là... un peu de calme, s'il vous plaît.

« Je ne vous insulte pas. Je vous dis la vérité, mais je vous laisse libre de la discuter et de me prouver que je me trompe.

Le ton de suprême autorité avec lequel Dominique venait de répondre, en imposa immédiatement au sous-directeur de Pierre-Pointue, et le rendit instantanément très souple, très humble.

Il ne voulait pas briser.

— Monsieur, dit-il, vous avez en apparence raison, mais il n'est pas généreux à vous de me retourner ainsi le couteau dans la plaie.

« J'ai fait ma confession à votre fille qui, elle, m'a pardonné.

« Je me suis laissé entraîner à jouer, c'est là que j'ai employé tout l'argent que j'avais, non seulement celui que je tenais de votre générosité, mais encore les économies de toute ma vie.

« J'ai failli en devenir fou.

« Cela ne m'arrivera plus, je vous le jure.

Brésilia, avec un dédain suprême, leva les épaules.

— Je sais, c'est grâce à cette petite histoire que vous m'avez encore fait soutirer cinquante mille francs par votre femme...

« Mais je vous avertis, que si je me suis laissé attendrir par ma fille, qui est et sera toujours souveraine sur mon cœur, je n'ai pas cru le premier mot de votre fable.

— Monsieur !... Oh ! comme vous me jugez. Ma perte au jeu est malheureusement trop vraie et trop réelle.

— Je suis convaincu que tout cela est faux. Mais brisons là. Admettons-le.

Commencé dans l'édition du 7 juin 1952.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Je veux bien. Alors, raison de plus pour que je vous résiste et que je mette un frein à vos folies. La main sur la conscience, croyez-vous que je supporterai l'idée de voir ma fortune passer ainsi à vos stupidités, c'est-à-dire à vous faire jouer... à encourager cette passion chez vous, la plus terrible de toutes, dit-on... Jamais...

— J'ai l'âge de raison, balbutia Albert, repris de sa colère.

— Vous ne l'avez pas prouvé. Récapitulons un peu ce que vous prétendez avoir perdu.

« D'abord les sommes que vous aviez quand vous vous êtes marié, cela je ne le compte pas, c'était à vous, mais les cent soixante mille francs que je vous ai donnés, puis les cinquante du semestre de Cécile, trente que je lui ai remis comme argent de poche, cinquante pour rembourser à votre caisse... En tout, j'en suis pour trois cent mille francs en moins d'un an.

« Franchement, je serais fou moi-même, si je n'enrayais pas cette débâcle. Je vous préviens en conséquence : à partir d'aujourd'hui, voici ce que j'ai résolu : Cécile, dans sa délicatesse extravagante, veut tenir la promesse que tacitement elle vous a faite.

« Elle veut partager avec vous tout ce qu'elle possédait.

« J'ai fini par le lui accorder, mais elle n'obtiendra rien de moi en dehors de cette concession-là.

« Ainsi, elle est nourrie chez moi, vous l'êtes aussi.

« La maison, le personnel, les équipages sont à sa disposition, à la vôtre également.

— Bien, et après ?

— Comment, après ?...

— Les rentes que vous avez promises, vous allez alors les partager entre nous ?

— Non. Je n'ai rien promis, d'abord, je vous l'ai déjà dit. Ensuite, comme je veux que ma fille soit vêtue ainsi que sa fortune l'exige, comme je veux que rien ne lui manque, je paierai moi-même toutes ses dépenses, ainsi que je le fais depuis six mois. De cela, j'ai tenu, je tiendrai encore un compte scrupuleux, et vous recevrez, à la fin du semestre, une somme égale à celle que Cécile aura dépensée.

« C'est de cette façon que la volonté de ma fille sera exécutée, pas autrement.

« Ainsi, — et Brésilia ouvrit un des livres étalés devant lui, — ainsi, dans ce semestre-ci, ma fille a dépensé dix-sept mille huit cent soixante-quinze francs. Voici un chèque de semblable somme que vous pouvez aller toucher chez mon banquier.

Albert était pâle comme un mort.

— Je n'admets pas cette manière de faire, dit-il, et j'estime que vous manquez à votre parole, d'abord, que vous me lésiez profondément, ensuite.

— En premier lieu, on ne peut pas manquer à une parole qui n'a pas été donnée. Ensuite, comment pouvez-vous être lésé, quand vous vous êtes marié avec une jeune fille que vous croyiez sans aucune espèce de ressources ? Vous ne comptiez pas, par conséquent, vous ne pouviez compter sur rien d'elle au moins d'après ce que vous dites.

« Par le plus grand des hasards et à votre grande stupéfaction, probablement, cette jeune fille, au lieu d'être pour vous la charge que vous avez acceptée et voulue, est très riche. Non seulement elle ne vous coûte rien, mais elle vous procure une existence luxueuse ; elle vous a donné trois cent mille francs en quelques mois ; et maintenant avec la même existence somptueuse, vous aurez, cette année, toujours par elle, trente-cinq mille francs, bien nets, bien liquides bien assurés.

« Je ne vous vois pas si dupé que cela dans cette affaire, mon cher monsieur ; et il me semble qu'au milieu de nous tous, vous n'êtes pas celui qui avez le plus à vous plaindre.

« Maintenant, voulez-vous de ce chèque, oui ou non.

Déjà Dominique étendait la main vers le petit papier, tout prêt à le reprendre ; mais Albert ne lui en laissa pas le temps.

Il le saisit et le mit dans la poche de son gilet, estimant qu'après tout, c'était mieux que rien.

Cependant l'humiliation avait été trop forte ; son orgueil se cabrait, tandis que la volonté nettement exprimée du prospecteur lui faisait éprouver une déception profonde, poignante, horrible.

Comment allait-il s'en tirer avec la Tourterelle, si l'argent de Cécile lui manquait ?

Et voulant rendre à Dominique une partie des coups qu'il venait de recevoir, il essaya de le frapper en plein cœur.

— C'est bien, monsieur, lui dit-il. J'accepte votre décision, parce que je ne puis pas faire autrement, mais je vous avertis qu'en présence de vos suspicions, de vos méfiances, de la manière déplorable dont vous me jugez, je ne saurai continuer la vie commune avec vous. Donc, je quitterai votre maison.

A ces mots, le visage de l'ancien prospecteur eut une expression de joie profonde, impossible à contenir.

On serait débarrassé de lui... de lui, la plaie vivante de ces braves gens qui eussent été heureux s'ils ne l'avaient pas connu. Est-ce que c'était possible ? Mais Gaultier se rendit vite compte des pensées de son beau-père. Lui laisser cette joie ? Ah ! non, par exemple.

Et, tandis que Dominique répondait :

— Vous avez peut-être raison. Il vaut mieux nous séparer, catégoriquement, nettement.

Il répliqua :

— C'est entendu, je m'en irai, mais pas seul, vous savez.

L'autre sursauta :

— Comment, pas seul, interrogea-t-il, pas seul, que voulez-vous dire ?

— Mais j'emmènerai ma femme, parbleu.

Les yeux de Dominique lancèrent des flammes. Subitement, son bon visage de brave homme eut une expression de volonté, d'énergie, impossible à dire.

Il étendit la main dans un geste énergique et catégoriquement il dit :

— Oh ! pour cela, mon petit, n'y comptez pas. Jamais vous ne me séparerez de ma fille.

— C'est ce que nous verrons.

— C'est tout vu.

— Le Code est pour moi ; il dit : la femme suivra son mari.

— Parfait, c'est la loi du mariage, cela. Mais à côté de la loi du mariage, vous paraissez ignorer qu'il y a celle du divorce qui rend à une femme mal mariée, outragée, insultée, sa liberté.

« Je prouverai tout cela et je me fais fort d'obtenir le divorce de ma fille.

— Elle ne vous écouterait pas. Elle m'aime, elle ne se prêterait pas à vos combinaisons.

— C'est ce que nous verrons. Elle vous a aimé, oui, beaucoup ; mais vous l'avez lassée, vous ne la connaissez pas. Allez donc lui demander si entre vous et moi, aujourd'hui, elle hésiterait seulement l'espace d'une minute.

Albert frémit. Dominique disait vrai. Cécile depuis la veille ne le lui avait-elle pas donné à entendre ?

Alors, subitement, il comprit la maladresse qu'il venait de commettre en amenant de si dangereuses paroles. Et comme la souplesse était en lui innée et basse, il s'humilia aussitôt, disant :

— Pardonnez-moi, père. La triste opinion que vous avez de moi, de moi qui vous aime tant, qui vous suis si dévoué, m'a fait perdre la tête. Mais je rachèterai ma faute, je vous le jure. J'accepte vos décisions et je vous forcerai à me rendre votre estime.

Dominique était trop loyal, trop honnête pour soupçonner dans ces pa-

roles hypocrites, mais prononcées avec l'accent de vérité et de sincérité, la comédie que jouait Gaultier.

— Bien, dit-il, fort ému ; je ne demande pas mieux que de vous rendre mon estime. Faites ce qu'il faut pour cela et certainement, il me sera très doux d'encourager vos efforts.

Gaultier essuya une larme qui n'existait pas et très humble, très confus, en apparence accablé sous le poids de sa faute, il s'éloigna.

Mais dans le large corridor qui longeait l'appartement des deux amis, au bout d'un moment, il s'arrêta tout à coup. Il regarda autour de lui. Il était seul.

Alors, son visage changea du tout au tout. Ses traits subitement se creusèrent, se transformèrent et prirent une expression épouvantable, de haine, d'énergie, de décision.

— Ah ! fit-il, en tendant le poing vers la pièce qu'il venait de quitter, — vieux bandit... tu me refuses ce qui est à moi, légitimement à moi, l'argent que j'ai promis à ma Tourterelle. Eh bien ! tant pis pour toi, tant pis pour tous, je me le procurerai quand même. Mais ne t'en prends qu'à toi de ce qui arrivera !

XVII — Le triomphe d'un travailleur

L'USINE de Pierre-Pointue est en fête. La joie la plus profonde règne partout.

Des arcs de triomphe ornés du monogramme de la République jalonnent la route nationale depuis la gare, indiquant un itinéraire que suit le pays tout entier.

De tous côtés, au faite de la moindre chaumière, comme aux fenêtres des maisons les plus belles, aux haies de clôture, aux branches des arbres, les drapeaux aux trois couleurs flottent à la brise du matin.

Des moindres chemins, des plus petits sentiers débouche une foule endimanchée, heureuse et gaie.

Elle va toute vers le même but : vers l'usine des Monastier, qui depuis tant d'années a été la nourricière du pays, la fée bienfaisante et protectrice de tous, celle qui, par le travail donné, a permis de réparer les ruines qu'avait laissées derrière elle la guerre maudite ; celle qui a relevé, épuré, enrichi ; grâce à laquelle les hommes ont donné du pain à leurs petits, les enfants ont été élevés, les familles ont vécu dans l'aisance, les vieux se sont endormis tranquilles, paisibles, le sourire aux lèvres après la tâche accomplie.

Et c'est vers la chère maison avec ses constructions innombrables, ses toits d'ardoises bleuâtres, ses vitres qui étincellent au soleil, ses hautes cheminées sveltes et solides, c'est vers elle, aujourd'hui, fleurie, drapée, pavoisée comme une triomphatrice, que tous dirigent leurs pas.

Et les conversations s'animent.

Les paysans, leurs souliers à la main, écoutent, bouche bée, les ouvriers plus cossus, plus farauds, plus bavards, qui racontent ce qui se passe.

— C'est inouï...

C'est superbe...

C'est une gloire pour le cher pays des Vosges, ce pauvre pays qui de si près touche à l'Alsace tant regrettée, à la Lorraine, toujours saignante, arrachées toutes les deux au cœur de la mère patrie.

Tout de suite après la guerre, le patron Jean-Jacques Monastier a recueilli un enfant sans père ni mère.

Il l'a élevé comme si c'était le sien. Il en a fait, comme lui, un homme de devoir et de bonté d'abord, un ingénieur des plus remarquables, ensuite, enfin son successeur, c'est-à-dire le directeur et le maître de l'usine.

QUE répondriez-vous ?

Q. — Que signifie attacher le grelot ?

R. — C'est faire une démarche difficile, dont personne ne veut se charger.

Q. — Qu'est-ce que faire la grasse matinée ?

R. — C'est rester tard au lit. On disait autrefois « grans matinée », pour « grande matinée », puis le féminin devint « gransse », puis « grasse ».

Q. — Crier haro sur quelqu'un ?

R. — S'élever avec indignation contre quelqu'un. « A ces mots, on cria haro sur le baudet ». Dans La Fontaine : « Les animaux malades de la peste ».

Q. — Combien j'en ai vu des plus huppés ?

R. — On trouve cette phrase dans les « Plaideurs », de Racine. La houppe est une touffe de plumes que portent les oiseaux ; certains hommes en portent à leur chapeau. Plus elle est grosse, plus on est riche.

Q. — Qu'est-ce qu'un lit de Procuste ?

R. — C'est une règle tyrannique. Le bandit Procuste coupait les jambes ou étiraient les membres des prisonniers trop longs ou trop courts pour être placés sur un lit qui leur était destiné.

Q. — Qu'est-ce qu'un mariage de la main gauche ?

R. — C'est le mariage d'un prince avec une princesse d'un rang inférieur ou d'une naissance inférieure. Au mariage, on donnait la main gauche au lieu de la droite. On dit aussi mariage morganatique, épouse morganatique.

Q. — Où trouve-t-on « Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage » ?

R. — C'est un vers de « l'Art poétique » de Boileau.

Ce jeune homme s'appelle Claude Lambert; au milieu du travail acharné qui a été le sien pour garder à son établissement industriel sa suprématie sur ses concurrents, il a fait une découverte extraordinaire, stupéfiante, magnifique.

En cherchant pour les ustensiles de ménage, qui sont l'industrie des Monastier, un enduit étamé, capable de résister à l'usure journalière, il a trouvé une composition serrée, homogène, inattaquable qui peut servir d'enveloppe à la mélinite, décupler sa solidité, par conséquent sa puissance, et devenir entre les mains de la nation qui la possédera un engin de guerre redoutable et unique.

Au milieu des dangers de toutes sortes, le jeune directeur a poursuivi ses recherches.

Au sortir même de l'école Centrale, il les avait commencées.

Il y a consacré six ans de sa jeune vie, faisant seul ses expériences les plus périlleuses, travaillant, combinant, passant devant ses fourneaux une partie de ses jours et de ses nuits.

Car Claude Lambert est un travailleur, un de ces austères, tout de devoir et de labeur, pour lesquels les plaisirs, les fêtes, les satisfactions que donne la fortune, n'existent pas.

Et la plus extraordinaire des réussites a fini par couronner ses efforts.

Dernièrement, il est allé à Paris.

Des expériences ont été faites par lui en présence des généraux.

Une nouvelle mélinite à la force détonante, terrible et foudroyante n'avait pu être utilisée jusqu'ici parce qu'elle fondait l'étain lui-même, et qu'il n'y avait pas moyen de l'envelopper.

Avec la découverte de Claude, le problème a été résolu, et non seulement sa composition résiste à l'action corrosive du produit terrible, mais les appareils qu'il a trouvés pour l'introduire dans les nouveaux obus qu'il fabrique sont aussi simples que solides, et présentent une sécurité de manipulation qui émerveillea, tout d'abord, tous ceux devant lesquels les expériences de Claude furent faites.

Aussitôt une commande des plus importantes lui fut consentie et, aujourd'hui, une commission spéciale désignée par le ministre de la Guerre, devait arriver à Pierre-Pointue pour prendre livraison des obus de Claude.

Et c'est pour cela que l'usine est pavée: c'est Jacqueline qui a tout ordonné, tout commandé, tout voulu.

C'est elle qui a fait donner à la vieille maison, le nid de tous les siens, l'aspect de fête sous lequel on la voit actuellement.

N'est-ce pas en réalité la fête et l'apothéose de Claude qu'elle a désirées ?

C'est non seulement son fiancé, son unique amour qu'elle met sur un piédestal, mais c'est en même temps l'enfant sans nom, sans famille, que Jean-Jacques à la fois a tant aimé et tant fait souffrir; c'est celui qui, à force d'honnêteté et de travail, a parcouru seul les dures étapes d'une existence particulièrement douloureuse; c'est lui que la vaillante fille a voulu auréoler, aux yeux de tous, des rayons de la pure gloire qu'il a su conquérir.

Jean-Jacques Monastier n'a pas résisté à sa fille.

Il lui a laissé organiser cette grande fête comme elle l'a rêvée.

Pour la première fois depuis la mort de sa femme, il éprouve une joie complète, absolue et profonde.

Il regarde Claude avec des prunelles de tendresse et d'amour, il n'y a plus de place en lui pour le désespoir et la haine; Jean-Jacques est fier de son fils adoptif.

Janvier, le plus grand ami de Claude, partage cette joie.

Autant que le jeune homme, il est émotionné, inquiet, impressionné.

C'est qu'il sait qu'aujourd'hui va se décider la vie de Claude, il sait que c'est le bonheur du jeune homme enfin conquis, le dernier obstacle mis par Jean-Jacques à la réalisation de sa promesse dont le jeune ingénieur a eu raison, c'est son amour, son pur amour enfin heureux, c'est Jacqueline à lui pour toujours.

Comme une fiancée, presque comme une épousée, la jeune fille est toute vêtue de blanc.

Une robe en crêpe de Chine, aux broderies plus fines que des dentelles, moule son corps si beau, long, svelte et souple.

Sous son front à l'intelligence souveraine, ses yeux de diamant noir étincellent comme des étoiles.

Ses cheveux sombres sont couronnés d'une aigrette faite avec les oeillets blancs, les petits oeillets sauvages de la montagne que Claude, avant le lever du jour, est allé lui cueillir, comme il l'a fait toujours depuis les plus lointaines années de leur enfance.

Mais à côté de la fleur préférée, on voit toujours une large cocarde aux trois couleurs, la cocarde vénérée, qui semble affirmer à tous qu'en conquérant son amour, sa fiancée, sa femme, Claude a également conquis la patrie adorée que Jacqueline représente et qu'elle symbolise.

Et son bonheur est sans limites.

En se jetant la veille au soir dans les bras de Bernard, il le lui a dit en termes émus et brûlants.

Le jeune marquis de Mirecourt, en effet, a voulu assister Claude dans l'inoubliable journée qui se prépare, et il est arrivé avec Cécile et son père.

Gautier ne les a pas accompagnés. On dirait que, se rendant justice une fois entre toutes, il ne veut pas troubler de sa présence la joie de ceux pour lesquels il est une si dure charge.

C'est au moins ce qu'a cru Bernard, comme si cet être méchant, mauvais, créé pour le mal, était capable d'une seule pensée de délicatesse et de générosité !...

Tandis qu'après avoir passé une soirée charmante aux côtés de Jacqueline épanouie et heureuse, Cécile allait s'enfermer avec son père dans la jolie petite maison du bois, Bernard restait aux côtés de Jean-Jacques, causant avec lui, usant de la grande influence qu'il avait sur son ancien tuteur, pour l'encourager encore dans ses idées de tendresse et d'amour vis-à-vis de Claude.

Ce dernier, énervé, plus fatigué par le but tout proche que par la lutte des dernières années, était allé se coucher.

Jacqueline, qui voulait être reposée et vaillante pour la journée du lendemain, en avait fait autant.

Tard, dans la nuit, Jean-Jacques et Bernard causèrent.

— C'est en partie à tes instances que Claude devra son bonheur, avait dit Jean-Jacques à son préféré.

Et celui-ci, heureux, fier du résultat obtenu, avait quitté son tuteur, sentant qu'il n'avait plus besoin d'insister et que, désormais, l'industriel, oubliant ses tourments et ses rancunes, ne verrait plus dans l'être parfait qu'il avait à la fois tant maudit et tant adoré que le plus exquis, le plus admirable des fils.

On était au commencement du printemps.

La température, en avance sur le climat ordinaire des Vosges, était cette année-là particulièrement clémente et douce.

La nuit était claire, tiède et paisible.

Une grande lueur bleue enveloppait d'une teinte adorable, confuse et douce, les massifs du parc, les échappées sur l'horizon familial, le village silencieux.

Bernard, impressionné jusqu'aux moelles, ne pouvait dormir.

Il pensait à tant de choses !...

Comme sa vie s'était curieusement orientée !...

Après avoir été si indifférent, si sceptique, se demandant même s'il avait un cœur dans la poitrine, voilà qu'aujourd'hui il vivait d'une pensée unique, ne respirant, ne luttant, ne souffrant que pour une femme qui n'était pas libre, qui ne l'aimerait peut-être jamais, mais qu'en tout cas, il avait, lui, le devoir et la volonté stricts de respecter parce qu'elle était la fille de son ami.

Ce pur bonheur que Claude allait goûter, il ne l'aurait pas.

Presser sur son cœur, sentir sienne pour toujours, la compagne idéale qui résume l'espérance éperdue du passé, les joies sans nom de l'avenir, le bonheur du ciel sans cesse nouveau, il ne le connaîtrait jamais.

Et comme les fleurs du parc embaumaient, comme les senteurs plus fortes des sapinières arrivaient à lui, apportées par le faible vent de la nuit, Bernard, au souvenir de son enfance, sentit s'amollir encore tout ce qui vivait, tressaillait, se brisait au fond de son être.

Alors, il veut parcourir ce pays où, les plus belles années de sa vie s'étaient écoulées, où dans la chère maison qui l'abritait maintenant, il avait été si heureux, si aimé autant par les vivants que par les morts. Il descendit.

Ce fut d'abord vers la petite maison où dormaient Cécile et Brésilia qu'il dirigea ses pas.

Au premier étage, à travers les persiennes closes, la faible lueur d'une veilleuse perçait.

Mais, peu à peu, les idées que la présence si proche de sa petite amie lui inspirait l'absorbèrent tout entier.

Il n'avait pas voulu lui donner des preuves de l'infamie de Gautier.

La rigide délicatesse de Bernard s'y était refusée.

Malgré cela, Cécile paraissait maintenant être fixée; elle semblait ne rien ignorer de la conduite du triste sire.

Mais alors plus tard, lui, Bernard, il pourrait être heureux comme Claude.

Et il tomba dans des méditations plus profondes encore.

Une horloge de Landrouzies, égrenant dans l'air pur de la nuit le son d'une heure quelconque, l'arracha aux songes de son rêve enchanteur.

« Et si n'importe qui me voyait ici, ici où Cécile ne me sait pas, où je me contente de penser à elle, en regardant sa fenêtre comme le faisaient les amoureux d'autrefois, est-ce que je ne la compromettrai pas ? » pensa-t-il tout à coup.

« Allons, grand fou, sois raisonnable et sache une fois de plus faire taire ton cœur. »

Il se leva et se dirigea aussitôt vers le château.

Mais, sentant qu'il ne pourrait pas dormir encore, il voulut se fatiguer un peu, espérant qu'après sa marche, il pourrait trouver quelques heures de sommeil et de repos.

Il prit donc par la montagne où le moindre sentier lui était familier, puis il contourna l'usine et s'apprêta à descendre vers le village pour revenir par le chemin perdu, que jadis le pauvre Georges affectionnait.

A peine était-il engagé à côté d'un grand mur contre lequel s'abritait un hangar, qu'il lui sembla entendre un certain craquement se produire à côté de lui.

Bernard n'avait pas mené en Amérique la vie d'explorateur qui avait été la sienne, sans en garder les habitudes, surtout les méfiances.

L'oreille au guet, il s'accota dans un endroit où l'ombre était épaisse, et il attendit.

LA VIE COURANTE ... Par Georges Clark



— Il est toujours plein d'ambitions dévorantes, mais en attendant il est à la recherche de l'appartement le moins cher à Montréal.

Au bout de quelques instants, le craquement se renouvela et il lui parut que des pas prudents et assourdis se faisaient entendre à une très faible distance.

« C'est quelque veilleur de nuit qui fait sa ronde, » pensa-t-il en même temps.

« Il n'y a pas autre chose à supposer... »

Néanmoins, il resta aux aguets, silencieux, l'oreille tendue, l'oeil fixé vers l'endroit où, par deux fois, il avait perçu un bruit insolite.

Ce bruit maintenant, augmentait, et tout à coup, sous la lumière blanche de la lune, qui venait d'émerger sur les coteaux voisins, la silhouette d'un homme apparut.

Bernard la distingua comme il l'eût fait en plein jour.

Il porta les deux mains à son cœur, étouffa un cri et balbutia :

— Lui, lui ici, se cachant et rôdant, qu'est-ce que cela veut dire ?

Allait-il donc rejoindre Cécile ?

La soupçonnait-il ? La surveillait-il ?

Cependant, Gaultier ne paraissait pas s'occuper de sa femme.

Il sortait de l'usine à trois heures du matin, en se cachant comme un voleur, alors que par ses fonctions la porte lui en était toujours ouverte dans le jour...

Il ne paraissait pas venir de la petite maison du bois, et Bernard, qui le suivait silencieusement, adroitement, vit qu'il ne se retournait pas davantage de ce côté.

Maintenant, en évitant la lumière blanche de la lune, en marchant vite comme un cambrioleur, en s'abritant derrière chaque buisson, chaque mesure, le moindre tronçon de haie, le contremaître se dirigeait vers le village.

Il avait abaissé sur ses yeux les bords très larges d'un feutre mou, un grand macfarlane l'enveloppait, cachant sa tournure ; de temps à autre il tournait la tête et, inquiet, il regardait autour de lui.

Mais Bernard ne perdait pas un de ses mouvements de vue.

Silencieux, il glissait sur ses pas, plus léger qu'une ombre, prévoyant chacun de ses mouvements, devinant ses pensées, s'aplatissant sur le sol ou se rendant invisible chaque fois qu'il le fallait.

Ils arrivèrent ainsi tous les deux dans la grande rue du village.

Là, aux premières maisons, une porte discrètement s'entrouvrit.

La massive silhouette d'une femme apparut, tandis que la voix allemande de Lisbeth Klein, bien familière aux oreilles de Bernard, disait :

— Enfin, mon petit ! c'est toi. Ce que j'ai été inquiète ! je croyais qu'il t'était arrivé quelque chose...

La porte se referma, le marquis n'en entendit pas davantage.

En vain, Bernard attendit-il longtemps et longtemps.

Bientôt, dans la maisonnette, maintenant silencieuse, la lumière dont il avait vu le reflet par l'imposte de la rue s'éteignit elle-même.

« Ils dorment, pensa Mirecourt. Je ne saurais plus rien, je vais en faire autant. »

Il regagna Pierre-Pointue ; son but était atteint : il était fatigué, harassé, ayant besoin de repos, mais horriblement préoccupé de ce qu'il venait de voir et se disant :

« Demain matin, je m'arrangerai pour voir ce que le bandit est venu faire ici... »

XVIII — Ils ont rêvé

MAIS il dormit tard, tandis, au contraire, que Claude, reposé par un bon sommeil, était éveillé longtemps avant le jour.

Il sortit, sa première pensée étant pour Jacqueline, et voulant une fois de plus cueillir les fleurs dont elle se parerait sûrement dans cette journée de fête.

Comme l'avait fait Bernard lui-même, il contourna le pavillon dans lequel dormaient Brésilia et sa fille.

Le pays était enveloppé d'ombre et de silence.

La lueur bleuâtre qui avait tant impressionné Bernard persistait.

De loin en loin, le reflet d'une maison ou d'un massif faisait des coins plus obscurs ; mais à quelques pas, la lune appuyait ses rayons blancs sur un massif, sur un toit d'ardoise, sur un mur et y mettait ses reflets d'argent lumineux et doux.

Maintenant Claude était dans la forêt.

Le monde minuscule qui vit dans les buissons, sous les branches, au milieu des bourgeons qui naissent ou des feuilles qui poussent, s'agitait, bruissait, tandis qu'aux approches du jour, l'air s'imprégnait de toutes les odeurs exquises qui parfument les bois.

Il marchait toujours.

Bientôt, il arriva dans une clairière plus abritée que les autres, et dans laquelle les fleurs sauvages, les sauges, surtout les oeillets, avaient depuis longtemps, aux premiers souffles tièdes d'avril, percé l'herbe des gazons.

Il ramassa sa moisson embaumée et repartit.

Il refit le même chemin en sens inverse.

Maintenant le pays s'éveillait.

Aux fenêtres des maisonnettes, les lumières tremblaient.

De petites fumées légères s'élevaient au-dessus des toits, semblables à de légers duvets que la brise de l'aube dissipait et emportait.

En effet, les ménagères vigilantes se levaient et commençaient à préparer le premier repas du matin.

Dans les fermes, les coqs se répondaient, et les chiens, pris dans leurs niches par les frissons plus froids qui annoncent le jour, aboyaient à la petite lueur pâle qui, au loin, éclaircissait l'horizon.

Claude arriva devant la fenêtre du salon de Jacqueline qu'il connaissait bien.

Dans ce pays de confiance, les portes, la nuit, sont rarement verrouillées.

Il la poussa légèrement, appuya ses lèvres sur les fleurs couvertes de rosée, et les déposa sur le guéridon où Jacqueline devait les trouver, entre son livre favori, et le travail qui occupait ses heures de solitude et de méditation.

Puis, il sortit de nouveau.

C'était dans la journée que la première livraison de ses obus devait être faite.

Il s'était engagé, en même temps, à donner des formules simples et pratiques pour l'introduction de la mélinite dans le réceptif qui la devait contenir.

Il avait trouvé un système d'une simplicité merveilleuse, et qui, avec un peu d'attention, supprimait tout danger.

Il avait, à mesure de ses expériences et de ses découvertes, consigné le tout dans des cahiers qu'il avait précieusement serrés et enfermés à l'abri de tous regards indiscrets.

Dans ces cahiers, il voulait seul, à tête reposée, revoir ses diverses notes, compiler soigneusement ses dernières observations, en résumer ce qui était le plus net, le plus clair.

Car, lui, il connaissait non seulement ses formules par le menu, mais il avait en plus le tour de main qui, du premier coup, amenait l'opération à la plus entière perfection.

Tout était éteint, muet, comme mort.

Seul, le garçon de garde, dont le lit provisoire était placé à côté du cabinet de Claude, entre son laboratoire et les pièces réservées à la comptabilité, seul

Faites-en l'essai THÉ "SALADA"

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Soupe aux pommes de terre

5 ou 6 pommes de terre
3 c. à tb. de beurre

4 tasses de lait
3 c. à tb. de farine

4 tasses d'eau bouillante

1 oignon

Sel, poivre et persil

Cuire les pommes de terre et l'oignon à l'eau bouillante salée. Passer à la passoire fine. Faire un roux avec le beurre et la farine, ajouter le lait, puis les pommes de terre et leur eau de cuisson. Laisser bouillir 10 minutes. Servir avec persil finement haché et croûtons.

Saucisses à l'Alsacienne

(Compter 1 livre de saucisses pour 4 personnes)

1 livre de saucisses

1 demi-chou

2 oignons moyens ou 1 gros

Hacher le chou et les oignons et faire cuire dans l'eau bouillante salée 10 minutes environ. Egoutter soigneusement et mettre dans un plat de service. Conserver au chaud. D'autre part, faire revenir les saucisses dans une poêle avec 1 c. à tb. de gras, beurre ou saindoux. Quand les saucisses ont bien dorées, les disposer sur le chou. Verser le gras qui reste dans la poêle sur les saucisses. Servir avec pommes de terre bouillies.

Blanc-manger au sucre à la crème

2 tasses de lait

¼ de tasse de sucre

4 c. à tb. rases d'amidon de maïs (cornstarch)

Bien mêler le sucre à l'amidon et délayer avec le lait froid. Mettre cuire à feu doux d'abord et brasser presque continuellement jusqu'à épaississement. Laisser jeter quelques bouillons. Faire prendre dans des moules individuels ou des tasses. Démouler et servir avec sucre à la crème.

Sucre à la crème

½ tasse de cassonade
¾ tasse de lait

½ tasse de sucre
1 c. à tb. de beurre

Le beurre peut être supprimé si l'on emploie de la crème de table au lieu du lait. Cuire à 230° F.

Biscuits à la gelée

¼ de tasse de mélasse
½ tasse de végétaline
2 c. à tb. d'eau
1 c. à thé de vanille

1 oeuf
¼ de tasse de sucre
½ c. à thé de bicarbonate de soude
3 à 4 tasses de farine

Tamiser le bicarbonate de soude avec 2 tasses de farine. Défaire la végétaline en crème, ajouter le sucre, l'oeuf battu, la mélasse et la vanille. Incorporer la farine tamisée avec le bicarbonate de soude et en ajouter au besoin pour obtenir une pâte qui puisse se rouler très mince. Cuire à 400° F., 4 à 5 minutes environ. Quand les biscuits sont refroidis, les coller 2 à 2 avec de la gelée.

Autre méthode : Assécher la pâte et en faire un rouleau de 2 pouces de diamètre. Envelopper dans du papier paraffiné et laisser reposer au froid durant quelques heures. Tailler en rondelles très minces. Cuire à four chaud. Cette méthode permet d'utiliser moins de farine et donne des biscuits plus croquants.

Soufflé au fromage

1 c. à tb. de beurre
½ de tasse de lait

2 c. à tb. de farine
½ c. à thé de sel, poivre

2 c. à tb. de fromage râpé ou coupé fin

2 jaunes d'oeufs

2 blancs d'oeufs

Préparer une béchamelle, c'est-à-dire fondre le beurre, ajouter la farine, puis le lait. Lorsque la sauce a fait un bouillon, ajouter le fromage, laisser fondre. Joindre les oeufs (jaunes) défaits. Refroidir. Incorporer les blancs montés en neige. Mettre dans un plat à gratin beurré. Cuire ½ heure dans un four de 350° F. Préparer le soufflé pour qu'il puisse être servi dès que la cuisson est terminée ; autrement il tombe.

cet employé, par conséquent, devait être à son poste.

Claude, un peu étonné de ne pas l'avoir vu accourir au bruit qu'il avait fait en entrant, regarda.

Ne serait-il pas là, par hasard, et avait-il déserté sa surveillance ?

Le lit n'était pas défait et l'employé ne se voyait nulle part.

Mais, bientôt, un ronflement sonore vint prévenir le jeune homme que le veilleur de nuit n'était pas loin.

En effet, affalé sur le fauteuil du caissier, il dormait à poings fermés, le corps jeté en travers sur le bureau.

Claude ne l'éveilla pas.

La veille au soir, il y avait eu une retraite aux flambeaux ; la petite musique de Pierre-Pointue avait promené son enthousiasme et ses bannières dans le pays tout entier.

Quelques libations, peut-être trop prolongées, expliquaient chez le gardien de nuit le sommeil pas du tout réglementaire auquel le directeur le trouvait en proie.

Mais Claude, par nature, était indulgent et bon.

Le grand bonheur, dont ce jour-là son cœur était plein, augmentait encore cette indulgence, avivait cette bonté.

Il laissa dormir l'individu et entra dans son cabinet.

Les premières lueurs du matin pénétraient par les grandes fenêtres dont les persiennes n'étaient jamais closes.

Mais, dès l'entrée, le jeune directeur fronça violemment les sourcils.

En effet, un parfum subtil, indéfinissable, remplissait la pièce.

Il fit quelques pas.

— C'est singulier, murmura-t-il, cette odeur ne m'est pas inconnue.

« Qui donc a pénétré ici ? »

La veille au soir, Bernard était resté dans ce même bureau longtemps en conférence avec son ami d'enfance.

Mais Mirecourt avait horreur de toutes ces odeurs frelatées, dont le musc est toujours la base, et il n'en portait jamais sur lui.

Donc, ce parfum à la fois fin et violent, dont Claude saisissait maintenant les subtiles émanations, ce n'était pas son ami qui l'avait laissé dans le cabinet.

Mais qui, alors ?

Le jeune directeur fit deux ou trois pas, ouvrit la porte qui communiquait dans le bureau du caissier et violemment, il appela :

— Grégoire...

Le veilleur de nuit se réveilla en sursaut, et se frotta les yeux.

Mais Claude ayant répété son appel, il se trouva debout, ahuri et épouvanté.

— Monsieur le directeur, balbutia-t-il, en se dirigeant vers le bureau du jeune homme.

« Eh bien ! c'est un beau coup que j'ai fait là, de m'endormir comme un imbécile... »

« Voilà, patron ! voilà... dit-il, plus haut.

— Qui est entré ici depuis hier au soir ? demanda Claude avec le ton énergique et net qu'il employait dans les grandes circonstances et auquel nul ne résistait jamais d'ordinaire.

— Personne, patron, répondit l'autre, personne je vous en donne ma parole sacrée.

— Comment le savez-vous, puisque vous vous êtes endormi ?

— Oh ! il n'y a pas longtemps, j'ai entendu sonner toutes les heures à l'horloge de l'usine, même comme j'étais un peu fatigué, rapport à la retraite que j'ai suivie derrière la musique, hier au soir, je n'ai pas voulu me coucher en prenant ma garde. Monsieur le directeur peut voir que le pliant n'est même pas défait.

« Toute la nuit j'ai fait les cent pas dans tous les bâtiments, j'ai inspecté le moindre recoin. Il n'y a pas plus d'une heure que je suis remonté ici et que je me suis assis dans le bureau du

caissier ; et j'ai fini par m'endormir, oui, c'est vrai.

— Alors, vous n'avez vu rien de suspect depuis hier soir ?

— Non, patron, sur mon âme.

— Personne ne s'est introduit dans l'usine à votre connaissance ?

— Personne, je vous en donne ma parole.

Claude regarda l'individu qui paraissait sincère.

Maintenant, entre la fenêtre entrouverte et la porte entrebâillée, l'odeur s'en allait.

Peut-être était-ce simplement quelque composition chimique qui laissait derrière elle cette bizarre et pénétrante émanation.

Dans tous les cas, Grégoire Girette, le veilleur de nuit, ne mentait pas. Il n'avait rien vu, rien entendu.

Si quelqu'un, depuis la veille, était entré dans le bureau de Claude, cela avait été à l'insu du gardien, en jouant sa surveillance et probablement pendant son sommeil. Il était inutile d'insister, Girette ne savait rien.

— Bien, dit Claude, laissez-moi.

Il s'approcha de son bureau, très grand, très large, néanmoins dans un ordre parfait, et au milieu duquel se voyait étalé un buvard ouvert.

Là, le bizarre parfum que commençait à chasser de la pièce l'air frais du matin, persistait et de nouveau frappa Claude.

On eût juré maintenant que c'était l'endroit même où d'ordinaire écrivait et travaillait le jeune directeur qui en était imprégné.

— Mais je n'ai pas rêvé, murmura-t-il, je n'ai pas rêvé. Voilà cette infection qui recommence ici...

Ses sourcils se froncèrent de nouveau ; une inquiétude plus poignante, plus profonde couvrait ses traits intelligents et décidés.

Mais Claude n'était pas là pour perdre son temps en réflexions inutiles.

Il ouvrit une grande armoire qui paraissait solide, accotée ainsi qu'elle l'était entre l'immense coffre-fort et le mur.

Il y puisa des liasses de papiers, de documents, de notes de toutes sortes et les porta sur son bureau.

Puis il s'assit, les feuilleta et les compulsait.

Maintenant, il copiait rapidement certaines notes ; il faisait des croquis, se servant à peine de la règle linéaire tant sa main était sûre, et son coup d'oeil parfait.

Mais, tout à coup, en prenant un dernier cahier, celui dans lequel était ré-

sumé, en des notes explicites et claires, l'ensemble de toute la découverte, Claude devint plus blanc qu'un linceul.

Au milieu du cahier, à un endroit qui s'ouvrait de lui-même, il y avait une tache d'encre ; on avait essayé de l'enlever avec un papier buvard, puis de la gratter, de faire disparaître toute trace de l'accident ; mais on n'y était pas parvenu.

La tache se voyait toujours et, chose plus grave, elle était toute fraîche.

« Oh ! oh ! pensa le jeune homme, voici qui me paraît particulièrement grave... »

Un nom, immédiatement et malgré lui, se présenta à son esprit, flamba devant ses yeux.

Qui donc était capable de lui voler sa découverte ?

Qui donc, en étant capable comme gredinerie, avait matériellement le pouvoir de le faire comme intelligence et aptitudes spéciales ?...

Gaultier, Gaultier seul.

Mais Gaultier n'était pas dans le pays.

Brésilia et Cécile d'abord, Bernard ensuite lui avaient affirmé, la veille, qu'il était resté à Paris.

Cécile avait dit :

— Retenu par des complications à la maison de commerce.

Bernard avait ajouté :

— C'est un prétexte. Il est trop en vieillesse, trop bas, trop jaloux, pour vouloir assister à ton triomphe.

Claude prit dans son tiroir spécial une lettre reçue la veille au matin.

Elle était de Gaultier.

Dans cette lettre, il y avait les lignes suivantes :

« A mon grand regret, monsieur le directeur et cher patron, votre plus fidèle employé, votre humble ami, à coup sûr le plus attaché, le plus dévoué de tous ceux qui vous entourent, ne pourra venir, en ce grand jour, se réjouir de votre réussite et de votre triomphe.

« Après-demain, au matin, un de nos clients les plus considérables de l'Amérique du Sud, Esteban Pereira, m'a donné rendez-vous pour ses achats annuels.

« Il importe que je le reçoive. Un retard dans notre entrevue serait des plus préjudiciables à nos communs intérêts. M. Esteban Pereira serait, à coup sûr, harponné par un de nos concurrents, et adieu le demi-million d'affaires que nous faisons avec lui ; car vous n'ignorez pas que dans sa maison, des plus considérables, est concentré tout le commerce concernant notre partie, que fait l'Amérique du Sud.

« Je ne serai libre que tard dans la soirée, mais dès que je le pourrai, je m'échapperai pour aller me joindre à ceux qui vous aiment, et vous dire une fois de plus, monsieur le directeur et cher patron, la joie sincère qui emplit mon cœur à votre endroit ».

La lettre continuait longtemps ainsi ; Claude la posa ouverte sur le bureau et se mit à réfléchir.

Albert mentait-il ?

Disait-il vrai ?

Avait-il eu véritablement un rendez-vous avec M. Esteban Pereira ?

Ou bien, n'était-ce là qu'un prétexte trouvé pour ne pas assister à la gloire de Claude ?

S'il était sincère, il n'avait pu se trouver à Pierre-Pointue dans la nuit qui venait de s'écouler.

Dans tous les cas, le premier courrier, en arrivant, allait fixer Claude là-dessus.

Ou bien Esteban Pereira avait fait une commande.

Ou bien Albert dirait qu'ils n'avaient pu s'entendre tous les deux, et que l'affaire était manquée.

Plein d'anxiété, le cœur battant à étouffer, le jeune directeur, néanmoins,

LES MEDECINS NOUS DISENT... [Suite de la page 6]

que leur interdit la lourdeur ou le manque de souffle. L'obésité peut également provenir d'une malformation osseuse qui limite les mouvements et donne naissance à une ankylose qui ne tarde pas à se communiquer à tout le corps. Dans ce cas, on a grand-peine à la traiter car la cause est souvent permanente. On doit se méfier de toutes les maladies qui sont presque inhérentes à l'obésité : maladies de cœur, des reins, diabète, sans parler de l'essoufflement qui devient parfois douloureux. Le risque de mortalité précoce, est tel, chez les gens de cette catégorie que les compagnies se refusent souvent à prendre pour eux, un contrat sur la vie aux conditions normales. Une autre forme d'embonpoint excessif est parfois due à un mauvais fonctionnement des glandes à sécrétion interne.

Peut-on retrouver l'équilibre ?

Certainement, mais dans l'un et l'autre cas, le patient doit s'astreindre à un régime qui lui est souvent pénible. A tous l'exercice physique doit être profitable s'il est intelligemment pratiqué ; il excite l'appétit ou élimine les graisses.

Pour reprendre du poids

On ne peut compter sur un miracle. Le premier point indispensable est de s'organiser une vie régulière, de prendre le sommeil nécessaire, de supprimer les collations si elles risquent d'ôter de l'appétit aux heures normales des repas, de limiter raisonnablement l'exercice physique, se reposer un peu après les repas pris lentement, afin que l'estomac en tire la nutrition maximum. Enfin, s'organiser un régime alimentaire riche en vitamines. Au cas où la maigreur persisterait et entraînerait la fatigue, consulter un médecin.

Pour retrouver la ligne

Combien en a-t-on vu laisser leur santé dans l'observance de prétendus traitements amaigrissants qui ne peuvent que contenir des ingrédients nocifs. Les jeunes filles, surtout, doivent s'en méfier. Le plus sûr moyen reste de subir, premièrement, un examen médical complet, avant d'entreprendre tout traitement. On doit savoir la cau-

se de l'embonpoint et s'assurer si l'obésité n'est pas accompagnée de quelque autre maladie grave, tel que, le diabète, maladie du cœur ou des reins, insuffisance glandulaire.

Il faut ensuite déterminer combien de livres il convient de perdre et ne pas se laisser séduire par un programme trop sévère, une livre et demie par semaine reste la moyenne la plus sûre ; établir un régime qui favorise cet amaigrissement sans compromettre l'état général de santé ; manger à des heures régulières et ne pas toujours grignoter quelque chose ; faire des exercices adaptés à son propre cas.

Tous ceux qui suivent un traitement, de quelque ordre qu'il soit, doivent se peser régulièrement, afin de juger des résultats. Et vous qui êtes en bonne santé, ne badinez pas avec la balance, elle pourra vous être bien utile ne serait-ce que pour constater que tout va bien.

Le poids est un baromètre précieux car, il vous est facile d'y recourir par vous-même.

Au fond, s'il faut conclure, constatons plutôt que tous les conseils que nous vous donnons, ne sont que naturels. Ils tendent, le plus souvent, à compenser les inconvénients d'une vie déséquilibrée, dans laquelle le travail cérébral, le travail physique et l'alimentation ne sont pas harmonieusement répartis. Chacun de vous, j'en suis sûr, s'il fait appel à son bon sens et étudie quelque peu son cas, ne manquera pas de trouver, par lui-même, le traitement qui lui convient — s'il n'est pas trop tard. L'homme, autrefois, disposait d'un instinct qui lui permettait de choisir la nourriture dont il avait besoin, avec autant de discernement que le chien le fait, chaque jour devant nous. L'appel à la raison, nous a bien souvent induits en erreur en émoussant cet instinct. Faisons-le revivre et tout ira mieux.

R. LAURENT

(Les tableaux et nombres de conseils ici donnés, ont été établis par les spécialistes de la Métropolitan Life Assurance Co.)

résolument d'attendre, sans rien préjuger.

Après le courrier seulement, il prendrait une résolution.

En effet, il lui avait rêvé...

Ou bien il allait se trouver en présence d'un danger réel, et ce danger était Gaultier.

Mais Claude était un homme.

Il sut se contenir, attendre, vaquer à ses occupations comme si rien ne s'était passé.

Il avait mis en ordre ses notes et ses papiers.

Il alla dans les salles fermées à clef, où étaient rangés les divers obus, ceux qu'il avait remplis lui-même, ceux qui étaient prêts à recevoir la nouvelle mélinite, à la force cent fois plus explosive que l'autre.

Ces derniers, Claude devait les compléter lui-même, en présence de la commission, avec les appareils spéciaux qui étaient encore une de ses inventions.

Après cela, on les porterait sur un champ de tir que Claude avait fait organiser à ses frais, dans un endroit désert.

Un canon rayé lui avait été fourni par le ministère de la Guerre et là, comme il l'avait fait à Vincennes, lors de ses premières expériences, il montrerait l'incomparable supériorité de sa découverte.

Il fit sa tournée minutieusement, soigneusement, comme il faisait toutes choses, avec ce clairvoyant coup d'oeil du maître qui n'appartenait qu'à lui, et qui se rendait compte du plus petit détail, comme de la question la plus importante.

Tout était à sa place.

Tout, depuis le champ de tir soigneusement établi, avec les buts placés à la distance et à la hauteur réglementaires, jusqu'à la prolonge d'artillerie qui devait, avec les précautions spéciales, transporter les obus de l'usine à l'emplacement sur lequel on allait les expérimenter.

Quand il revint dans son cabinet, après sa tournée, le premier courrier du matin était déjà déposé sur le coin de son bureau, l'attendant.

Au milieu du formidable entassement de lettres, de circulaires, de prospectus ou de journaux, Claude fébrilement chercha.

Enfin, l'écriture correcte de Gaultier frappa ses regards.

Il s'empara de l'enveloppe, timbrée d'un en-tête sur lequel on voyait :

Jean-Jacques Monastier,
Pierre-Pointue (Vosges)

Avant de l'ouvrir, il examina le timbre de départ, il portait :

« Paris, huitième distribution ».

Une pensée rapide naquit dans le cerveau du jeune directeur :

« Gaultier n'avait-il pas pu, la veille au soir, alors même qu'il eût été absent de Paris, donner des ordres pour que cette lettre fût mise à la poste par un de ses employés ? »

Mais ce fut plus prompt qu'un éclair.

Gaultier, en effet, était bien prudent, et en qui donc eût-il eu assez de confiance pour accomplir un acte qui, en cas d'enquête, se fût tourné contre lui ?

Claude, pour faire ce raisonnement, ignorait et Arnold et le rôle qu'il jouait dans la vie de son fils adoptif.

Il ouvrit la lettre et lut ceci :

« M. Esteban Pereira a été exact ce matin au rendez-vous qu'il m'avait donné, mais j'ai eu affaire à forte partie. Nos concurrents l'avaient travaillé pour avoir sa clientèle, si importante, lui avaient consenti des rabais extravagants.

« J'ai dû discuter toute la matinée, pour lui prouver que l'incomparable supériorité de nos produits justifiait la légère hausse de prix qu'il ne voulait pas admettre.

« Voyant que j'allais peut-être échouer avec ce client si important, il m'est venu une idée qui, je crois, nous attachera la maison Pereira pour toujours.

« Cette idée, la voici :

« J'ai demandé à notre Américain un second rendez-vous pour trois heures de l'après-midi.

« Il l'a accepté, mais toutefois est arrivé avec un énorme retard.

« J'étais très inquiet, pensant qu'il nous avait échappé, et que ma malheureuse idée ne verrait pas le jour.

« Je me trompais.

« A quatre heures et demie, il est arrivé plus hostile, plus buté que jamais.

« Alors, j'ai immédiatement mis à exécution ce que j'avais combiné.

« C'était ceci :

« Je m'étais procuré divers ustensiles de ménage sortant de chez les concurrents qui avaient travaillé M. Esteban Pereira, et portant bien ostensiblement et leurs noms et leur marque de fabrique.

« Je lui ai fait constater et reconnaître la chose. Puis, j'ai pris plusieurs de nos ustensiles à nous, bien exactement pareils comme dimensions, poids et force.

« J'ai soumis les uns et les autres à une température extrêmement élevée, mais égale pour tous les modèles.

« Les ustensiles de nos concurrents se sont troués, gondolés, fondus.

« Les nôtres, au contraire, sont restés aussi intacts et aussi beaux que s'ils n'avaient pas servi.

« L'expérience était concluante, et Esteban était émerveillé.

« Malgré cela, j'ai consenti à la minime réduction qu'il me demandait ; mais c'est terminé, nous aurons en lui un client fidèle qui ne nous abandonnera jamais.

« Malheureusement, ma démonstration a fini, il y a quelques instants seulement.

« J'avais mis dans mes projets de prendre le train ce soir pour aller vous féliciter et me trouver auprès de vous demain.

« L'heure du dernier express était passée quand M. Pereira a quitté notre maison. De plus, comme il doit revenir demain matin pour la commande qu'il n'a pu faire aujourd'hui, il ne serait peut-être pas prudent de ma part de ne pas m'occuper personnellement d'une affaire aussi importante.

« Donc, monsieur le directeur et cher patron, je vous demande de m'excuser si je manque à votre fête de famille.

« Le courrier de demain, en vous apportant le double de l'ordre donné par M. Pereira, sera pour moi, je l'espère, une raison qui m'obtiendra votre indulgence ».

Suivent deux pages de protestations et de vœux.

Claude n'y croyait pas.

Mais quel poids de moins dans son cerveau et dans son cœur !

Gaultier, matériellement, n'avait pu venir à Pierre-Pointue.

La tâche d'encre que Claude avait trouvée au milieu de ses notes, il fallait en chercher la cause ailleurs.

Quelque employé était peut-être entré dans le bureau pendant une absence du jeune directeur, alors que le cahier était étalé sur le buvard ; par maladresse, en cherchant quelque chose, il avait probablement fait rouler la plume humide sur le papier. Puis, pour ne pas être grondé, il avait voulu réparer sa sottise et l'avait aggravée. C'était possible.

Après tout, les choses les plus simples ne sont-elles pas celles qui, quelquefois, montent le plus l'imagination, paraissent les plus invraisemblables, les plus compliquées ?

Quant au parfum, ne pouvait-il venir, en effet, de quelque combinaison chimi-

que faite de divers agents se rencontrant par hasard ?

Mais Claude ne resta pas longtemps à méditer ces choses.

Les heures passaient.

Maintenant qu'il croyait être sûr de l'impossibilité où avait été Gaultier de venir, il ne se préoccupait plus de ce qui l'avait d'abord si profondément impressionné et frappé.

Le pays s'éveillait.

De tous les côtés, on entendait des cris de joie, des coups de fusil ; le bourdonnement fou de la population en marche, heureuse et enthousiaste, éclatait de toutes parts.

Le train arrivait à neuf heures.

Des landaus, à la gare de Vineuil, devaient recevoir la commission.

Claude, qui voulait se trouver à ce débarquement, n'avait que le temps d'aller au château se préparer pour partir.

C'est ce qu'il fit, l'esprit libre, tranquille, rasséréné.

Au château, il trouva Jacqueline déjà vêtue de blanc, fière, rayonnante, heureuse.

— Père est on ne peut mieux disposé, dit-elle.

« Il a, ce matin, sa figure des meilleurs jours.

« Au baiser qu'il m'a donné, à la façon dont il m'a serrée dans ses bras, j'ai compris son bonheur.

« Attends-toi, mon Claude, à quelque grande surprise de sa part. Et surtout que ta reconnaissance pour Bernard augmente, car c'est certainement lui, qui en causant tard, hier soir, avec père, a achevé l'oeuvre que ton intelligence, ton travail, tes efforts et ta volonté avaient mise en si bon chemin.

Le jeune directeur suffoquait d'émotion.

Il regardait sa fiancée avec les yeux d'extase et d'amour qu'il avait toujours eus pour elle.

Cette surprise de Jean-Jacques, il la devinait.

Fidèle à son serment, comme l'avaient été ceux de sa race et de sa famille, le dernier des Monastier allait tenir sa promesse et faire le bonheur de Claude.

Simplement, avec le respect infini qui était en lui pour sa petite amie d'enfance, le jeune directeur appuya ses lèvres sur les mains de Jacqueline.

— Ma vie est à toi, dit-il.

« Dans le bonheur comme dans la tristesse, dans la paix comme dans la lutte, mon cœur t'appartient jusqu'à mon dernier souffle.

Jacqueline avait fermé les yeux.

Ces paroles, qu'elle savait si sincères, la pénétraient, lui donnaient un recueillement profond, une extase de bonheur incomparable.

— Je pense de même, dit-elle, rien ne nous détachera jamais l'un de l'autre.

Plus bas, elle ajouta :

— Ah ! pourquoi, pourquoi ? celle qui a mis ce sentiment béni dans nos cœurs, qui a préparé et voulu notre amour, pourquoi notre mère Angèle, notre sainte et bien-aimée providence, n'est-elle pas là pour voir son oeuvre en ce jour d'élection et de triomphe ?...

De son côté, Bernard, à son réveil s'était senti horriblement impressionné par la rencontre fortuite qu'il avait faite de Gaultier la nuit précédente.

Maintenant, il se reprochait amèrement de ne pas être resté en faction à la porte de Lisbeth Klein.

Est-ce qu'il n'aurait pas dû s'asseoir sur une borne et demeurer là, invisible et muet jusqu'au jour s'il avait fallu ?...

Mais non, en voyant s'éteindre la petite lumière aperçue à travers l'imposte, il avait pensé que rien ne bougerait plus dans la maisonnette jusqu'à l'aurore, et il était parti.

A ce moment du réveil, alors que les pensées ont une lucidité très grande, un

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jesdi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

(pour le Canada seulement)

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6880, rue Bordeaux

Casa Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Cl-inclus 5 cents pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province _____

instinct sûr lui disait qu'il avait commis une faute.

Il sauta par terre, vaqua aux soins de sa toilette, et, peu à peu, ses idées se modifièrent.

L'impression première non seulement s'effaça, mais il en vint à se demander si, par hasard, il n'avait pas rêvé; si cette silhouette entrevue si rapidement la nuit passée, aux rayons de la lune, était bien celle de Gaultier.

Il était à ce moment-là horriblement énérvé, et par la longue conversation qu'il avait eue avec Jean-Jacques, et par la station qu'il avait faite devant la fenêtre de Cécile endormie.

Toutes ces choses spéciales ne l'avaient-elles pas mis dans un état particulier, où le fantôme maudit qui hantait sa pensée s'était présenté à lui comme une sorte d'hallucination?...

Il y avait peut-être cependant une façon pour Bernard de savoir s'il n'avait pas rêvé.

C'était, d'abord, d'interroger Lisbeth Klein, de lui offrir pour parler une somme considérable; on la disait cupide, elle ne résisterait pas à la proposition de Mirecourt.

Puis, après l'Allemande, il y avait encore Brésilia et sa fille.

Était-il possible que Gaultier fût venu dans le pays sans faire une apparition quelconque à la petite maison du bois?

Ce fut par l'Allemande qu'il résolut de commencer.

La maisonnette située au bout du village était ouverte.

Elle se distinguait des petites habitations voisines par un pavement plus considérable, plus soigné.

Non seulement les drapeaux monnaient jusqu'au faite du toit, mais des guirlandes de sapin et de buis la contournaient depuis le bas jusqu'au sommet.

La porte, les fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes et, dans l'intérieur tout reluisant de propreté, on voyait les pots de fleurs précieusement conservés pendant l'hiver, et pour lesquels, comme en Suisse et en Allemagne, Lisbeth éprouvait une passion jalouse.

Elle aperçut Bernard, qui était au plein jour de la rue, avant que celui-ci n'ait pu lui-même la distinguer au fond de la pièce relativement obscure.

— Tiens, cria-t-elle, en s'approchant avec une exubérance de gestes qui lui était familière :

« Monsieur le marquis... En voilà une joie de vous voir parmi nous... »

Bernard, sans façon, et comme s'il n'avait pas prémédité sa visite, entra simplement, ainsi qu'il le faisait du reste dans toutes les maisons du pays.

— Vous ne saviez pas que j'étais arrivé, ma bonne Lisbeth? demanda-t-il.

— Comment l'aurais-je su, et qui est-ce qui aurait pu me le dire?

« Je n'ai pas de grandes relations avec le château, vous savez bien, monsieur le marquis. »

— Je pensais que Gaultier vous l'aurait appris, dit Mirecourt, à brûle-pourpoint.

La vieille ouvrit démesurément ses petits yeux roubards et bleuâtres, auxquels elle arriva à donner une expression de naïveté et d'étonnement absolument vraisemblable.

— Gaultier? répéta-t-elle, mais il aurait fallu le voir, et vous savez, monsieur le marquis, il n'est pas comme vous, celui-là: il est devenu très fier, depuis qu'il est riche. On voit bien qu'il n'a plus besoin de la pauvre vieille Lisbeth.

« Il ne vient pas souvent dans le pays, mais quand il y vient, il ne connaît plus le petit chemin de la maison où cependant, jadis, il a été tant soigné, tant aimé. »

C'était dit avec l'animosité amère qui paraissait admirablement vraie et sincère, si vraie que Bernard, cependant

sceptique et peu facile à mettre dedans, se sentit fortement ébranlé.

— Mais, cependant, Gaultier est venu hier soir, fit-il, voulant, malgré son doute, aller jusqu'au bout de son enquête.

— A Pierre-Pointue? fit l'Allemande, en interrogeant à son tour.

— Non, pas à Pierre-Pointue, mais ici.

— Ici, mein Gott! celui qui vous l'a dit s'est moqué de vous, malgré le respect que je vous dois, monsieur le marquis.

« Gaultier chez moi? Eh bien! il y a longtemps que cette porte ne l'a pas vu passer... »

— Personne ne me l'a dit, Lisbeth.

— Alors, ce que vous faites là, monsieur le marquis, est très mal; vous savez que la vieille a du chagrin rapport à l'ingratitude de celui qu'elle a élevé, et vous lui retournez le couteau dans la plaie... Cela ne vous ressemble pas.

— Lisbeth, j'ai vu Gaultier entrer chez vous, cette nuit.

— Chez moi, Vierge sainte! vous l'avez rêvé, monsieur le marquis...

Le ton était si naturel, la physionomie si simple et si vraisemblable, que Bernard, en effet, se crut le jouet de quelque hallucination.

Cependant, il avait bien vu la porte s'ouvrir, il avait bien entendu la vieille Allemande parler à celui qui entrait.

Elle alla elle-même au-devant de sa pensée, en lui disant :

— Ah! je vois ce que c'est; depuis quelque temps, je loge, en effet, un de mes parents, que je soigne comme je l'ai fait jadis pour Gaultier.

« Il est rentré tard cette nuit, rapport à la retraite aux flambeaux. »

« Je l'attendais très inquiète et, lorsqu'il est arrivé, je ne me suis pas gênée pour lui dire que je n'admettais pas cette conduite-là. »

Mirecourt n'insista pas, il était à peu près convaincu.

Cependant, il ajouta sérieusement, gravement :

— Écoutez, Lisbeth, j'ai un intérêt à savoir si Albert est venu dans le pays cette nuit. Vous seule pouvez me donner le renseignement. Mais je ne vous le demande pas pour rien. Dites-moi ce que je veux connaître, et je vous donne mille francs.

Les yeux de la vieille s'allumèrent de convoitise, mais elle ne répondit pas.

Bernard vit son hésitation.

— Mettons vingt mille, et parlez.

Elle leva ses grosses mains en l'air.

— Vingt mille francs, dit-elle dans son baragouin. Et vous croyez, mein Gott, que pour cette fortune quelque chose au monde m'empêcherait de parler?... »

« Mais je ne peux pas mentir, n'est-ce pas? même pour acheter la paix de mes vieux jours. Non, non, monsieur le marquis, malheureusement, je n'ai pas vu Gaultier... Ah! pourquoi, pourquoi, n'est-il pas venu?... »

ILU et IENTENIDU

POURQUOI UN SENS EN FRANCE, ET UN AUTRE AU CANADA

Pourquoi le même mot français aurait-il deux sens, l'un en France et l'autre ici? Pourquoi un sens en deçà et un autre au-delà des mers? N'est-ce pas là diminuer les forces de notre langue et l'effriter comme le temps fait des quartiers de rocher? Ne dépassons-nous pas nos droits en donnant ici aux mots un sens qu'ils n'ont pas ou qu'ils n'ont plus, et en faisant ainsi des doublets inutiles d'autres mots qui existent déjà par ailleurs? Avons-nous le droit d'exercer envers nos mots le rôle du brigand Procuste? La mythologie nous apprend qu'il y avait dans l'Attique un brigand célèbre qui, non content de dépouiller les voyageurs, les faisait étendre sur un lit de fer, leur coupait les pieds lorsqu'ils dépassaient le lit, ou les faisait tirer au moyen de cordages jusqu'à ce qu'ils en atteignent la longueur. C'était le brigand Procuste, et son nom est resté dans l'histoire. N'est-ce pas jouer un rôle semblable à celui de ce brigand que de prendre les mots français consacrés par l'usage en France, de leur donner ici un sens qu'ils n'ont pas ou qu'ils n'ont plus, de leur imposer une signification vieillie, d'en étirer ou d'en rétrécir le sens et de les revêtir de la camisole de force les obligeant à subir le sens qu'on exige d'eux? Ne faisons pas des mots français des esclaves; la signification qu'ils ont dans leur pays d'origine, qu'ils l'emportent et la gardent ici. Autrement, c'est la confusion et l'obscurité du discours qui par là cesse d'être français, car, comme le dit le poète, tout ce qui n'est pas clair n'est pas français.

L'anglais et le calembour

L'anglais est du français mal prononcé, disait un humoriste. Si l'anglais est mal prononcé, il se rapproche du français et prête le flanc aux équivoques.

Un *hammerless* est un fusil sans chien.

— Si je n'ai pas le merle, j'ai au moins la *merlesse*, disait un chasseur résigné, revenant bredouille de la chasse.

— Ce même chasseur, dans une meublerie, demande un jour une chaise bergante.

— Aimeriez-vous un *rocking chair*? interroge le meublier.

— J'aimerais bien un *rocking*, mais pas *cher*, répond l'autre.

Les bogheis à roues caoutchoutées s'appellent *rubber tire*. On donne au tout le nom de la partie.

— Je viens d'acheter une belle petite *robotaille* à mon garçon, disait un jour un brave fermier.

L'été dernier, à Saint-Hyacinthe, je demande à un citoyen où demeure M. Dubois.

— M. Dubois, me répond-il, demeure près de la *Palestine*.

Les bras me tombèrent. Je croyais connaître Saint-Hyacinthe. Je savais qu'il y avait un marché à foin, mais je n'avais jamais entendu parler de quartier juif.

— Où est la *Palestine*? demandai-je.

— Là-bas, où que ça boucanne.

Je compris: il s'agissait d'une *pelle à steam*.

Les derniers doutes s'évanouirent dans l'esprit de Mirecourt.

Décidément, il avait pris la silhouette du neveu de Lisbeth pour celle de l'homme qu'il haïssait mortellement, et qui, peut-être, pour cette raison, hantait constamment sa pensée.

Il quitta l'Allemande. S'il avait vu l'éclair des yeux de la vieille quand il s'éloigna, il eût peut-être pensé autrement.

Plus tranquille, il se dirigea vers la maison du bois, voulant confier à Dominique le reste des préoccupations qui, néanmoins, le troublaient encore.

Mais, dès qu'il eut achevé sa confidence, Brésilia, carrément, lui dit :

— Tu t'es trompé, Lauris; ce n'est pas mon gredin de gendre que tu as vu ici cette nuit, et pour cause...

L'ancien prospecteur attira à lui une dépêche, déposée ouverte sur un coin de son bureau, et la tendit à Bernard.

Elle était adressée à Cécile et contenait ces mots :

« De Paris à Landrouzies, neuf heures du matin. »

« Madame Albert Gaultier, « Impossible me rendre à Pierre-Pointue comme le désirais. »

« Acheteur important resté à la maison de commerce jusqu'à huit heures, revient demain matin à neuf heures pour très grosse commande. Regrets et tendresse. »

— Crois-tu que tout cela soit vrai? demanda Bernard à son ami.

— Avec un semblable individu, on ne sait jamais, répondit l'autre.

« Cependant, il connaît notre caractère; toi surtout, il te craint comme le feu; il n'oserait pas mettre en avant une chose, dont la plus simple enquête démontrerait la fausseté. »

« Du reste, Claude ou M. Monastier doit avoir trace de cette affaire-là dans son courrier. »

— J'aimerais mieux ne pas parler à Claude de mon angoisse, dit Bernard, surtout aujourd'hui. A quoi bon lui empoisonner sa joie?

— Tu as raison, le vrai bonheur est si rare!

« Mais M. Monastier sera peut-être au courant. »

— Je vais essayer de voir mon oncle et de le faire adroitement parler sans me livrer; car, à part toi, mon cher vieux, je ne veux confier mes pensées à personne.

Et Bernard, en effet, sans se laisser aller à la tentation de voir Cécile et de serrer sa petite main, se dirigea vers le cabinet de Jean-Jacques Monastier.

— Est-ce que nous allons être privés du bonheur de voir aujourd'hui l'adorable Albert Gaultier? demanda-t-il à son ancien tuteur.

Jean-Jacques connaissait l'antipathie profonde que Bernard éprouvait pour le mari de Cécile, et il n'était même pas très sûr qu'au fond de lui-même l'industriel n'eût pas, en ces derniers temps, deviné les causes de cette antipathie.

— Réjouis-toi, méchant garnement, dit-il, ton bonheur d'assister au brillant succès de Claude ne sera pas troublé; ta bête noire ne paraîtra pas ici.

— Certainement, mon oncle, je suis enchanté d'être débarrassé de l'individu, mais cependant avouez que le monsieur a une drôle de manière de comprendre la vie, et certains devoirs.

« Est-ce qu'il n'eût pas dû, à tout prix, se rendre libre pour la fête, et se trouver à la tête des employés de l'usine dont il est, en fait, et toujours, le contremaître?... »

Comme l'avait fait Brésilia quelques instants auparavant, Jean-Jacques tendit à Bernard une lettre qui était ouverte à côté de lui.

— Lis cela, dit-il, et après tu comprendras qu'il est prudent de ne jamais juger n'importe qui ou n'importe quoi sur les apparences.

C'était, en d'autres termes, mais avec plus d'emphase et en accentuant encore l'importance de l'affaire et celle de la commande qui allait être consentie, la même lettre qu'Albert avait écrite à Claude.

Cette fois, Bernard était tout à fait convaincu.

Il rendit la lettre à son ancien tuteur, et se leva en disant :

— Claude désire que j'aille avec lui à la gare de Vineuil, pour recevoir ces messieurs ; c'est un service que je ne puis pas lui refuser. A tout à l'heure, père, au revoir...

Mais, au lieu de gagner la porte, il se retourna spontanément, se jeta au cou de Jean-Jacques, l'embrassa ardemment comme Jacqueline elle-même eût pu le faire, et il murmura... Claude mérite d'être heureux.

Monastier envoya un inexprimable regard à un grand cadre, dans lequel étaient les photographies assemblées de tous ceux qu'il avait aimés, les morts, comme les vivants.

Il y avait son père, sa mère, tante Ursule, Colette, Perrotin, Angèle, Jacqueline, Claude et Bernard.

Et, tous bas, l'accent singulièrement ferme et convaincu, il dit :

— Avant ce soir, tu verras que la parole d'un Monastier a toujours sa même valeur...

« Tu seras content ! »

XIX — Un vrai Français

UN SIFFLET aigu a déchiré l'air.

Une trépidation générale ébranle le sol, un nuage de fumée blanche et légère ternit l'azur clair du ciel.

Une locomotive ornée de drapeaux apparaît bientôt, au détour de la voie, se dirigeant vers la gare de Vineuil.

La population tout entière est massée aux alentours.

La petite ville qui, une des dernières, en attendant que soit payée la rançon de la France, a subi le terrible joug des Prussiens, elle qui en a tant souffert, qui l'a tant maudit, est heureuse aujourd'hui, elle palpite d'espérance et d'orgueil parce que c'est un de ses fils qui, par son travail, aidera peut-être, sinon à la revanche, du moins à la réhabilitation de la chère France.

Les abords de la station sont noirs de monde.

Les privilégiés encombrant les trottoirs.

Le train s'arrête.

Les membres de la commission descendent de leur compartiment.

C'est d'abord le général directeur de l'artillerie, dont les feuilles de chêne entourent le képi rouge.

Puis, un colonel de la même arme, dont les inventions et les découvertes sont fameuses et portent son nom. Un capitaine l'escorte, également un officier d'état-major.

De toutes parts, à leur vue, un cri formidable retentit :

— Vive la France !...

Toutes les têtes se découvrent, toutes les mains s'agitent et se tendent.

Claude, impassible, mais blanc comme un cierge ; Bernard, plus nerveux, plus bouleversé en apparence, s'avancent tous les deux.

Les présentations ont lieu, les mains se serrent.

Puis les six personnes se dirigent vers les landaus.

Mirecourt se ressaisit un peu. Claude, au contraire, n'y voit plus ; sa pâleur a encore augmenté, il n'entend pas ce qu'on lui dit, ses jambes vacillent sous lui comme celles d'un homme pris d'ivresse.

Alors Bernard, qui devine le formidable bouleversement de son ami, reprend sa grande aisance d'homme du monde.

Dans la première voiture, il fait monter le général, le colonel et Claude.

Il s'installe dans la seconde avec les deux autres officiers.

Et les acclamations reprennent, elles deviennent du délire. De tous les côtés, on n'entend que :

« Vive la France !... Vive la République !... »

Les officiers, émus eux aussi, sourient et saluent.

L'enthousiasme est indescriptible.

Les cochers ne peuvent pas faire avancer leurs chevaux.

Enfin, le petit cortège finit par se mettre en marche.

La foule suit.

— Ces populations de l'Est ont un bien grand amour pour la patrie, fait observer le général.

Le colonel, qui a du sang lorrain dans les veines, répond :

— Elles ont été les premières envahies, les dernières libérées. Elles sont les gardiennes vigilantes et dévouées de nos frontières ; plus que tous les autres Français peut-être, ceux-ci ont la France dans la peau et dans le sang.

Claude, lui, ne peut dire un mot.

En vain le général lui parle-t-il de sa merveilleuse découverte.

En vain le félicite-t-il sur le travail, la persévérance et l'effort acharnés qu'il a dû déployer pour mener son idée à bien. Le fils adoptif de Jean-Jacques ne peut desserrer ses lèvres, crochétées ainsi qu'elles le sont par la plus poignante, la plus intense des émotions.

C'est en effet Jacqueline conquise, c'est son but atteint, c'est sa patrie, celle que Claude a choisie et voulue, qui va le proclamer un de ses fils dévoués, capable de l'aimer, de la défendre !...

Et tout cela fait naître en lui une émotion capable de le tuer.

Mais, depuis un instant, les mâts de pavage qui jalonnent la route se font plus nombreux, les drapeaux qui flottent semblent avoir un clapotement plus joyeux, on dirait que dans leur indistinct langage, ils murmurent :

— Gloire à celui que demain la France acclamera !

Dans le lointain, la masse imposante du vieux château de Pierre-Pointue se détache avec ses massives silhouettes, ses tours carrées, ses nombreuses tourelles élancées, coiffées en éteignoir, que les vieux lierres couronnent et enguirlandent.

Plus bas, à ses pieds, se voit l'usine, avec ses hautes cheminées noires et travailleuses, des bâtisses dont les toits bleuâtres rayonnent au bon soleil printanier, ses innombrables bâtiments dont l'importance raconte l'effort extraordinaire qui, depuis près d'un siècle, a été accompli là par les Monastier, l'une des gloires du pays.

La route de Landrouzies est traversée.

Les enfants rient et jettent des fleurs dans les voitures, les femmes adressent à Claude, à celui qu'elles ont vu grandir, des sourires de tendresse, des regards de bénédiction et d'amour.

Les acclamations redoublent.

— Comme on vous aime, murmurent les deux officiers attendris.

Enfin la petite côte est gravie.

Les landaus s'arrêtent dans la grande cour de l'usine.

Jean-Jacques est là, sa haute taille redressée, un sourire de fierté et de joie sur les lèvres.

Son oeuvre, celle d'Angèle est accomplie.

L'enfant qu'il a tant aimé, et tant haï, a laissé les scories de son origine aux épines du chemin parcouru.

Il est devenu un être utile dont sa patrie d'adoption bénira le nom.

A ses côtés, on voit Jacqueline, belle comme elle ne l'a jamais été, sous son aigrette d'oeillets sauvages, avec sa cocarde aux trois couleurs, ainsi que dans les estampes naïves on voit la

chère Lorraine à la couronne de tours démantelées, au cœur blessé et saignant..., mais portant toujours, envers et contre tous, les trois couleurs bien-aimées, comme un souvenir du passé, comme un espoir pour l'avenir !...

Elle redresse la tête aujourd'hui, elle semble dire :

— Celui que j'aime est un être de devoir, d'intelligence et d'élection ; mais c'est mon amour fidèle qui, en le soutenant, lui a donné la force d'accomplir son oeuvre, de la mener à bien !

Brésilia, heureux, est à côté de ses amis.

Cécile se fait toute petite derrière Jacqueline ; cependant, ses beaux yeux doux, ses yeux de myosotis pâle, sont pleins, eux aussi, de bonheur et de joie.

Janvier, les ingénieurs, les contre-maîtres, les ouvriers sont tous groupés derrière Jean-Jacques, ils sont ses amis et sa famille.

Ils composent, eux aussi, en effet, les humbles amis de toujours, la famille du travail, de l'effort, du but à atteindre ; ce sont eux qui donnent à une branche essentielle de l'industrie nationale la suprématie qu'elle a acquise et que les pays voisins sont impuissants à lui prendre.

Et pendant que le général presse les mains de Jean-Jacques en le félicitant, pendant que l'industriel présente son personnel, Jacqueline se glisse contre Claude et, devant sa pâleur, murmure :

— Un peu de calme... C'est le moment... Prends courage... L'instant est proche... Redresse-toi, haut la tête comme est le cœur... Je suis là...

— C'est bien pour cela que mon bouleversement est si grand, finit-il par dire... Je t'aime trop. J'ai peur d'en mourir.

Elle lui serre la main, heureuse, fière, amoureuse et éperdue.

Enfin, on pénètre dans l'usine.

Jacqueline ne veut pas quitter Claude.

— Je vais leur montrer la première opération, qui consiste à remplir les obus avec les instruments spéciaux que j'ai inventés, dit Claude à la jeune fille.

« Il n'y a pas le moindre danger, mais je serais tout de même plus content si tu restais dehors avec Cécile et M. Brésilia. »

Et elle, avec son doux sourire grave et décidé, répond :

— Non ! je ne veux pas me séparer de toi... N'insiste pas... Je ne te quitterai jamais.

Et elle le suit.

Et le général, ébloui de sa beauté, de son profil si doux et si ferme, de ses grands yeux de velours à la fois tendres et mutins, de son corps long, souple et beau comme celui de quelque statue adorable et parfaite, lui dit :

— Et s'il arrivait malheur, mademoiselle ? Pour ma part, je ne me pardonnerais jamais de vous avoir autorisée à nous suivre. Il vous faut demeurer dehors avec votre sœur.

Il prenait Cécile, si différente pourtant, mais si suprêmement élégante dans sa robe exquise, pour la sœur de Jacqueline.

Celle-ci secoua la tête.

— Non, dit-elle, n'insistez pas, général. Claude Lambert est mon fiancé, un fiancé que j'aime éperdument depuis toujours ; le danger qu'il court sera constamment partagé et voulu par moi.

— Aussi vaillante que belle, alors... Une vraie Française, de celles qui relèveront toujours la patrie, lui garderont sa suprématie et sa pure gloire, qui dans tous les siècles l'ont rendue l'invincible, l'unique pays du monde, qui lui ont, envers et contre tout, conservé sa noblesse, sa force, ou les lui ont retrouvées et reconquises quand,

On vient à

New-York

de partout

pour apprécier le confort et les nombreux avantages que vous offre

HOTEL Woodward

SUR LA 55e RUE, A BROADWAY

Splendement aménagé pour 800 hôtes

Salles de bains, douches et radios. Télévision !

DEPUIS \$3.50 SIMPLE et \$5.00 DOUBLE

EPUISEMENT

PHYSIQUE et NERVEUX

Voici un incomparable régénérateur des forces physiques et nerveuses pour hommes, femmes et enfants.

Son effet est instantané

Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier

D. WATSON & CO., Montréal



MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pour quoi souffrir? La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES

LAMBLY'S

CONTRE LE MAL DE TÊTE

POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

Coupon d'abonnement || **Le Samedi**

Canada	1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
	6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

pour un instant, elle les avait perdues...

« La femme française, la seule au monde qui sache être l'amie, la confidente, l'inspiratrice de tout ce qui est beau, dévoué et généreux; celle qui engendre les grandes choses, les sacrifices humains, comme l'effort plus pénible de tous les jours; celle qui partage la peine et qui sait récompenser la suprême victoire qui lui est due.

« En vous, mademoiselle, permettez-moi de bénir, de glorifier toutes les femmes, toutes les Vierges de France...

Jacqueline s'inclina.

On avait pénétré dans l'immense salle où la mélinite terrible, en petits paquets, attendait d'être introduite dans les obus tout proches, préparés d'avance.

Et Claude, après quelques paroles d'explications, nettes, précises et claires, commença l'opération terrible et quelquefois si dangereuse, puisque le moindre choc détermine de mortelles explosions.

A l'aide de ses appareils d'introduction, la plus grande partie du danger était écartée.

Les officiers, le cou tendu, l'œil démesurément ouvert, ne perdaient aucun des mouvements du jeune homme.

Claude se retourna et dit :

— Mon colonel, mon capitaine, voulez-vous essayer tous les deux ? Il faut que vous preniez un certain tour de main. Tenez, celui-ci...

Et il montra minutieusement le procédé une fois de plus.

Ils essayèrent, en effet, et se convainquirent que Claude avait réellement inventé, même au point de vue de la simple manipulation du terrible engin, un inestimable appareil.

Maintenant, il s'agissait de savoir comment l'enduit inventé par Claude allait se comporter à la détonation.

Les expériences d'introduction étaient terminées, admirablement terminées.

Jean-Jacques, heureux à en mourir, recevait les félicitations des officiers, pendant que Claude, dans un caisson spécial encore fourni par le service de l'artillerie, rangeait lui-même les terribles obus, et, sous ses yeux, les faisait porter sur le champ de tir, où les expériences définitives allaient avoir lieu.

En bas, la nouvelle avait circulé, plus rapide que la foudre :

Tout réussissait...

Le jeune patron était bien un triomphateur !

Quelle gloire, quelle joie pour tous !...

Pour arriver sur le plateau où Claude avait fait installer son champ de tir, il fallut traverser tout le parc.

Il était magnifique, ce matin-là le parc.

Les grands sapins bleuâtres, les cèdres aux tiges élancées comme des flèches de cathédrales, les cyprès étalés, lui conservaient son aspect seigneurial splendidement sombre, vert et beau; tandis que les chênes aux bourgeons violets, les bouleaux, les ormes et les frênes y mettaient, avec leur verdure naissante, si pâle, un incomparable aspect de printemps et de jeunesse.

Les boules-de-neige commençaient à montrer leurs premières fleurs blanches comme des bouquets de mariée, pendant que dans les massifs les plus abrités, les lilas ouvraient leurs grappes déjà embaumées, et qu'à terre les simples petites violettes des bois parfumaient l'air comme autant de frères et précieuses cassolettes.

L'heure était solennelle pour tous, surtout pour ces soldats qui, haletants d'émotion, espéraient que l'intelligence merveilleuse de ce jeune homme allait leur donner le pouvoir de rendre invincible et puissante la patrie à laquelle, si généreusement, ils consacraient leurs forces et leur vie.

Enfin le champ de tir fut atteint.

Claude, ayant toujours Jacqueline à ses côtés, y était arrivé le premier, suivant pas à pas la prolonge d'artillerie qui portait ses obus.

L'endroit était merveilleusement choisi.

Il dominait le pays tout entier.

En bas, dans les gorges profondes, tout était désert.

Les cépées enchevêtrées et épaisses y avaient formé peu à peu un inextricable fouillis, dans lequel les brancards eux-mêmes ne pouvaient pas pénétrer.

Si les obus lancés sur le rocher servant de cible qui faisait vis-à-vis au plateau, déviaient et tombaient dans le ravin, aucun accident ne pouvait se produire.

Et, en se retournant, au loin, les Vosges tout entières apparaissaient, tandis que plus loin encore, le cher pays d'Alsace si amèrement regretté, si sincèrement pleuré se voyait avec ses larges plaines fécondes que commençaient déjà à colorer, à verdifier les futures récoltes naissantes.

Tout un côté du champ de tir était occupé par une butte épaisse, formée par les terrassements considérables que Claude avait fait faire en ces derniers temps.

Sous cette butte de plus de cinq mètres d'élévation, une cabane de feuillage était établie, devant servir d'abri aux personnes désireuses d'assister sans danger à l'expérience.

Tout le monde, même Bernard et Jean-Jacques, y était déjà installé, à l'exception toutefois de Claude, des officiers et des servants.

Cependant, une autre personne encore restait debout à côté du jeune directeur, ressemblant, sous le chaud soleil des Vosges, blanche, pure et belle, au milieu de la verdure sombre des sapins séculaires, à la plus belle statue de la grâce, de la pitié, de la protection et de la sauvegarde...

C'était Jacqueline.

Tout bas, Claude lui dit :

— Ne reste pas là, mon amour, je t'en conjure, va dans la cabane avec père, Bernard et tous les nôtres.

— Ma place est à tes côtés, répondit-elle sur le même ton, pas aux leurs.

— Et s'il arrive quelque chose ?

— Tu me prendras dans tes bras, et mourir sur ton cœur, ce sera encore le paradis !...

Il se tut, il la comprenait si bien !

Il n'eût peut-être pas admis qu'elle parlât, qu'elle pensât autrement !...

L'expérience commença.

De formidables claquements de fouet, nets, éclatants, terribles se firent entendre.

Claude, impassible, ne bronchait pas, ne tressaillait même pas, et Jacqueline, debout, les yeux fixés sur lui, faisait de même.

Enfin, les coups indiqués à l'avance comme nombre, furent terminés.

Les servants coururent vers le but, assez lointain, pour ramasser les éclats qui allaient devenir la preuve de la valeur du produit.

Claude avait fait tracer, les jours précédents, un sentier qui, du plateau, descendait dans le ravin pour remonter ensuite vers le rocher qui avait servi de cible.

Il demanda aux officiers s'ils ne voulaient pas aller, avec lui, examiner de près les éclats d'obus qui devaient se trouver là-bas en quantité.

Ils ne demandaient pas mieux.

Alors, le petit cortège s'ébranla, grossi, cette fois-ci, de tous ceux qui, dans la cabane, avaient assisté, invisibles, au fameux tir.

Janvier exultait, tandis que Jean-Jacques, heureux, causait avec Dominique.

Mirecourt, lui, marchait à côté de Cécile.

Devant eux, à une très faible distance, étaient Claude et Jacqueline.

LA VIE COURANTE ... Par Georges Clark



— Puisque tu me dis que ta robe est démodée, ressors celle que tu avais il y a deux ans, c'est tout ce qui se fera de chic l'hiver prochain... et garde bien celle-là, on ne sait pas ce qui se passera dans deux ans.

Ils étaient silencieux, mais l'intense bonheur répandu sur leur physiognomie, cependant, frappait tout le monde.

— Comme ils sont heureux ! fit tout à coup remarquer le jeune marquis à sa compagne, comme leur joie va être absolue et profonde !...

Il n'en dit pas davantage, mais le soupir dont il accompagna ces paroles, et surtout le regard de désolation, presque de désespoir, dont il enveloppa la fille de Dominique, frappèrent la jeune fille en plein cœur.

Pour la première fois, quelque chose en elle frémit et palpita.

Elle trouva injuste, souverainement injuste même, que Bernard, cet être loyal et bon entre tous, qui si généreusement se dévouait à son père et à elle, fût malheureux par son fait.

Alors, elle s'arrêta net au milieu du chemin, et appuyant sur Bernard ses douces prunelles honnêtes et claires, elle lui dit :

— Oui, c'est vrai, Claude et Jacqueline éprouvent aujourd'hui, dans leur amour enfin récompensé et béni, une joie de paradis.

« Mais avant de voir l'heure qui sonne, par quelles douleurs, par quelles luttes, par quelles angoisses n'ont-ils pas passé, eux aussi.

Jusqu'au fond des moelles Bernard tressaillait.

Ne venait-elle pas de dire :

... Eux aussi !...

Elle continuait, de sa même petite voix semblable à un chant d'oiseau :

— A des souffrances semblables, il faut opposer un courage, une persévérance, une honnêteté comme la fleur, et qui sait si la même joie, plus tard, ne récompensera pas ceux qui, comme eux, auront su s'aimer fidèlement, loyalement, silencieusement, dans la lutte et la douleur ?

Bernard eut envie de s'agenouiller aux pieds de Cécile, mais il y avait du monde devant eux, derrière eux : il se contenta, et l'enveloppant d'un rayonnement éperdu de ses grands yeux si sincères et si droits, il murmura simplement.

— Merci !...

Enfin, on arriva devant le rocher contre lequel se voyaient, au milieu d'un entassement fou de pierres, de gravats, de débris de toutes sortes, les débris des projectiles envoyés du plateau.

Les officiers se baissèrent et examinèrent tous les fragments qu'ils purent trouver.

Quelques-uns étaient presque impalpables, réduits en miettes; d'autres présentaient des morceaux à surface plus considérable, mais aucun n'était fondu et, par conséquent, tout cela donnait la preuve que le métal trouvé par Claude résistait à cette mélinite extraordinaire, et avait une inestimable valeur.

Alors, ce furent des félicitations sincères, attendries, profondes.

Un engin de guerre formidable, une force, une puissance irrésistibles, un incontestable élément de succès, étaient avec cela dans les mains de la France.

Et on exalta l'intelligence remarquable du jeune savant.

Et on lui dit à quel point son oeuvre était utile et belle.

Tout à coup, le général s'approcha de lui.

Il tenait quelque chose à la main, quelque chose qui brillait au soleil, flamboyait, étincelait.

— Monsieur, dit-il à Claude, le ministre tient à vous donner une marque spéciale de sa reconnaissance et de son admiration.

« Il vous fait dire, par ma voix, que vous êtes un grand, un vrai Français, dont la nation entière connaîtra bientôt le nom et bénira le travail et l'effort.

« Et pour éterniser l'énorme service que vous venez de rendre à votre patrie, il m'a chargé d'attacher sur votre poitrine la croix de la Légion d'honneur, ce que je suis heureux de faire.

Et ouvrant ses bras, il lui donna l'accolade qui se donne, en effet, à tout nouveau chevalier.

Alors, Claude se retourna vers Jean-Jacques, debout à ses côtés.

— Oh ! père, dit-il, laisse-moi reporter sur toi le grand, l'immense bonheur qui m'est fait, sur toi qui en recueillant, en adoptant jadis l'enfant perdu, abandonné, en as fait ce qu'il est devenu !

— Et aussi, répondit Monastier, d'une voix éclatante, ferme, d'une voix qui ne tremblait pas, ce qu'il sera demain, c'est-à-dire non plus mon fils adoptif, mais mon vrai fils, le mari de ma fille.

Alors, prenant devant tous la main de Jacqueline, il la mit dans celle de Claude, disant encore :

— Que tous les gens de vaillance, de devoir et de loyauté qui t'entourent apprennent de ma bouche que nul plus que toi n'est digne d'estime, de tendresse et d'admiration.

« La récompense que je t'ai promise, la voilà.

« Le général, en déclarant que tu étais un bon, « un vrai Français », vient de signer ton acte de mariage.

Et le général, en effet, après avoir murmuré à l'oreille de ses camarades : « Voilà des êtres destinés à être heureux, car, sur mon âme, ils se valent... », s'approcha des deux fiancés et, chaleureusement, les félicita.

La journée passa comme un rêve. Un grand déjeuner avait réuni les membres de la commission, la famille, les employés, les ouvriers de Jean-Jacques.

On était heureux...

On but à Claude, à son bonheur, à la récompense si bien méritée par lui.

Le soir vint. Tandis que les officiers reprenaient le chemin de la gare, la fête populaire, la fête du pays redoubla.

Il semblait à tous ces braves gens que c'était la contrée tout entière qui avait été décorée, honorée, félicitée, dans la personne du jeune directeur.

Et, tandis que les coups de fusil se multipliaient, que la cour du château se remplissait de fleurs, de guirlandes, de branches coupées, de transparents sur lesquels la joie naïve et populaire écrivait ses vœux et ses félicitations, Claude, aux pieds de Jacqueline, disait :

— Ah ! que me font la gloire et l'orgueil satisfaits, et la récompense si belle que les autres m'ont donnée... et tout... tu es à moi... à moi pour toujours, est-ce que le reste compte ?...

Et comme ils étaient allés promener leur extraordinaire bonheur au fond du parc, à l'abri de tout regard indiscret, comme, la main dans la main, ils marchaient enlacés, n'ayant même pas besoin d'ouvrir leurs lèvres pour entendre ce qui remplissait leur cœur, ils se trouvèrent tout à coup dans un endroit désert, silencieux, mais point triste.

Les blancs rayons de la lune inondaient des massifs de jeunes arbres, ou des buissons verts et épaïs.

Au loin, on entendait la vieille chanson de la Bavette écumante et furieuse se butant contre les obstacles, toujours les mêmes, que sa course folle n'entamait pas.

Plus près, les allées étaient faites de sable plus fin, soigneusement entretenues, nettoyées avec un soin jaloux.

A terre, l'enchevêtrement fou des gazons et des pervenches commençait à s'étoiler de quelques fleurs.

Les jeunes gens s'arrêtèrent, impressionnés, mais point mélancoliques.

Et cependant, ils étaient à quelques pas d'un endroit à jamais consacré...

Ils se trouvaient, en effet, à la place même où tante Ursule était tombée, jadis, et dont Jean-Jacques, depuis, avait fait le cimetière où reposaient tous ses morts.

Là, il y avait Georges, le frère, le confident, le soutien de Monastier, le grand ami, le protecteur, presque le père de Claude.

Là, il y avait surtout Angèle, Angèle qui avait tant aimé Claude, qui l'avait adoré à l'égal de Jacqueline, et qui, certainement, par-delà la tombe, veillait encore sur ce bonheur qu'elle avait tant désiré et voulu.

Poussés par la même pensée, les deux jeunes gens firent quelques pas.

N'était-ce pas leur mère, leur ami, qui, en ce jour d'extase et de joie, les avait appelés, attirés vers eux, pour recevoir la confiance de leur amour et les bénir ?

Oui, ils devaient s'agenouiller sur ces tombes, que Jacqueline, du reste, d'un bout de l'année à l'autre, couvrait de bouquets et de fleurs.

Mais, tout à coup, ils s'arrêtèrent, hypnotisés, droits, tremblants.

En effet, en travers de la tombe d'Angèle, il y avait un grand corps affalé, immobile, ne bougeant pas.

Dieu du ciel ! c'était Jean-Jacques, et il paraissait mort !...

Jacqueline avait abandonné la main de Claude ; elle allait se précipiter, éperdue d'épouvante, vers son père, quand un sanglot profond, terrible, presque un hurlement, lui dit que celui qui était là vivait toujours, mais probablement pour se désespérer et souffrir plus que jamais.

Clouée au sol, elle n'osait faire un pas, et voici ce qu'elle entendit :

— Oh ! mes amours, disait Jean-Jacques, au milieu de ses larmes et de ses sanglots...

« O mon Angèle ! ô ma Colette ! êtes-vous contentes ?... Ai-je tenu à votre gré le serment que je vous ai fait à toutes les deux ?... Et, à travers toutes les révoltes, tous les déchirements de mon cœur brisé, n'ai-je pas rempli le suprême vœu de vos âmes, en faisant de Claude, du fils de votre sang ou de votre amour, mon vrai fils aussi ?... »

A ces mots, le jeune directeur porta les deux mains à sa poitrine.

Et les lèvres blanches, les yeux plus brillants que les étoiles au ciel, il murmura, les mains jointes :

— Colette... Colette... Ah ! mon Dieu, c'était Colette !...

Il chancela.

Deux bras l'entourèrent, le soutinrent, tandis qu'une voix adorée, celle de Jacqueline, murmurait tout bas à son oreille :

— Il y a bien longtemps que j'avais deviné ce nom, moi, et c'est pour cela que je t'ai tant aimé, toujours, toi, le fils de la victime... victime toi-même. Oh ! mon cher amour, mon fiancé, mon mari voulu entre tous !...

Et, pour la première fois, leurs lèvres se joignirent.

Jean-Jacques, entendant parler autour de lui, s'était relevé.

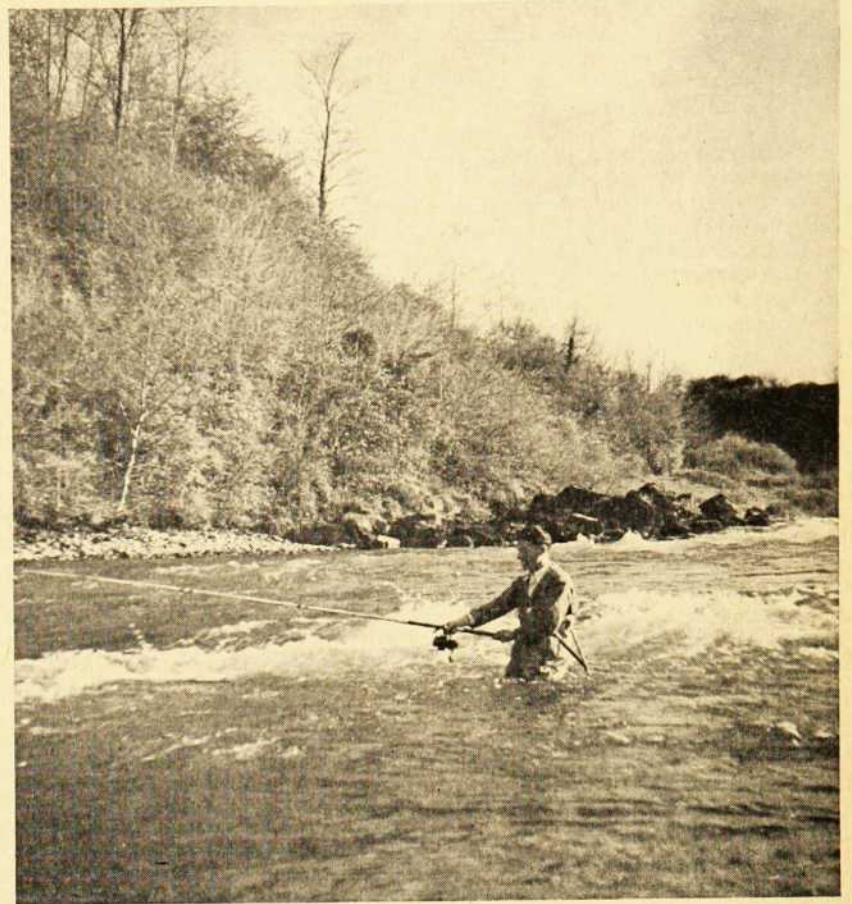
A la clarté qui tombait de la lune, blanche et pure comme une neige, il reconnut ses enfants. Il s'approcha.

Aussitôt, Claude abandonna sa fiancée et tomba à genoux.

— Je viens, par les paroles que tu as prononcées, de tout apprendre, de tout deviner, ô père bien-aimé ! murmura-t-il, veux-tu me pardonner les souffrances que je t'ai, bien inconsciemment, bien involontairement, hélas ! imposées depuis que je suis auprès de toi ?

Jean-Jacques le releva.

— Viens, lui dit-il... Aujourd'hui que mon cœur, tout ce qui n'est pas tendresse et amour, pour toi, son fils, est



Truites et saumons canadiens profitent bien dans les rivières de France

DÉJÀ avant la guerre ces poissons se faisaient plus rares dans les rivières et torrents de France. L'occupation et le rationnement ont été le prétexte d'un véritable pillage de la faune aquatique, au point que certaines espèces menaçaient de disparaître pour le plus grand malheur des pêcheurs.

Afin de remédier à ce triste état de chose, les pisciculteurs Français ont fait appel au Canada qui a volé au secours de sa grande sœur... et c'est le mot juste, car depuis 1945 d'importantes quantités d'œufs de truites et de saumons ont gagné la France par la voie des airs. Cette assistance a permis le repeuplement de gaves où la pêche est passionnante.

De toutes les rivières de France, les gaves pyrénéens sont ceux qui sont les plus riches en saumons. Le Béarn est la terre bénie des pêcheurs, car, il a l'heureux privilège de posséder trois cours d'eau encore très fréquentés par le « Roi des poissons », qui est en même temps le « Poisson des Rois » : ce sont le gave de Pau, le gave d'Oloron et la Nive, tous trois affluents ou tributaires de l'Adour.

Le gave de Pau a des eaux claires et vives, torrentueuses par endroits avec des gouffres profonds de plusieurs mètres et des « pools », sorte de plages que l'on rencontre au point où la rivière s'élargit. Ceux-ci hébergent quantité de poissons, notamment des truites de toutes tailles et de superbes saumons, qui remontent malgré les barrages jusqu'en amont d'Argelès Gazost.

On trouve d'excellents lieux de pêche dans la région voisine de Pau et également à Masbacoq, Lendresse, Aragnon et Orthez dont le barrage jouit d'une réputation universelle.

Le gave d'Oloron, affluent du gave de Pau, est certainement la rivière la plus riche en saumons de l'Europe continentale. D'aucuns assurent même qu'il égale sous ce rapport les rivières d'Ecosse, dont on sait la réputation. Malheureusement ses bords sont escarpés, d'accès malaisé et il faut parfois entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture.

La saison de pêche dans les gaves se divise en deux parties bien distinctes : celle qui part de l'ouverture de janvier pour se terminer en mai et qui s'applique aux « montées » d'hiver favorisées par les grandes crues, celle qui va de mai à mi-juillet, et comprend la « montée » d'été, favorisée par la fonte des neiges.

Mais pour le pêcheur qui vient de loin et pour quelques jours, l'époque la plus intéressante est le mois de juin. A ce moment les eaux sont toujours fortes, la température agréable et les « montées » successives de saumons comprennent des sujets de douze livres à vingt livres tout frais émoulus de la mer et extrêmement vigoureux.



parti, je te dois ma confession. Mais ce n'est pas ici que je puis la faire. Suivez-moi l'un et l'autre.

XX — Amour et haine

Et, silencieusement, tous les trois, ils traversèrent le parc solitaire et beau, muet, sans un bruit, alors que tout le pays en fête, aux environs, chantait, riait, dansait.

Enfin, ils arrivèrent au château, dans le cabinet de Jean-Jacques, cette pièce immense où, depuis la mort d'Angèle, surtout celle de Georges, son confident, l'ami de sa vie, il avait tant lutté contre son pauvre cœur, tant souffert, tant maudit !...

Ils s'assirent et Claude, bouleversé par ce qu'il venait seulement de pressentir en l'apprenant, jetait des regards éperdus vers ce portrait de Colette jeune, placé à côté de celui d'Angèle, en pleine lumière, qu'il avait vu depuis qu'il était au monde sans l'avoir jamais remarqué...

Comme elle ressemblait à Jacqueline, avec les mêmes yeux, les mêmes traits, la même expression douce, fière, tendre et mutine...

Et, troublé à en mourir, comprenant combien, en effet, Jean-Jacques avait dû l'adorer, combien le drame dont il avait été la victime avait dû le déchirer, poignarder le tendre cœur de Monastier, il répéta en le regardant :

— Pardon, père... O ! pardon pour ma naissance, à moi, pour sa mort, à elle !...

Mais Jean-Jacques, indulgent, bon, plus semblable à lui-même, répondit :

— Je n'ai rien à te pardonner, mon pauvre petit... rien que la mort de celle qui t'a donné le jour, et que j'avais tant adorée, tant vénérée, que pendant si longtemps elle a été le seul but de ma vie... pour laquelle uniquement j'avais travaillé, espéré, lutté... que j'aimais bien plus encore comme un père très jeune, que comme un frère déjà âgé.

« Et un jour, tandis que, de mon côté, je remplissais un devoir sacré, celui de défendre notre pays envahi, un misérable est venu, me l'a volé... »

« Et elle, si pure, si blanche, il me l'a souillée, déshonorée et emportée !... »

« Longtemps je l'ai pleurée avec des larmes de sang, la croyant morte, massacrée avec toutes les autres, les femmes, les mères, les filles de Landrouzies, les soeurs de charité, les infirmières qui soignaient les blessés et fermaient les yeux des mourants. »

« J'ai cru devenir fou de désespoir et de douleur... »

« Hélas !... Hélas !... je ne savais pas encore ce qu'était la souffrance... »

« Un jour, une femme, une Italienne, arriva, venant me chercher. »

« Pour qui et pourquoi ?... »

« Je l'ignorais... Je ne comprenais pas sa présence... »

« Je devais vite être fixé... »

« Mon Dieu !... Ah ! Seigneur Dieu des étoiles !... Colette n'était pas morte, elle nous l'annonçait, à Georges et à moi, Georges son fiancé, qui l'aimait comme tu adores Jacqueline... »

« Après avoir pensé mourir de douleur, je faillis succomber à ma joie... »

« Ma soeur vivait encore... Dieu me l'avait laissée !... »

« Avais-je pleuré ?... Avais-je souffert ?... »

« Je ne m'en souvenais plus. »

« J'allais la revoir, elle, ma douce, ma pure tendresse, elle que j'avais reçue des mains de ma mère mourante, que j'avais élevée, vu grandir, adorée... »

« On ne me raconta rien... »

« On ne me dit rien... »

« Elle était malade et me voulait... »

Moi seul !... Pas Georges !... »

« Malade ?... »

« Je la guérirais... »

« Dieu ne me la faisait pas retrouver pour me la reprendre... »

« Ce n'était pas possible. »

« Georges n'était pas alors à Pierre-Pointue. »

« Je lui laissai un mot pour lui expliquer tant bien que mal mon absence, le prier de me remplacer à l'usine, et je partis avec l'étrangère qui soignait ma soeur et s'était attachée à elle. »

« En arrivant, l'âme en joie, je faillis de nouveau mourir de désespoir... »

« Ma Colette, ma soeur, mon amour, ma sainte, celle que j'avais élevée avec un soin jaloux, avait été souillée, profanée, et de ce crime, de cette profanation, de cette violence abominable, un enfant allait naître ! »

« Mais je dus me contenir, elle-même était blessée à mort... »

« Il fallait me taire, rugir en silence, boire mes larmes, avaler sans les prononcer les paroles de malédiction et de rage qui, de mon cœur, montaient à mes lèvres. »

« Le jour, en effet, où l'ambulance de Pierre-Pointue avait été bousculée, sacagée, détruite, le jour où ces monstres avaient tué tante Ursule et les autres femmes, qui, anges saintes, se consacraient aux blessés et aux mourants, aux leurs comme aux nôtres, Colette avait été rencontrée par des uhlans dans la campagne. »

« Tante Ursule avait prévu le danger et, prudente entre toutes, elle avait exigé que Colette partît pour une ferme éloignée, cachée dans la montagne, où, sous les habits de paysanne, partageant les travaux des fermiers, elle serait à l'abri. »

« Les fermiers, de père en fils, étaient nos serviteurs dévoués. »

« Pour protéger une fille de notre race, ils eussent donné leur vie. »

« Et l'un d'eux se trouvant au château, tante Ursule ayant appris la présence des Prussiens tout près de Pierre-Pointue, après avoir béni Colette, la lui confia et la fit partir sur l'heure. »

« Ma soeur et celui qui l'accompagnait n'eurent pas le temps d'arriver dans la montagne. »

« Ils étaient déjà, cependant, très loin de Pierre-Pointue, et devaient se croire sauvés, quand ils furent rejoints par quelques uhlans qui battaient le pays des éclaireurs. »

« L'homme fut massacré et Colette emportée. »

« On la croyait, à cause de ses habits, une fille de basse extraction. Mais, néanmoins, sa beauté souveraine impressionna les soldats, qui la conduisirent à leur capitaine. »

« Celui-là, le monstre, fut ébloui dès qu'il la vit. »

« Et, proie facile, — une pauvre petite de dix-sept ans, — il l'endormit avec un narcotique habilement mêlé à son repas. »

« Quand elle se réveilla, douze heures après, elle avait subi les derniers outrages. »

« Et, chose heureuse dans son abominable malheur, elle n'en eut ni la perception, ni même le souvenir. »

« Dès que l'armistice fut proclamé, le misérable la conduisit dans son pays à lui, sous prétexte que les routes, très peu sûres, ne permettaient pas à une jeune femme de les traverser. »

« En Allemagne, paraît-il, dans la famille même de son ravisseur, Colette fut entourée de soins et de respect. »

« Mais, un jour, elle sut échapper à son vainqueur et, me raconta-t-elle, à force de courage, d'intelligence et d'énergie, elle parvint à déjouer sa surveillance et à s'enfuir... »

« Elle parlait de ces choses le moins possible. »

« Elle disait avec une grande conviction, néanmoins, que l'enfant qu'elle portait dans son sein, et qu'elle aimait déjà, quoique le fils du crime, à aucun prix ne serait Allemand... »

« Et c'était à moi, son unique ami, son protecteur et son soutien, à moi qu'elle avait appelé à son secours dès qu'elle »

avait été libre, à moi qu'elle confiait ce qui lui restait de vie... car elle avait trop souffert, elle sentait bien qu'elle ne survivrait pas à la naissance de l'être qu'elle adorait déjà et que, pour ma part, hélas !... je me sentais si près de maudire, de haïr... quoique son fils !... »

A ce moment, un gémissement profond arrêta Jean-Jacques.

Claude, une main crispée sur sa poitrine, déchirait sa chair vive et pleurait toutes ses larmes.

— Pardon ! murmura l'industriel... Pardon à mon tour !... Si tu savais, mon pauvre petit, ce que j'ai souffert alors, tu aurais pitié de moi !...

— Ah ! je te pardonne... je te pardonne, balbutia Claude... Mais moi aussi, je souffre bien... »

Jacqueline, de nouveau, appuya ses lèvres aux siennes et murmura :

— Courage... je suis là. Et moi, moi qui suis presque elle... je t'adore et je te dis qu'elle est heureuse de ce qui arrive !...

Jean-Jacques continua :

— Et je restais seul avec elle dans un pays infiniment beau, mais où je la voyais chaque jour mourir. »

« Georges, qui eût pu me soutenir, me fortifier, me redonner du courage, ne venait pas. »

« Colette n'avait pas voulu le voir. »

« J'avais dû écrire à mon pauvre ami, sans lui donner d'explication, mais pour lui dire de retarder son voyage. »

« En effet, Georges était le fiancé de ma soeur. »

« Après la guerre terrible, leur mariage devait avoir lieu. »

« Colette n'éprouvait pas pour lui une extraordinaire passion, — elle était si jeune, — mais elle l'aimait d'une affection loyale, tendre et honnête. »

« Oh ! oui, surtout honnête. »

« Elle savait quelle adoration ardente Georges avait pour elle, et elle avait juré de le rendre heureux. »

« Mon cousin, en effet, en était fou. »

« Ce n'était pas seulement la tendresse éperdue du plus épris des fiancés qui était en son cœur pour Colette, mais il éprouvait, à son endroit, un vrai culte, une adoration, un fétichisme. »

« Et Colette, dont l'âme était si délicate, si droite, ne pouvait supporter l'idée des souffrances que Georges endurerait, quand il connaîtrait toute l'étendue de son malheur. »

« Et nous restions seuls tous les deux. »

« Nous demeurions aux environs de Milan, au bord d'un de ces lacs de la Haute Italie, si splendidement tranquilles, clairs et bleus. »

« Nous vivions dans les fleurs, dans le soleil, dans les parfums, dans les arbres. »

« Et je retrouvais de nouveau mon adorable petite compagne d'enfance, ma fille bien-aimée, dont j'avais dirigé les premiers pas, formé le cœur, fait naître l'intelligence, développé les instincts. »

« Déjà, à cette époque, j'étais fiancé à la fille de mon ami tombé à mes côtés au champ d'honneur, à Angèle de Montlure. »

« J'avais raconté à Colette tout cet épisode de mon existence, mais je lui avais dit aussi que, pour elle, pour mieux me consacrer à son existence désormais brisée, je reprendrais ma liberté vis-à-vis de ma fiancée, qui, avec son incontestable noblesse, me comprendrait. »

« Et j'écrivis même dans ce sens à Georges ; et, pour la première fois, je lui parlai du malheur de Colette, lui disant que désormais un devoir sacré m'était imposé, le chargeant d'aller au château de Mirecourt en avisant celle que vous avez connue tous les deux, et qui, avec son grand cœur, sa générosité, son dévouement, était capable de si bien me soutenir. »

« Et lorsque ma soeur connut la démarche que j'avais faite, elle ne l'admit pas, elle se révolta et elle me dit :

LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Les psychiatres peuvent bien dire que les fessées sont mauvaises pour les enfants, mais, moi, en père de famille, je dis que c'est encore le meilleur moyen de se faire obéir.

«—Je ne vivrai pas, j'en suis sûre, je ne peux pas vivre... mais je veux que mon enfant ait un père, une mère...»

«Le père, ce sera toi, Jean-Jacques. Tu aimeras l'orphelin, tu oublieras qui est son père; tu ne penseras qu'à moi, je le veux. Tu m'obéiras, n'est-ce pas?»

«Je le jurai.

«Que pouvais-je lui refuser?

«Je la voyais si pâle, si malheureuse, et quand elle attachait sur moi ses grands yeux que j'avais tant aimés, les tiens, Jacqueline, il m'était impossible de la contrarier par un seul mot.

«Et heureuse de mes serments, elle ajoutait:

«—Quant à la mère admirable, dévouée, dans laquelle mon enfant trouvera aide et protection, je veux que ce soit Angèle, celle qui t'aime, Jean-Jacques, celle qui, par son dévouement, donnera dans son âme une place encore plus large à l'orphelin seul au monde.

«Et, à mon insu, sentant que peu à peu la vie se retirait d'elle, Colette écrivit à Angèle une lettre dont elles ne m'ont jamais parlé ni l'une, ni l'autre, mais que j'ai retrouvée plus tard, dans les reliques de ma chère femme morte.

Jean-Jacques prit, dans l'un des tiroirs de son bureau, un papier jauni, froissé, qui avait dû être lu, relu, peut-être baisé à bien des reprises, et dont il fit la lecture d'une voix que les larmes, plus d'une fois, arrêtaient:

«Colico, septembre 1871

«A toi qu'au moment de mourir je veux pour soeur, à toi que je n'ai jamais vue, mais que je connais néanmoins par les récits de Jean-Jacques, ce cœur ardent, tendre et loyal qui t'appartient, je te donne l'enfant qui va me coûter la vie.

«En même temps, je te donne mes sentiments, mon amour, mon infinie sollicitude pour lui.

«Je veux que tu l'aimes comme j'eusse aimé, moi, celui de Jean-Jacques, si mon frère était mort en me le confiant; je veux que tu sois sa mère, sa vraie mère, le protégeant, l'adorant, le faisant supporter et admettre par mon frère, qui ne lui pardonnera peut-être pas, plus tard, le père dont il est issu.

«Et pour mener cette tâche à bien, quand je serai morte, tu iras trouver Jean-Jacques, tu essaieras de le consoler.

«Ce sera difficile.

«Mais il t'aime, tu entends, il t'aime...

«Je n'ai pas besoin d'insister, tu dois savoir ce que ces mots signifient, dans une âme ardente, absolue et loyale comme la sienne.

«Tu lui feras, de son mariage avec toi, une obligation d'honneur; tu forceras les portes de son désespoir par la sincérité de ta pure tendresse, par la force de ton amour profond et vrai.

«Alors, tu deviendras la mère de l'orphelin, la protectrice de la petite victime, celle qui fera à la fois le bonheur et de l'abandonné et de la morte.

«C'est une tâche sacrée, cela, une tâche que je te donne, et pour laquelle, sans te connaître, je t'adore et te bénis».

La voix de Jean-Jacques se brisa tout à fait dans les larmes. Alors, ardemment, avec tout son cœur, Claude dit:

—Elle a bien rempli son devoir; elle a eu pour moi un cœur et des entrailles de mère, cette Angèle qui m'a adopté et aimé. Et si, aujourd'hui, toutes les deux, celle qui m'a porté dans son sein, celle qui a entouré mon enfance de soins et de tendresses, peuvent nous voir, de la mystérieuse retraite où elles sont, elles doivent se dire que leur noble tâche a été bien remplie.

—Tu y as aidé, mon fils, répondit Jean-Jacques, et tu as réalisé l'espoir de l'une en facilitant singulièrement la tâche de l'autre.

«...Lorsque Colette sentit, au déclin de ses forces, que le moment terrible était proche, elle exigea l'arrivée immédiate de Georges.

«Alors, la chose tant redoutée se produisit.

«Quand Georges connut la vérité, son désespoir fut celui d'un fou.

—Pauvre Georges! murmura Jacqueline, en voilà un qui a dû souffrir aussi!...

Et Claude, en pensant que jamais ces souffrances-là ne s'étaient traduites, elles, ni par un blasphème, ni par une malédiction à son endroit, en pensant, au contraire, combien Georges l'avait aimé, protégé, défendu, Claude répéta:

—Pauvre Georges!... Ame de diamant!...

Et il songea que celui auquel il gardait un culte si ardent, une tendresse si profonde, était vraiment un héros.

Après quelques minutes de silence, Monastier reprit:

—Une nuit, Colette mit un fils au monde.

«Ses forces étaient, en effet, parties, et sa vie s'éteignait.

«Malgré la science de Georges, malgré les soins éperdus dont il l'entoura, nous comprîmes vite, tous les deux, que son pressentiment allait se réaliser, et qu'elle ne survivrait pas à la maternité.

«Mais sa connaissance restait entière, avec l'énergie qui était le fond même de son caractère. Elle voulut alors tout réaliser de ce qui pouvait l'être, et nous ordonna à tous les deux de minutieuses instructions.

«Georges voulait déclarer comme sien l'enfant qui venait de naître.

«Colette, quoique mourante, s'y opposa énergiquement en disant:

«—Il ne faut jamais mentir, dans la vie... et cette déclaration, pour notre malheur à tous, hélas! serait un mensonge.

«Mon fils s'appellera Claude, un nom que tante Ursule vénérât, car il était celui de son père; on y ajoutera celui de Lambert, qui est le saint du jour. Il n'en aura pas d'autre, je ne le veux pas.

«A lui, plus tard, de les rendre sinon glorieux, du moins honorables, dignes de l'estime de tous.

«Sa fortune sera celle qui devait me revenir, je n'ai aucune crainte à cet égard, car je connais la loyauté de mon frère.

«Je veux que Claude ne te quitte jamais, Jean-Jacques.

«Je veux qu'Angèle soit sa mère, et si tu lui fais porter quelquefois, pauvre ange innocent et irresponsable, la peine et de mes souffrances et de ma mort, Georges, avec ta bonté si exquise, si profonde, si grande que je n'ai jamais vu la pareille, Georges, c'est toi qui protégeras et aimeras mon pauvre petit Claude.»

«Et elle exigea que l'acte de naissance fût rédigé à la mairie de Colico, comme tu l'as vu plus tard, Claude; et elle remit à Georges, pour toi, ce qu'elle avait de précieux.

«Et en donnant tout cela à Georges, elle lui dit encore:

«—Tu souffriras, en pensant à moi, à mon malheur, mais tu as une âme à nulle autre pareille. Tu reporteras sur Claude l'amour que tu avais pour moi... Ton cœur sera pour lui l'asile sûr où toujours il pourra se réfugier, se retremper, se consoler. Et, plus tard, quand tu croiras mon fils devenu un homme capable de me juger, tu lui diras que le curé de Castaguarra, un prêtre jeune, intelligent et honnête, possède de moi des confidences supérieures qu'il a la charge de lui remettre.»

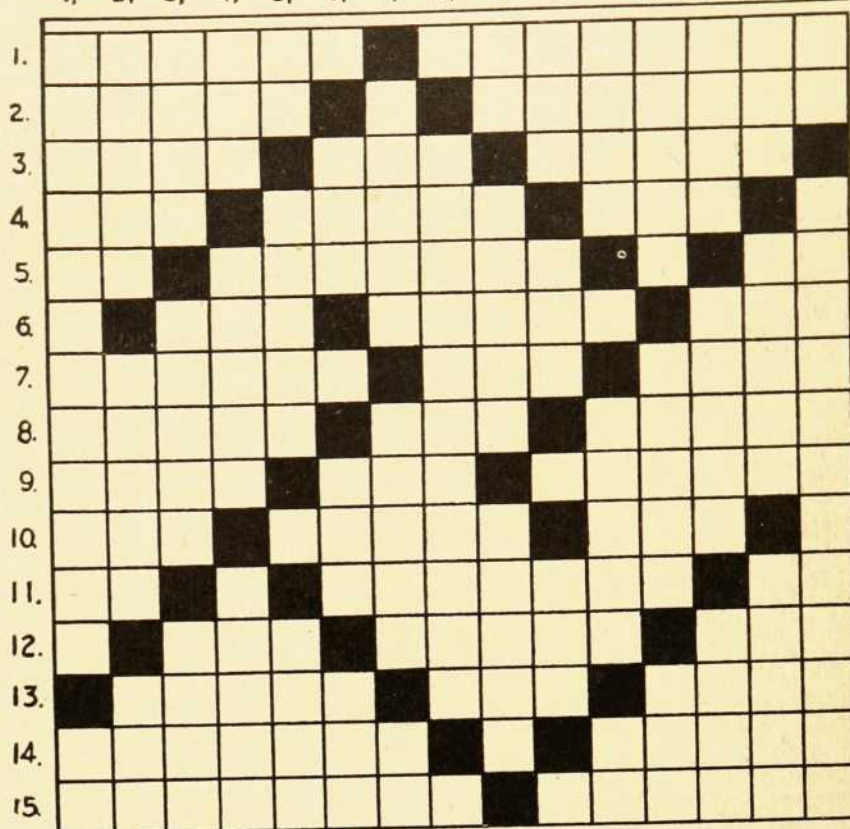
«Et elle mourut, les yeux sur Georges, une main sur toi, Claude, sur toi qu'elle avait voulu garder sur son lit, tout près d'elle, l'autre dans la mienne.

«Et, une fois de plus, dans cette catastrophe, ma raison a failli sombrer.

(Lire la suite au prochain numéro)

Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Problème No 1079

HORIZONTALEMENT

- Discerner les saveurs. — Séparer d'une substance médicamenteuse les petits fragments inutilisables.
- D'un verbe gai. — Qui produit l'érosion.
- Sulfate double d'alumine et de potasse. — Pièce de métal cannelée en spirale. — Qualification de dignité.
- Possessif. — Flotter. — Voir, en anglais.
- Pronom. — Battre à coups de poing. — Chemin de halage.
- Rongeur à queue annelée. — Observer secrètement. — Peigne qui garnit le métier de tisserand.
- Destiné à l'usage. — Femme d'Atthamas. — Jeune baliveau en réserve.
- Mêler d'iode. — Saison. — Lépreux.
- Joindre. — Grain du chapelet. — Petit plat dans lequel on sert des radis.
- Article. — Faire cuire dans du beurre. — Possessif.
- En les. — Fixer l'axe central d'une pièce. — Démonstratif.
- Maison de campagne. — Royaumes. — Préfixe.
- Son faux et discordant. — La plus vile populace. — Déclamer, exprimer.
- Mélange par tiers de froment, de seigle et d'orge. — Oeuvre d'imagination.
- Inflammation des intestins. — Mélange d'argiles et de calcaires durs.

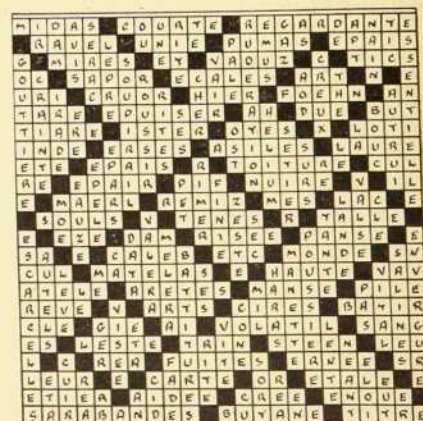
VERTICALEMENT

- Potelé. — Moi.
- Héros grec, roi des Locriens. — Fils fins et brillants. — Préfixe.
- Aurochs. — Bassins naturels où les navires peuvent mouiller. — Vin doux.
- Ecorce du chêne réduite en poudre. — Parier, engager. — Manque, pénurie.
- En les. — Remarquer. — Salé et séché à la fumée.

- Sixième lettre de l'alphabet hébreu. — Portion d'une courbe quelconque. — Voix propre à chaque animal.
- Quadrupère carnassier. — Petit canal par lequel s'écoulent les eaux d'une cuisine. — Conjonction.
- Qui dure toujours.
- Ile de l'Atlantique. — La plus belle. — Métal blanc moins pesant que le plomb.
- Adresse. — Marque d'automobile. — Chemin de ville.
- Cornes des bêtes fauves. — Suc propre des végétaux. — D'un verbe gai.
- Intenter. — Nettoyer. — Titre donné à certains religieux.
- Unité monétaire italienne. — Espèce de petite rave. — Sommet d'une montagne.
- Première mère. — Fleuve le plus long de France. — Livre sacré des musulmans.
- Dans la gamme. — Contrainte, état qui empêche l'expansion.

— o-o-o —

Solution du problème No 1078



NOUVELLE

LE MENTEUR

Suite de la page 10

Ils débarquèrent dans un petit port blanc, que quittait un vapeur. Des payannes, en costumes de différentes tribus, y descendaient, conduisant des ânes de bât. Plusieurs Monténégrins en toque, culotte bleue brodée et gilet rouge, mettaient dans ce coin de Dalmatie une note exotique très pittoresque.

— Voilà l'idéal... N'êtes-vous pas de mon avis, mademoiselle ?

— Expliquez-vous.

— Vivre sans besoins, comme moi, et en possédant tout son temps pour soi. Non pas être bohème ! mais le poète dans le soleil. De mauvais jours, parfois. On finit toujours par retomber sur ses pieds.

Elle ne répondit pas. Chacune de ses paroles lui faisaient mal. Elle fut sur le point de refuser une autre promenade, elle essaya de lui faire de la morale, de lui montrer la nécessité du travail, l'euphorie qu'apporte la prévoyance. Il ne se gêna pas pour se moquer d'elle, avec mesure et tact, du reste. Il ne comprenait ni l'effort, ni le plaisir qu'on retire du travail. Laissant ce sujet pénible, il conversa ensuite agréablement, en artiste, presque en érudit, avec une simplicité qui charmait. Sa voix était belle, un peu grave. Il avait une façon imprévue de dire des choses décevantes.

— Moi qui serai toujours un gueux... de temps à autre, vêtu comme un gentleman... les jours de veine.

Micheline ne se méfiait pas encore. Sa mère fut la première en éveil, et lorsque sa fille lui eut raconté ce que disait Delcombe, ce qu'il valait et, comment il vivait, la bonne dame s'écria :

— C'est entendu... Il t'a sauvé la vie, car la « bora » s'est justement levée cette nuit-là, et elle t'aurait engloutie... De plus, c'est le seul Français de Raguse, et comme je ne parle ni l'allemand ni le croate... Mais tu entends, Micheline, plus de partie de barque, puisque je ne supporte pas la mer... Ce pauvre sire surprendrait peut-être ta naïveté et te demanderait ta main. Nous irons à la plage de Lapid, hors de la ville.

Cette harangue ouvrit les yeux de la jeune fille. Elle interrogea son cœur, et celui-ci, très franc, lui apprit qu'elle commençait à aimer. Elle eut certes raison de vouloir tuer cet amour qui ne pouvait mener qu'au désastre, mais elle se trompa sur les moyens à employer. Alors qu'elle devait fuir, entraîner sa mère plus loin, en Albanie, à Corfou, ou tout simplement retourner à Venise, elle décida que, pour oublier Delcombe, le mieux était de le voir, d'entendre ses théories méprisables. Le dédain le condamnerait. D'ailleurs, elle se sentait trop honteuse de son amour naissant pour l'avouer à sa mère, ce qui était indispensable si elle refusait de se rendre à la plage de Lapid.

Or, Mlle Le Dorrec s'abusait sur ses qualités de chaperon. L'heure de la sieste, le soleil sur le sable, la réverbération du flot bleu lui étaient tour à tour néfastes. Au bout d'un quart d'heure elle dormait, et Delcombe conservait tout loisir d'approfondir, par son art de la parole, la chaleur de ses yeux et toute sa séduction personnelle, la blessure qu'il avait faite.

Au lieu de l'oublier, Micheline ne pensa plus qu'à lui et — ceci était pitoyable — se tenait des raisonnements tels que ceux-ci :

« Je suis riche pour deux... Après le mariage, j'aurai de l'influence sur son

caractère... Je l'amènerai à aimer le travail, au moins à aimer son art... Il fera des expositions... Il deviendra célèbre. »

Et autres balivernes trop usées pour mériter même une place au magasin des accessoires. Elle vécut dans un rêve. Elle oubliait que, logiquement, elle marchait au malheur.

Au bout de deux semaines, lorsque sa mère parla de retourner en France, la pauvre Micheline avait donné son cœur, et pour toujours. La veille, Mme Le Dorrec avait annoncé à Delcombe ses projets de départ, et le lendemain, elle s'abstint d'aller à la plage, pour s'occuper de ses impédiments, besogne qu'elle seule — à son sens — était capable de mener à bien.

Delcombe attendait sur le sable.

— Allons, plus loin, demanda-t-il à la jeune fille. C'est la dernière fois que je vous vois, mademoiselle, et il me semble que ceux qui, par hasard, comprendraient notre langue, n'ont pas besoin d'entendre ce que je vous dirai. Elle était toute rose, prête à offrir sa fortune à cet inconnu... Inconséquence de l'amour...

Ils s'arrêtèrent au bout de la petite plage.

— Voici, fit-il brièvement... Je n'ai ni situation ni courage... Je vous aime. C'est idiot de vous le dire. Mais je n'aurais pas pu vous laisser partir sans que vous le sachiez.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas ? demanda-t-elle doucement.

Il baissa la tête.

— A quoi bon les promesses ?... La vérité vaut qu'on ait le courage de la dire : je ne pourrais travailler. Ce n'est pas dans ma nature.

Un groupe de messieurs se dirigeait de leur côté en discutant. Micheline parla, poussée par une force inconnue qu'elle ne contrôlait pas.

— Ma mère m'avait prévenue du danger.

Il tressaillit de joie.

— Quel danger ?... Que voulez-vous dire ?...

— Celui de vous aimer malgré tout... Sachant ce que vous êtes... Et en conservant si peu d'espoir de vous mener au bien, c'est-à-dire au travail, pour lequel chacun sur terre est créé.

— Et malgré cela, dites-vous ?

Oh ! il avait bien mené l'affaire. Le résultat était complet. Il se mit à sourire. Vraiment, il n'avait pu espérer mieux.

— Vous m'acceptez ?... Vous m'acceptez ?... tel que je suis, murmura-t-il.

Ils devaient se hâter d'en finir. Le groupe de messieurs n'était plus qu'à vingt pas.

— Oui, je vous accepte, répondit-elle. Peut-être n'êtes-vous pas responsable de votre paresse... de votre inutilité.

— Mais je suis pauvre, mademoiselle. Tout à fait pauvre...

— Qu'importe... S'il le faut, nous vivrons modestement. Vous aimez les sports, la mer. Moi aussi...

— Je vous aime, Micheline... Je ne savais pas qu'il fût possible de tant aimer, prononça-t-il tout bas.

— Et pourtant, lui répondit-elle en lui offrant son clair regard, je vous aime mieux que cela, moi.

Les messieurs étaient à deux mètres. Soudain, l'un d'eux s'écria :

— Par exemple !... Delcombe !... Nous vous croyions à Paris !

Le visage de René changea. Ce Yougoslave qui venait de s'adresser à lui, en français mâtiné d'accent slave, lui était suprêmement désagréable. C'était une rencontre qu'il maudissait.

Mais l'autre tendait la main, saluait la jeune fille respectueusement.

— Je comprends, prononçait-il. Vous n'avez pas pu trop vous éloigner de votre affaire d'armateur...

Micheline intervint :

— Pardon, monsieur, que dites-vous ? Affaire d'armateur ?...

— Mais oui, mademoiselle. Vous savez bien que notre ami Delcombe a monté à Spalato, il y a sept ans, la plus grosse affaire de cabotage de toute la Dalmatie ! Et qu'il la mène de main de maître...

Elle était très rouge. Elle regardait Delcombe, qui semblait gêné.

Il comprit le péril et, sans perdre le nord, — chose toujours fâcheuse pour qui dirige des affaires de bateaux, — il présenta les arrivants ; ceci fait, il ajouta tout de go :

— Mademoiselle est Française. Elle s'appelle Le Dorrec, de Paris. Et elle veut bien m'accepter pour fiancé.

Lorsque ses amis se furent éloignés, il s'adressa à Micheline, d'un air faussement contrit.

— M'en voulez-vous ?... Vous avez vécu dans la persuasion que vous alliez commettre une folie... En réalité, vous connaissiez l'amour vrai celui qui n'a pas d'arrière-pensée, et qui, au contraire, se fait une joie de se dévouer... Moi, je voulais être certain d'être aimé comme je le désirais... Et je suis très difficile.

Elle souriait.

— Je vous montrerai que je suis plus difficile que vous. Ce sera votre châ-timent.

— J'accepte d'avance, répondit-il en lui baisant les mains.

Le mieux était de retourner à l'hôtel, annoncer à Mme Le Dorrec qu'il ne fallait plus partir pour la France, mais pour Spalato, plus au nord sur les côtes de Dalmatie.

La bonne dame fut suffoquée, mais accepta la nouvelle avec une grande présence d'esprit.

— Se faire passer pour un paresseux et un pauvre hère ! fit-elle avec compassion. Comment en avez-vous eu le courage ?

— On les aurait tous lorsqu'on espère que le bonheur sera au bout, répliqua-t-il.

Bref, il fut agréé, invité à dîner le soir même. Tandis qu'il retournait se changer, Mme Le Dorrec dit à sa fille :

— Tout cela est très bien, Micheline. Je reconnais que c'est un charmant garçon, et tu dois avouer que j'avais deviné en lui, tout de suite, un être au-dessus de la moyenne... Mais prends garde. Le subterfuge qu'il a employé démontre que c'est un menteur.

— Maman !...

— Un menteur... Dans le mariage, je te conseille d'ouvrir l'oeil. Celui qui est capable de se dire pauvre lorsqu'il est riche, est un monomane. Il est capable de bien autre chose. Ouvre l'oeil...

Et elle se retira sur ce dernier conseil, sans voir le sourire qui égayait Micheline.

EDOUARD DE KEYSER.

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

☐ LES TROIS MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

Can. E.-U.

☐ LE SAMEDI \$3.50 \$5.00 pour 1 an

☐ LA REVUE POPULAIRE 1.50 2.00 " " "

☐ LE FILM 1.00 1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullon, Montréal 18

RIEN DE SÉRIEUX

Un duel étant reconnu inévitable entre Vertplumeau et un de ses anciens amis, on va sur le terrain.

Il pleut à torrents.

Soudain, pendant que l'arbitre mesure la distance et prépare les armes, un des témoins, homme conciliant :

— Est-ce qu'on ne pourrait pas s'en tenir là, puisque maintenant les deux adversaires sont traversés ?

Le jeune Toto, apercevant un dindon qui fait la roue, vient se jeter épouvanté dans les jupes de sa mère.

— Nigaud, lui dit celle-ci, tu as peur d'un dindon, quand tu en vois si souvent sur la table et que tu en manges !

— C'est vrai, répond le marmot, mais celui-là n'est pas assez cuit !

L'anthropophage fait la grimace en mangeant le rôti que sa femme vient de lui servir :

— Jamais rien vu de si coriace, grommelle-t-il.

— Je savais bien, dit la maîtresse de maison, je savais bien que tu trouverais quelque chose de désagréable à dire. Rien que parce que c'est maman !

En Ecosse, comme chacun sait, le vieux costume national est toujours de mise et comporte le « kilt » ou jupon quadrillé, pour l'ordinaire de la vie comme pour les grandes circonstances. C'est là une tradition et qui résiste victorieusement au modernisme, même quand la raillerie s'en mêle.

Justement, un petit Ecossais se chaillait avec un jeune Anglais qui tournait sa jupe en dérision. Et les deux enfants, las de se dire des sottises, en étaient venus aux coups. La mère du premier intervient enfin et, non sans peine, réussit à les séparer.

— N'es-tu pas honteux de faire le coup de poing comme un charretier ? dit-elle à son fougueux rejeton.

— Non ! répond le jeune Highlander. Et je recommencerai si cet English prétend encore que les Ecossais portent le kilt parce qu'ils ont les pieds trop grands pour enfiler un pantalon.

— Maman, est-ce que ça fait bien mal d'être nègre ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— C'est qu'hier je me suis fait un noir tout petit au genou, en tombant, et que je souffre beaucoup.

Un gros industriel de Puteaux a recueilli chez lui un neveu qui n'aimant pas à s'embêter et menant une existence fastueuse, vient souvent le taper.

Un jour, le neveu se présente à la caisse en l'absence de son oncle, qui voyage. Le caissier n'ose prendre sur lui de lui remettre la somme assez considérable qu'il veut se faire verser et, pour demander des instructions, il télégraphie à l'oncle :

« M. Gaston vient pour emprunter. Puis-je marcher ? »

A quoi l'oncle répond, également par télégramme :

« Oui, mais sur la pointe des pieds. »

X... revient de la chasse et rapporte un lièvre.

— J'en ai eu du mal à l'avoir ! Ce qu'il m'a fait faire de chemin !

Alors, belle-maman, pincée :

— Toutes les boutiques étaient donc fermées ?

— Madame, y a vot' mari qu'a tombé avec des bouteilles dans l'escalier de la cave et qui s'a fait mal.

— Ciel !... Est-ce en montant ou en descendant ?

— En descendant.

— Ah ! Dieu soit loué ! les bouteilles étaient vides !

La Vie Courante par Georges Clark



— J'ai pris un somnifère la nuit dernière et il commence tout juste à faire son effet.

— Notre benjamin est né musicien, vous dis-je, madame. Il chante et joue avec ses doigts de pied.

— Avec les doigts de pied, mais c'est merveilleux, madame ! Quel âge a-t-il donc, cet amour ?

— Huit mois.

MARIE LAURE CABANA ET JACQUES PELLETIER

[Suite de la page 3]

qualifié par l'Union qui exige un minimum de trois films. Jacques Pelletier et Marie Laure Cabana ont participé aux plus connus de nos films canadiens comme à de courts métrages (avec les chanteuses : Gisèle LaFlèche MacKenzie, Andrée Lescot et Jane Mallet) faits par l'Office National du Film aux studios Renaissance. Si Marie n'eut pas souvent l'occasion d'exercer son imagination pour les robes de Donald, dans *Un homme et son péché*, elle se reprenait les soirs de générale en étant une des femmes les plus élégantes à la réception sur le plateau.

Ils ont fait, ce printemps, un voyage d'études à New-York, pendant lequel ils ont pu suivre les répétitions de programmes télévisés de la N.B.C. et de C.B.S. Depuis leur retour, plusieurs petits programmes ont été réalisés, dont quelques-uns ont été montrés au Palais du Commerce et d'autres, dans les studios de Radio-Canada. Marie se sent un pouvoir magique lorsqu'il s'agit de transformer un visage, comme celui de Dalmain, pour *Le chant du cygne*. Avec ses pinceaux, ses pots et ses postiches : faux sourcils, barbe posée par petites touches, paupières refaites, nez transformé, elle est, de nouveau, l'artiste qui peint et qui sculpte. De son bureau de directeur, Jacques Pelletier dirige l'équipe de dessinateurs, de décorateurs, de menuisiers, d'accessoiristes et de machinistes qui travaillent sous ses ordres. Les applications et les demandes lui amènent, quelquefois, d'anciens grands noms du théâtre allemand ou russe qui voudraient refaire une carrière au Canada.

Pendant que Jacques se délassait en lisant des livres de sciences, pendant l'hiver, et en allant à la pêche, pendant l'été, Marie lit tout ce qui paraît, promène ses nièces (puisque'elle n'a pas d'enfants) et tricote, d'adorables chapeaux où sa fantaisie attache des coquillages ou des pompons de laine suivant la saison.

LE FROID

[Suite de la page 7]

de travail pour la ménagère. En effet, cette méthode n'exige que la moitié ou le tiers du temps de la mise en conserve puisqu'il n'y a pas de longue stérilisation à faire. La préparation des repas est moins longue puisque la cuisson est faite au préalable. Le citadin peut facilement réaliser des économies en utilisant la congélation. Il peut se procurer de la viande et des produits de ferme dans le gros à moins de frais.

Amateurs de chasse et pêche

La congélation offre des avantages spéciaux aux amateurs de chasse et de pêche. Le gibier et le poisson pris en saison favorable, et mis immédiatement dans les casiers frigorifiques sont une aubaine pour les familles nombreuses pour qui l'exclusif deviendra facilement un luxe courant sans obérer le budget familial.

Mais le domaine des « Casiers Frigorifiques », est surtout celui des amateurs de chasse et de pêche. Voyez-vous la différence des deux chasseurs qui reviennent l'un et l'autre les épaules chargées d'un bel animal de 200 livres, et dont l'un a loué un Casier Frigorifique, tandis que l'autre n'en a pas ? Le premier n'a qu'à entreposer le fruit de sa chasse, ce qui peut lui coûter une somme minime, et pendant des semaines il aura de la viande de premier choix pour les membres de sa famille et pour les amis qu'il invitera ; quant au second, il devra se contenter d'un régal copieux qui pourra se répéter plusieurs jours peut-être, mais qui ne pourra se prolonger autant que durera l'entre-

posage du premier.

Il en est de même de l'amateur de pêche. Il pourra fort bien revenir d'une partie de pêche chargée et embarrassé en même temps, parce que, ne sachant quoi faire de son butin. S'il n'a pas de « Casier Frigorifique » il pourra faire quelques heureux, en distribuant parmi les « amis » les douzaines de belles truites qui ont trop flirté avec son hameçon. Mais s'il est lui-même friand de poisson, il ne sera que fort aise d'entreposer le fruit de sa prise qui pourra régaler ses invités et sa famille pendant bien des semaines.

Visite d'un établissement

Il ne nous est pas permis dans un article comme celui-ci de faire de la publicité pour tel ou tel maison de commerce. Les magasins qui tiennent des « Casiers Frigorifiques » ont, comme tous les établissements de provisions, un magasin général de viandes, poissons, légumes et fruits, mais en plus ils ont comme spécialité un département de « chambres froides ». C'est là qu'ils préparent et entreposent ce que leur confient les clients de leurs « Casiers Frigorifiques ». Disons qu'un de ces établissements a entreposé l'an dernier, 45,000 livres de viande de gibier. Le gibier est apporté par le chasseur, il est dépecé par des experts, gardé en fourrage, emballé par morceau et mis en « Casier Frigorifique » et gardé pendant des semaines et des mois, jusqu'à ce que le propriétaire du « casier » vienne le redemander.

FERNANDE BOURDEAU.

Celui qui ne peut pas trouver la voie vers son idéal, vit d'une manière plus frivole et plus impudente que celui qui n'a pas d'idéal.

NIETZSCHE

Le silence dans les moments de souffrance est ce qui convient le mieux.

DRYDEN

JOLIETTE

[Suite de la page 4]

a-t-on vu défiler ces derniers temps des artistes comme Jobin, les Compagnons de la Chanson, les Disciples de Massenet, les Choeurs Russes, etc. A ces manifestations s'ajoutent les concerts donnés, sous l'auspice des Jeunesses Musicales Canadiennes qui sont, à Joliette, très actives.

Nous ne ferons pas faute de citer également, que M. Yoland Guérard, le chanteur de basse, que les Canadiens connaissent aussi bien que les Parisiens, un de ceux qui vont de par le monde faire connaître la haute qualité de nos artistes, est originaire de Joliette où il revient bien souvent.

Trois hebdomadaires viennent souligner les activités de la ville et de la région. Ce sont *L'Etoile du Nord*, *L'Action Populaire*, un journal d'action catholique et *Joliette Journal*, organe du parti Libéral.

Dans le domaine sportif, la ville ne manque pas aussi de se signaler par ses équipes qui, sur l'arène de Joliette, s'affrontent entre elles ou avec des équipes invitées. On compte plusieurs patinoires, un golf, des tennis, enfin tout ce qu'il faut pour satisfaire les besoins d'une jeunesse active.

Et, est-il besoin de rappeler, en terminant, que Joliette se trouve à deux pas des Laurentides qui lui offrent tous les avantages de ses pentes de ski, de ses lacs pour la pêche et la natation, de ses territoires de chasse.

On vit donc bien à Joliette, puisqu'il y a, pour tous, du travail et des loisirs, puisque le cadre est gai et l'accès facile.

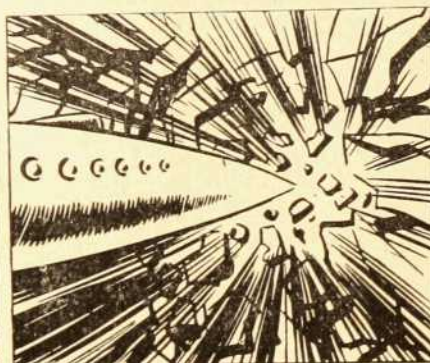
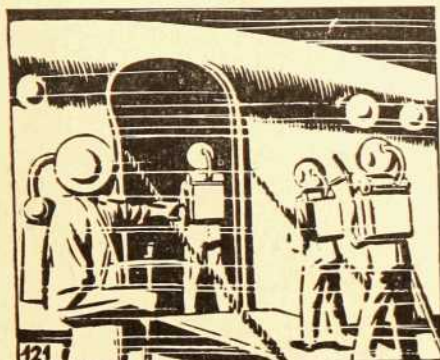
G. V.

20,000 LIEUES SOUS LES MERS

Conte illustré du "Samedi"

par JULES VERNE

Trente et unième épisode



Voyant que ses hommes sont à bout de forces, le capitaine Nemo donne l'ordre à tout le monde de rentrer à bord. Le maître de la mer va jouer sa dernière carte, car aucun être humain ne saurait vivre 30 minutes de plus dans l'atmosphère qui subsiste. — Incapable de bouger, le professeur Aronnax étendu sur le tapis du salon, comprend aux mouvements du Nautilus, l'ultime manœuvre que va tenter Nemo. S'enfonçant dans l'étroite alvéole creusée par les pionniers, le sous-marin va essayer de briser sa gangue de glace par son seul poids. — Ouverts en grand d'un seul coup, les ballasts s'emplissent d'eau. Le Nautilus

s'enfonce en grinçant dans la glace. Tout d'abord, rien ne se produit, puis quelques craquements secs se font entendre et tout à coup, la muraille de glace cède et le sous-marin s'enfonce comme une pierre! — Mais, tout n'est pas fini, car il reste encore quelques milles à parcourir. De toute la puissance de ses hélices, le Nautilus fait route vers le Nord, mais l'air est tellement rare que, si dans quelques minutes, le sous-marin ne fait pas surface, cette magnifique victoire sur la glace n'aura servi à rien.



Comprenant qu'il n'y a pas une minute à perdre, le capitaine Nemo imprime au sous-marin un rapide mouvement ascensionnel, et l'étrave du Nautilus vient mordre la banquise par en dessous. Il faut passer ou mourir... — Heureusement, l'épaisseur de glace n'est pas suffisante pour résister à la poussée du sous-marin, et, il s'est à peine immobilisé que déjà dix bras ont soulevé les panneaux du pont, et l'air vivifiant se répand dans le monstre d'acier. — Goulument, nos amis

respirent à pleins poumons. Oublieux du danger passé, Ned Land retrouve avec la vie, son caractère irascible et déclare que cette dernière expérience n'est pas faite pour lui faire aimer le Nautilus. — Cependant, dès le lendemain, il enregistre avec satisfaction que le sous-marin poursuivant sa course vers le Nord, longe la côte d'Amérique à partir du cap Horn. Il serait bien étonnant qu'il n'y ait pas un jour une occasion d'évasion à proximité d'un pays civilisé.



De sa randonnée au pôle Sud, Ned Land n'a gardé que le souvenir de l'accident qui a failli causer la destruction du Nautilus. Aussi, surveille-t-il avec une attention particulière la navigation du sous-marin qui, remontant vers le Nord, longe les côtes de l'Amérique du Sud. — Comme toujours, lorsqu'un événement important ne justifie pas sa présence sur le pont ou au grand salon, le capitaine demeure invisible. Cependant, on sent que, de sa retraite, il continue à régner sur le Nautilus car, se mettant en plongée, le sous-marin poursuit sa course

entre deux eaux. — Pendant deux jours, nos amis n'ont rien d'autre à faire que de contempler par les grands panneaux du salon le spectacle merveilleux, et sans cesse changeant de la faune et de la flore sous-marine qui peuple ces eaux tropicales. — Le troisième jour, c'est-à-dire le 11 avril, le Nautilus fait surface. Ned songe aussitôt à la proximité de la Guyane française, mais les eaux tumultueuses du grand fleuve, entraînées par la force du courant à plusieurs kilomètres en mer, suffisent à le décourager d'entreprendre une évasion.

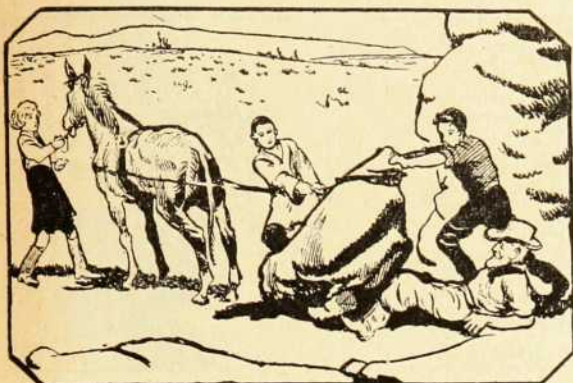


A proximité des côtes du Brésil, le capitaine Nemo a décidé de mettre les filets à la traîne pour renouveler les provisions de vivres du Nautilus. Le professeur Aronnax et Conseil espèrent toujours voir remonter un spécimen d'une espèce inconnue, tandis que Ned sent vibrer en lui la fibre du harponneur. — A un moment donné, le filet ramène, entre autres poissons, une sorte de raie très aplatie. Déposé sur le pont, l'animal se débat avec une vigueur peu commune, et, de soubresauts en soubresauts, se rapproche du bord de la plate-forme. —

Sans méfiance, Conseil qui, pour être habile classificateur, n'en est pas moins imprudent, se précipite et saisit le poisson à pleines mains. Aussitôt, il pousse un hurlement de douleur, et tout son corps se tord dans un spasme de souffrance. Aronnax a poussé un cri d'avertissement, mais trop tard. — A moitié paralysé, Conseil vigoureusement frictionné par ses amis, reprend ses esprits. Il s'agit d'une torpille dont le corps renferme une puissance électrique telle qu'elle a suffi à électrocuter le pauvre Conseil.

(à suivre)

LA MAGIE DE L'OUEST



1. Nos jeunes amis avaient donc attelé la mule à la roche et quand ce fut fait ils aidèrent l'animal. Lentement, l'énorme bloc se souleva et le vieillard put se dégager. Heureusement il était indemne.



2. Dan Magee, tel était le nom de l'homme qu'ils venaient de sauver, leur expliqua qu'il possédait une petite cabane non loin de là et les y invita cordialement à s'abriter et à manger. Ils acceptèrent.



3. Ils se rendirent en peu de temps à la modeste demeure et, tandis que Françoise et Li préparaient le repas, Max expliquait leur aventure au vieillard qui s'exclama: «Pine Creek? Mais c'est très loin!»



4. Ils s'installèrent ensuite devant un bon repas et Max expliqua encore comment ils avaient découvert que le cousin de leur oncle était un chef de bande et raconta ce qu'ils avaient dû faire pour lui échapper.



5. «Mais pourquoi ne veut-il pas que vous rejoigniez votre oncle?» demanda le vieux. «C'est le mystère que nous ne sommes pas encore parvenus à élucider» répondit Françoise. Là-dessus ils allèrent se coucher.



6. Nos trois amis étaient bien contents de pouvoir enfin se reposer et ils sombrèrent tôt en un sommeil si profond qu'ils ne virent pas un homme à la mine mauvaise qui les regardait par la fenêtre.



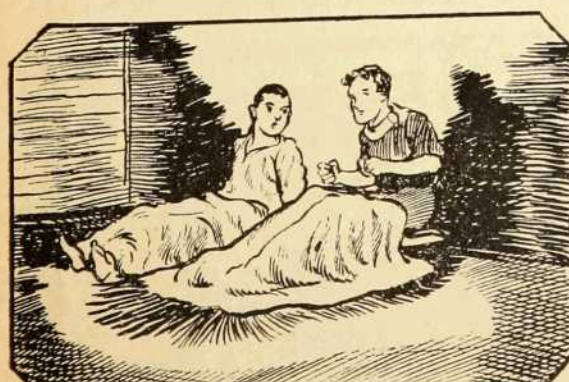
7. Voyant que tout était calme, l'homme ouvrit la fenêtre en silence et s'infiltra sans bruit dans la maison. A coup sûr, ses intentions n'étaient pas louables... Mais tous dormaient profondément.



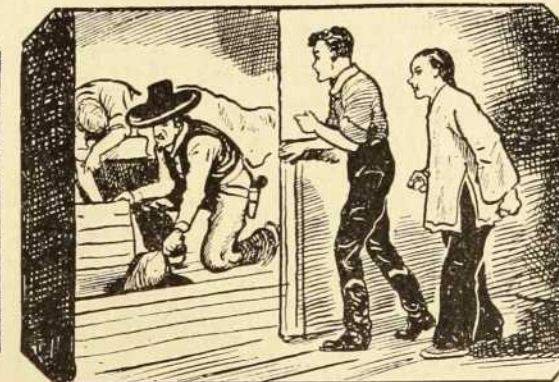
8. Tout à coup Pedro, c'était son nom, marcha sur une latte de plancher qui résonna comme un coup de feu. Dan s'éveilla et vit l'étranger qui s'avancait sur lui. Il voulut prendre un revolver...



9. ...mais l'autre bondit pour lui porter un coup qui fit voler le revolver hors de sa main. Ensuite, le bandit lui appliqua un solide crochet à la mâchoire. Le pauvre vieillard sombra dans l'inconscient.



10. Ce fut le cri de Dan qui réveilla les deux jeunes garçons: «Qu'est-ce que c'est?» dit Max, «on dirait la voix du vieux Dan». Mais on n'entendait plus que des pas sur le plancher.



11. Les deux compagnons se levèrent sans bruit et s'approchèrent de la porte ouverte pour voir un spectacle désolant: Dan gisait inconscient sur sa couchette tandis que le voleur tirait un sac d'une cachette sous le plancher, le trésor de Dan!



12. Un moment interdits et figés par la surprise, ils bondirent ensemble vers le milieu de la pièce, sans la moindre peur. Pedro tira son arme et fit feu sur la lampe, les plongeant dans l'obscurité. (à suivre dans le prochain numéro)

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" TREIZIEME EPISODE

LE FANTÔME



1. Le Fantôme rit de nouveau sous cape. Il a tenu parole, et, maintenant que les deux limiers étaient impuissants à intervenir, le diamant Bourks était à sa merci. Il fouilla d'abord dans le coffre-fort, pour constater qu'il n'était pas là. Mais il ne devait pas faillir.



2. Il était venu chercher le diamant, et n'avait pas l'intention de partir sans lui. Pendant une demi-heure il examina les moindres recoins de la pièce, vidant même la bibliothèque. Mais nulle trace du diamant, et alors — il remarqua l'horloge.



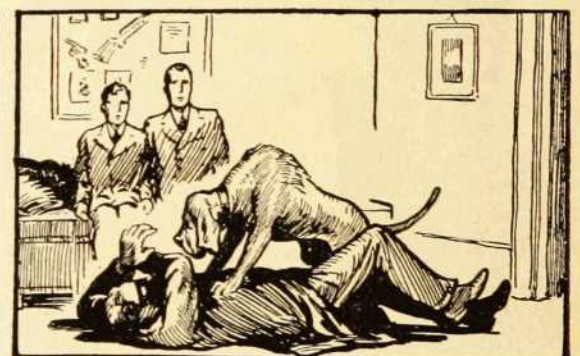
3. « Elle s'est arrêtée juste avant onze heures et demie! » marmotta-t-il. « Maintenant il est minuit! Je me demande pourquoi elle s'est arrêtée! » Déposant l'horloge sur la table il l'ouvrit par-derrière — le diamant Bourks se trouvait là où Stéfán l'avait caché pensant qu'il serait en sûreté!



4. « Le Fantôme finit toujours par triompher! » dit l'intrus d'une voix triomphante. Il éleva le diamant devant les deux limiers encore sous l'effet du rayon paralysant. Soudain la porte fut poussée et Brutus entra.



5. C'était la dernière chose que le Fantôme prévoyait, et le chien flaira aussitôt que quelque chose clochait. Il fit entendre un grognement sourd et sauvage, puis bondit à travers la pièce sur l'intrus, qui, avec un sursaut, alla s'affaler sur le plancher.

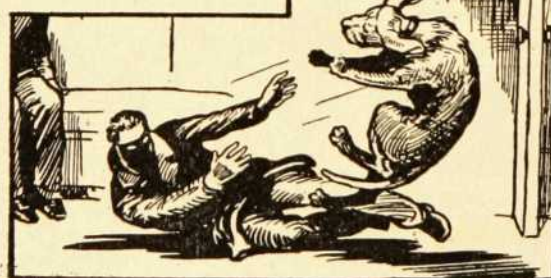


6. Brutus fut vite sur lui, les griffes sur la poitrine du Fantôme, la tête penchée au point que le coquin pouvait sentir sa chaude haleine. Mais Stéfán et Charles pouvaient seulement regarder, impuissants à intervenir.

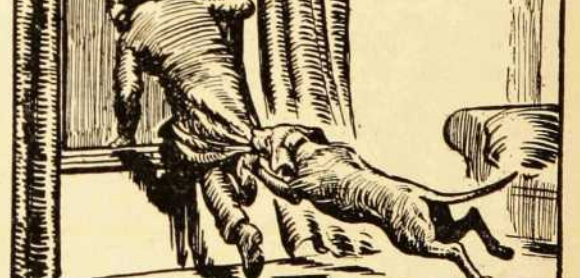
CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" TREIZIÈME ÉPISODE



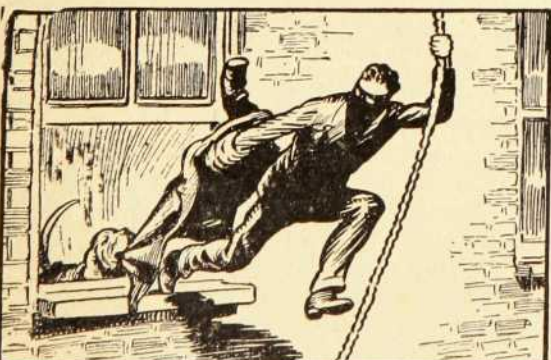
7. Pendant quelques instants, le silence régna dans la chambre, interrompu seulement par les grognements menaçants de l'animal faisant la garde au-dessus du Fantôme. Il semblait aussi impuissant que Stéfán et Charles, paralysés par le rayon meurtrier. Alors, il tenta sa chance.



8. Saisissant Brutus à la gorge d'une étreinte vicieuse, il retint l'animal quelques instants, puis, d'une poussée formidable, le lança loin de lui à travers la pièce. Comme Brutus s'écrasait au plancher le Fantôme sauta vite sur ses jambes —



9. Et bondit vers la fenêtre ouverte. Dehors pendait le câble qui lui avait servi pour entrer, et son dessein maintenant était de s'échapper par la même voie. Mais Brutus n'était pas encore fini. Il bondit à son tour à travers la chambre, et saisit à pleines mâchoires le bas du paletot du Fantôme.



10. Les pattes de devant tendues ferme, le chien chercha à retenir le filou! Le Fantôme gronda de rage, et se tortillant convulsivement il glissa net de son pardessus. Et cela si vite, que Brutus tomba à la renverse le vêtement entre ses crocs.



11. Avant qu'il ne puisse rattraper l'homme, le Fantôme glissait le long du câble. Mais il fut aperçu par un constable debout sur le coin, et à peine ses pieds touchèrent-ils le pavé, que l'officier lança un cri et se mit à courir vers lui.



12. Durant ces quelques minutes l'effet du rayon sur Stéfán et Charles avait disparu. Et le premier mouvement de Stéfán fut d'enlever le diamant Bourks de la poche du pardessus du Fantôme. Puis lui et Charles regardèrent par la fenêtre. (à suivre)



ÇA LES CONNAÎT !

APRÈS la traditionnelle course des garçons de café, voici celle des tonneliers qui font une compétition originale pour le plus grand plaisir des Parisiens. Ils en profitent tant que les tonneaux sont encore vides... car la nouvelle récolte n'est pas loin.

Tout ce qui touche, de près ou de loin, au vin intéresse passionnément les Français. Dès le mois de juin on scrute le ciel et l'on appelle le soleil en renfort pour s'assurer une récolte de qualité. Mais la vigne n'est pas tout : un bon vin doit être soigné et chéri jusqu'au moment de le porter à ses lèvres, selon les règles de l'art.

Le tonneau, par exemple a une importance capitale. Il ne doit à aucun prix prendre une odeur de moisi ou se laisser gagner par la pourriture. Il est fait dans un bois qui donnera au vin une bonne part de son bouquet.

Le vin, une fois fermenté est mis dans un premier tonneau et le vigneron suivra jalousement son évolution pour être prêt à le soutirer dès qu'il en manifestera le besoin. Souvent il faut le soutirer, c'est-à-dire le passer d'un récipient dans l'autre, plusieurs fois au cours de l'hiver. Puis, au mois de mars, quand la lune est favorable, on mettra le vin en bouteilles.

La corporation des tonneliers est donc particulièrement florissante en France. Chaque village compte son artiste qui travaille selon des méthodes séculaires, amoureusement. Aujourd'hui, la machine est venue les dégager d'une des tâches les plus délicates, puisque les lattes de bois sont faites mécaniquement. Il n'en demeure pas moins qu'il faut avoir l'œil exercé pour trier le bois et cercler la barrique de manière qu'elle n'ait aucune voie... de vin.

Voici une branche de l'artisanat français qui n'est pas prête de disparaître.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Chef du tirage **ODILON RIEUNDEAU**
Chronique sportive **OSCAR MAJOR**

ABONNEMENTS

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Palmiro Togliatti, chef des communistes italiens, a été victime de trois attentats en 1948. Depuis, il a reçu des usines Skoda, en Tchécoslovaquie, une limousine à l'épreuve des balles.

Le Carrousel fut inventé en Europe au XVIII^e siècle, et malgré toutes les découvertes, n'a jamais été supplanté. Cette année, 3,000 carrousels ont tourné, au son de la musique, dans les parcs d'amusements américains. A Coney Island, on a installé un carrousel, vieux de 50 ans, appelé *Eldorado*, qui peut transporter 150 passagers, et dont les 24 chevaux au galop, les 12 cochons et les 6 chars sont sculptés à la main.

L'idée de récupérer les richesses enfouies dans les abîmes marins alluma de toujours la cupidité des hommes. Xerxès, rapporte Hérodote, aurait vers 460 avant Jésus-Christ, utilisé des plongeurs pour chercher les trésors des navires perses coulés. Mais pendant des siècles, rester trois minutes sous l'eau était le record de l'endurance, ce qui limitait les recherches. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle qu'un petit charpentier, qui vivait pauvrement dans les forêts du Maine, William Phips, rencontra le dernier témoin du naufrage de la *Flotte d'Argent* et apprit de lui son emplacement exact. A force de ténacité, Phips parvint à monter une expédition, à repérer l'épave du galion espagnol, à en extraire, grâce à l'habileté et à la résistance de ses plongeurs indiens, une quantité prodigieuse de barres d'argent, de perles, d'émeraudes, de saphirs, de vases précieux, de bijoux et de pièces d'or... Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si lorsque Phips mourut en 1694, il était chevalier de la couronne d'Angleterre et gouverneur du Massachusetts. Grâce à lui, l'impulsion était donnée et la chasse aux trésors sous-marins ne devait plus cesser.

Les banquises rendent très dangereuse l'approche du continent antarctique. Une banquise peut s'étendre à plusieurs centaines de milles au large. Elle est parfois infranchissable et entoure le continent tout entier.

La promenade est, comme le jeu, un des besoins essentiels du chien. Il l'attend, il la réclame. Des chiens constamment enfermés risquent d'être atteints de claustrophobie, exactement comme des hommes. Le chien est aussi un des rares animaux qui invitent l'homme à jouer avec eux. Les activités de jeu sont le privilège des animaux supérieurs.

Les chiens perçoivent les ultra-sons jusqu'à 35,000 vibrations, alors que l'homme et le chat n'entendent plus rien au-dessus de 25,000 ; d'où les sifflets spéciaux, inaudibles à l'homme, audibles au limier. Il semble admis que l'ouïe canine est généralement deux fois meilleure que l'ouïe humaine.

Grâce à un nouvel engin, l'aéroplane à moteur, qui fait fureur sur les plages américaines, les joies de l'aquaplane sont désormais à la portée de tous... ou presque. Le canot à moteur est en effet inutile puisque la planche est propulsée par un minuscule moteur. Un seul inconvénient : en cas de chute il faut faire appel à un canot de secours pour ramener l'appareil au rivage.

C'est dans le Haut-Jura, en Franche-Comté, qu'au milieu d'un désert, un habitant d'Izernore, qui devait devenir saint Romain, vint s'établir dès le Ve siècle, pour y faire retraite. Il y fut bientôt rejoint par son père Lupicin, et par de nombreux compagnons qui formèrent une communauté religieuse. Ils construisirent de modestes cellules de bois, et entreprirent le défrichement de la région, travaillant et priant. Les cellules de bois ayant été incendiées, on les remplaça par un grand monastère, qui devint plus tard l'Abbaye de Saint-Claude et occupa une place très importante dans l'histoire de la région.

Pour arriver à l'état de papillon, les chenilles passent par un état moyen, qui est celui de chrysalide. Sous cette forme, l'insecte n'a pas besoin de nourriture, et n'a pas d'organes capables d'en prendre. Quantités d'espèces de chrysalides vivent pendant l'hiver, les unes renfermées dans des coques qu'elles se sont filées, lorsqu'elles étaient chenilles ; les autres sont au-dessous de certaines portions d'écorce d'arbres qui se sont un peu détachées ; d'autres sont dans des crevasses de murs ; d'autres sont cachées sous terre. C'est de ces chrysalides que sortent les différentes espèces de papillons que nous voyons voler au printemps. D'autres chenilles passent l'hiver sous la forme même de chenille, elles se choisissent et se font des retraites où elles se tiennent aussi immobiles que si elles étaient mortes. Les retraites des unes sont sous terre, quelquefois à une profondeur de plusieurs pieds. D'autres restent au-dessus de la surface de la terre, sur des plantes, sur des arbres, et ordinairement se rassemblent en grand nombre dans le même endroit.

Le sultan de Johore est un grand lecteur des poètes français, et sa jeune femme, Marcella, les aime autant que lui. Pour son anniversaire, elle a reçu de son royal époux trente volumes de grand luxe, soit les oeuvres complètes de Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Jean Lahor, Jean Richepin, etc.

Les Indiens de l'Amérique du Nord connaissaient la valeur nutritive des canneberges bien avant la venue des premiers colons. Ils écrasaient ces fruits et les incorporent à la venaison, ce qui devenait alors une sorte de conserve de viande très nourrissante.

Toute une partie de Montfort-l'Amaury est classée monument historique, notamment son église commencée au XI^e siècle et terminée au XVI^e, et son cloître, unique en France. Ce cloître fut reproduit dans un décor de l'opéra *Robert le Diable*.

La principale qualité du général Eisenhower, disent ses amis américains, est de toujours savoir mettre chacun à sa vraie place. — Les hommes, dit-il, sont comme les chiffres : il n'y a rien de plus fort qu'un zéro bien placé.

On a démolie en 1907, la plus ancienne auberge de Paris. Elle se nommait *Au Cheval Blanc*, était située rue Mazet et existait depuis près de trois siècles puisqu'elle avait été fondée en 1610.

Le Danemark se glorifie d'être le plus ancien royaume de l'Europe : depuis 900 ans, avant Jésus-Christ, il a vu se succéder sur son trône, 49 rois et une reine.

UN ENSEMBLE PARFAIT



LE SAMEDI

Vous passionnera tous. Vous y trouverez des portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, de la vie, des articles de fond. Il vous donnera un point de vue original sur les problèmes de l'heure, vous distraira par ses nouvelles et ses romans illustrés.

LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en chroniques de mode, elle vous tiendra à la pointe de l'élégance et vous facilitera par ses nombreux conseils la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de son roman d'amour complet, vous aimerez à faire lire ses articles autour de vous.

LE FILM

vous donnera des nouvelles de vos vedettes préférées qu'elles soient de chez nous, de Paris, d'Hollywood ou de Londres. Vous pénétrerez avec nos reporters dans les secrets des studios, dans la vie intime des artistes. Et, bien entendu, vous y apprécierez un roman complet.

NOS ROMANS POUR AOUT

Le Samedi
du 16 Août

La Captive de Sonora Bill
Par MAURICE DE MOULINS

La Revue
Populaire
du mois d'Août

La Madone du Vitrail
Par ANNIE et PIERRE HOT

Le Film
du mois d'Août

La Robe brodée d'argent
Par S. DELCROIX

AU SERVICE DE LA
FAMILLE
LES MAGAZINES
CANADIENS
QUI ENRICHISSENT LA
CONVERSATION

•
REMPLISSEZ VOTRE
COUPON SELON
VOTRE CHOIX
EN PAGE

MME ERNEST BESNER
STE MARTHE
QUE

28-052-C-2:715